Tome sixième. N° 3-4. 1933

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

On bat un enfant

(Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles)

Par S. FREUD

Traduit de l'allemand par H. Hœsli

(Paru pour la première fois dans la *Internat. Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse V 1919*)

Le fantasme « on bat un enfant » est avoué avec une étonnante fréquence par les malades qui demandent à l'analyse de les guérir de leur hystérie ou bien de leur névrose obsessionnelle. Très probablement le retrouverait-on souvent aussi chez toute une série de sujets qui, n'étant pas manifestement malades, ne viennent pas se soumettre au traitement.

A ce fantasme sont liées des sensations voluptueuses qui font qu'il a été et sera encore reproduit d'innombrables fois. L'acmé de l'évocation de la scène est presque toujours accompagné d'une satisfaction masturbatoire (donc génitale), d'abord du plein gré du sujet, et plus tard compulsivement malgré ses efforts en sens contraire.

Le malade hésite à avouer un tel fantasme : le souvenir de sa première apparition est incertain : une résistance non équivoque s'oppose au traitement psychanalytique. La confession de ce fantasme au psychanalyste est entravée, semble-t-il, par plus de honte, par un plus violent sentiment de culpabilité que celle des autres données que le patient retrouve dans son souvenir concernant les débuts de sa vie sexuelle.

Enfin, l'on peut établir avec certitude que les premiers fantasmes de cet ordre ont été caressés très tôt, certainement avant les années scolaires du sujet, dès l'âge de cinq ou six ans. Si l'enfant a vu battre à l'école certains de ses camarades par l'instituteur, ses fantasmes endormis sont évoqués à nouveau, ravivés, intensifiés et le contenu a pu s'en trouver sensiblement modifié.

A partir de cette période scolaire, les scènes d'enfants battus florissent en nombre indéfini dans l'imagination.

Dans les cas observés, l'influence de l'école était si nette que les sujets étaient d'abord tentés d'attribuer aux souvenirs scolaires tous leurs fantasmes de fustigation, mais cette première impression a toujours dû être abandonnée, les fantasmes en question existant déjà avant la scolarité.

Les châtiments corporels n'étant pas en usage dans les grandes classes, à leur influence se substitue alors celle de la lecture, facteur qui devient bientôt considérable. Dans le milieu de mes malades, c'était presque toujours dans les mêmes livres, accessibles à la jeunesse, que les fantasmes de fustigation puisaient de nouvelles incitations : les ouvrages de la Bibliothèque Rose, *La Case de l'oncle Tom,* etc. Sous l'influence de ces récits, l'imagination de l'enfant commençait à inventer toutes sortes de situations et de systèmes où des enfants étaient soit battus, soit punis d'une autre façon, pour leur méchanceté et leurs mauvaises habitudes.

Puisque la représentation du fantasme « on bat un enfant » était constamment investie d'une jouissance considérable et aboutissait à une satisfaction auto-érotique, l'on pouvait s'attendre à ce que le spectacle d'un enfant battu à l'école fût une source de jouissance analogue. Or il n'en était jamais ainsi. Voir battre des camarades à l'école suscitait chez le sujet un sentiment d'exaltation probablement ambivalent, mais où l'imagination entrait pour beaucoup. Dans certains cas même, le spectacle réel des punitions corporelles était ressenti comme intolérable. D'ailleurs même dans les fantasmes raffinés des années ultérieures une condition restait nécessaire : qu'il ne fût pas sérieusement fait de mal aux enfants punis.

Nous avions à rechercher dès lors le rapport entre le rôle des fantasmes de fustigation et celui des châtiments corporels réels dans l'éducation familiale du sujet. L'hypothèse la plus simple est que ces deux éléments sont en raison inverse l'un de l'autre : mais on ne peut le tenir pour démontré, vu le caractère unilatéral du matériel clinique. Les sujets qui m'apportaient des matériaux cliniques tels que ceux que nous étudions ici avaient en général rarement été battus dans leur enfance, ou tout au moins leur éducation n'avait pas été faite à coups de trique. Mais chacun de mes malades avait dû, une fois ou l'autre, prendre contact avec la force supérieure des parents ou des éducateurs : on sait de reste que toujours les jeux des enfants comportent un échange d'horions.

J'aurais bien voulu en apprendre davantage sur les fantasmes les

plus précoces et les plus simples, ceux qui ne décelaient pas nettement l'influence des scènes vécues à l'école ou racontées dans les livres.

Qui était battu dans les fantasmes ? Le sujet lui-même ou quelque autre enfant ? La victime était-elle toujours la même ou changeait-elle suivant les besoins ? Qui avait battu l'enfant ? Un adulte ? Et lequel alors ? Ou bien le sujet se voyait-il battant lui-même un autre enfant ? Autant de questions restées sans réponses nette : nos investigations sur ce point se heurtèrent toujours à la même réponse timide : « Ma foi, je n'en sais pas davantage, il y a un enfant qu'on bat, voilà tout ».

Nous eûmes néanmoins plus de succès sans toutefois être entièrement éclairés, en interrogeant les patients sur le sexe de l'enfant battu. L'un répondait : « ce ne sont que des garçons », l'autre « rien que des filles ». Le plus souvent, c'était « je ne sais pas » ou « ça n'a pas d'importance ». Je ne suis jamais parvenu à découvrir, comme je l'aurais voulu, une relation constante envers le sexe du sujet producteur de fantasmes et celui de l'enfant battu.

De temps à autre, un détail caractéristique du contenu des fantasmes surgissait : c'est sur le tutu tout nu qu'on bat le bébé (1).

En somme, impossible de décider si la jouissance accompagnatrice des fantasmes était sadique ou masochiste.

II

De pareils fantasmes, surgis à un âge très tendre, peut-être à propos d'événements accidentels et conservés ultérieurement pour la satisfaction auto-érotique qu'ils procurent, ne peuvent, d'après tout ce que nous savons, être conçus que comme fonction d'un facteur primaire de perversion. Une des composantes de la fonction sexuelle aurait pris, dans l'évolution, de l'avance sur les autres, serait devenue prématurément indépendante, se serait fixée et dérobée ainsi aux processus évolutifs ultérieurs : elle fournirait par là le témoignage d'une anomalie constitutionnelle particulière.

Une perversion infantile de ce genre ne se maintient pas nécessairement la vie entière : on peut la voir subir un refoulement,

(1) Nous avons employé ici le vocable enfantin « tutu », par un scrupule d'exactitude pour rendre le mot allemand « popo » employé par le professeur Freud.

être remplacée par un mécanisme réactionnel, ou se transmuer par sublimation. (La sublimation d'ailleurs provient, peut-être, d'un processus particulier qu'entraverait le refoulement.) Que si les processus que je viens d'indiquer font défaut, la perversion se maintient chez l'adulte. Quand nous constatons chez un adulte une aberration sexuelle — perversion, fétichisme, inversion — nous pouvons à juste titre espérer découvrir, par l'investigation anamnestique, une fixation infantile. Bien avant l'avènement de la psychanalyse, des observateurs tels que *Binet* avaient pu ramener les aberrations sexuelles de l'adulte à des impressions enregistrées précisément vers l'âge de cinq à six ans. Il y avait pourtant quelque chose où la raison se heurtait : le manque de force traumatisante des impressions fixatrices, leur caractère le plus souvent banal et sans valeur excitative pour les autres hommes. Il était impossible de dire pourquoi les appétences sexuelles s'étaient justement fixées sur elles. Leur signification n'apparut que quand on comprit qu'elles avaient fourni à la composante sexuelle trop avancée et prête à l'essor, le prétexte accidentel, mais nécessaire à sa fixation. Il fallait bien s'attendre à se voir arrêté quelque part, au moins provisoirement, dans la remontée du cours de l'enchaînement causal. La constitution était ce point d'arrêt.

Si la composante sexuelle qui s'isole précocement en devançant les autres est la composante sadique, nous pouvons, d'après ce que nous savons par ailleurs nous attendre à ce que son refoulement ultérieur crée une prédisposition à la névrose obsessionnelle. Or, il ne semble pas que le résultat fourni par l'examen clinique contredise ici cette hypothèse. Parmi les six observations (4 femmes et 2 hommes) sur l'étude approfondie desquelles cette courte étude est basée, il y avait deux cas de névrose obsessionnelle : le premier très grave, désorganisant toute la vie du malade ; le second moins grave, facilement accessible à l'intervention. Un troisième cas présentait au moins quelques traits nets de névrose obsessionnelle. Certes, le quatrième cas n'était qu'une simple hystérie avec des douleurs et des inhibitions et dans le cinquième cas, l'on n'avait recouru à la psychanalyse que pour des indécisions : un diagnostic clinique grossier aurait ou bien laissé ce sujet hors de tout classement, ou bien s'en serait débarrassé en en faisant un « psychasthénique ». Que cette statistique ne nous déçoive pas : toute prédisposition n'évolue pas nécessairement vers une maladie définie et

en outre, nous devons nous estimer contents d'expliquer les faits positifs, sans nous croire obligés de préciser pourquoi telle ou telle chose n'est pas arrivée.

Voilà exactement jusqu'où nos connaissances actuelles nous permettent d'aller dans la compréhension des fantasmes de fustigation. Que cela ne constitue pas la liquidation définitive du problème, le psychanalyste l'entrevoit en reconnaissant que ces fantasmes semblent rester en dehors du reste du contenu de la névrose et ne pas occuper une place précise dans la structure de celle-ci. Mais je sais, par ma propre expérience qu'on néglige volontiers de pareilles impressions.

III

Au fond si l'on voulait être rigoureux — et pourquoi ne pas l'être dans la mesure du possible ? — il ne faudrait reconnaître une psychanalyse comme correcte que quand elle aurait réussi à lever le voile d'amnésie qui cache à l'adulte les années anciennes de son enfance de deux à cinq ans environ.

C'est là une règle qu'on ne proclamera jamais assez souvent, ni assez haut aux analystes.

Mais on comprend pourquoi l'on ne peut toujours se conformer à cette règle : c'est que l'on désire obtenir des succès pratiques dans un temps moins long et au prix de moins d'efforts.

Or, il me semble que, pour l'instant, les connaissances théoriques sont encore, pour chacun de nous, incomparablement plus importantes que le succès thérapeutique : qui néglige l'analyse de l'enfance du sujet s'expose fatalement à de graves erreurs. Ce n'est pas sous-estimer l'influence des événements ultérieurs que de souligner l'importance des faits les plus anciens. Mais les faits récents jaillissent patents, à l'analyse, de la bouche du malade : l'intervention du médecin est au contraire indispensable pour faire valoir les droits des événements infantiles.

La période qui s'étend de l'âge de deux ans à celui de quatre ou cinq ans est le moment où ces facteurs libidinaux innés sont éveillés pour la première fois par les événements et se fixent à certains complexes. Nos fantasmes de fustigation ne se manifestent qu'à la fin de cette période ou après elle. Mais il se peut qu'ils procèdent de quelque chose d'autre, qu'ils soient le résultat d'une

évolution, qu'ils représentent non un point de départ, mais un aboutissement.

Hypothèse que l'analyse confirme. En poursuivant celle-ci avec rigueur, nous trouvons que l'évolution des fantasmes de fustigation est loin d'être simple : leurs éléments essentiels se modifient plus d'une fois, tant dans leurs rapports avec le sujet que dans leur objet, leur contenu et leur signification.

Pour suivre plus facilement ces modifications, limitons-nous désormais aux femmes : d'une part elles représentent la majorité de mes malades (quatre observations sur six), d'autre part les fantasmes de fustigation produits par des sujets de sexe masculin comportent un autre thème que je veux laisser de côté. Je vais m'efforcer de ne schématiser que dans la mesure où l'exige un exposé convenant à la moyenne des cas. Peut-être d'autres observations apporteront-elles des variétés nouvelles de la situation : à tout le moins suis-je certain d'avoir compris un mécanisme typique et fréquent.

Nous admettons, d'après ce qui vient d'être dit, que la première phase des fantasmes de fustigation chez la fillette doit appartenir à une époque très reculée de l'enfance. Plusieurs éléments en restent singulièrement indéfinissables, comme s'ils importaient peu. Le renseignement si maigre « on bat un enfant », que la malade nous apporte lors de sa première confidence, semble vraiment répondre à la nature même du fantasme. Mais on peut néanmoins acquérir quelques précisions, toujours concordantes dans les différents cas : l'enfant battu n'est jamais la patiente : c'est toujours quelque autre, le plus souvent un sien frère ou une sienne sœur, si elle en a. Mais c'est indifféremment un frère ou une sœur : pas de relation constante entre le sexe de la malade et celui de l'enfant battu, le fantasme n'est donc certainement pas masochique. Est-il donc sadique ? Pourtant ce n'est jamais la malade qui bat l'enfant dans le fantasme. Cette personne qui bat, impossible de dire dès maintenant qui c'est : mais une chose est certaine : ce n'est pas un enfant, c'est un adulte. Plus tard, on y reconnaîtra, nettement sans équivoque, le père de la fillette.

Ce premier état du fantasme se résume donc ainsi : « *Le père bat l'enfant* ». Je dévoile déjà beaucoup du contenu que nous aurons à caractériser si je précise la phrase comme suit : « *Mon père bat l'enfant que j'ai pris en haine* ». On peut d'ailleurs hésiter à

appeler déjà fantasme ce premier état de ce qui sera plus tard le fantasme de fustigation. A ce stade, peut-être s'agit-il plutôt du souvenir de spectacles analogues auxquels on a assisté et de désirs surgis à propos d'événements divers, mais ce sont là des discussions oiseuses.

Dans la phase suivante, de grands changements ont déjà eut lieu. Le batteur est bien toujours le père : mais l'enfant battu n'est plus le même : c'est maintenant, constamment, la personne elle-même. Le fantasme est à un haut-degré investi de jouissance et s'est empli d'un contenu significatif dont l'explication nous occupera plus tard. Ce second stade se formule donc ainsi : « *Mon père me bat* ». Il est indubitablement masochique. Cette seconde phase est la plus importante, la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d'elle, en un certain sens, qu'elle n'a jamais d'existence réelle. Demeurée inconsciente, elle ne peut jamais, de ce fait, être évoquée par le souvenir et n'est qu'une reconstitution analytique, mais une reconstitution nécessaire.

Le troisième état du fantasme se rapproche du premier. Il se résume par la formule même que donne la patiente. Le batteur n'est jamais le père. Comme dans le premier état, il est soit indéterminé, soit figuré, fait typique, par un substitut du père (l'instituteur par exemple). La personne elle-même ne figure plus dans ce fantasme. Insiste-t-on, elle concède : « J'assiste probablement à la scène ». Au lieu d'un seul battu, il y en a maintenant, le plus souvent, beaucoup. Et dans les fantasmes des fillettes, ce sont d'ordinaire des garçons, mais non plus, comme au premier stade, des garçons vraiment connus de la patiente. Cette situation primitivement simple et monotone, être battu, peut subir les modifications et les amplifications les plus diverses : les coups peuvent même être remplacés par d'autres genres de punitions ou d'humiliations. Mais le trait essentiel qui distingue même les plus simples de ces fantasmes de ceux de la première phase, et qui marque le rapport de cette phase avec la seconde, c'est que le fantasme est maintenant chargé d'une excitation franchement sexuelle et provoque ainsi la satisfaction masturbatoire.

C'est justement là que réside l'énigme : comment ce fantasme dorénavant sadique, savoir la représentation de garçons étrangers et inconnus qu'on est en train de battre, est-il devenu, en même temps qu'il prenait cet aspect, un acquêt permanent des tendances libidinales de la fillette ?

Nous ne nous dissimulons pas que l'enchaînement des trois phases du fantasme, leur rapport entre elles et plusieurs de leurs autres particularités sont restées inintelligibles jusqu'à ce jour.

IV

L'analyse, quand on la conduit jusqu'à cette première période où le fantasme de fustigation était enfoui et d'où il peut être dégagé par le souvenir, nous montre l'enfant empêtré dans les agitations de son complexe parental.

La petite fille est tendrement fixée à son père : il a dû tout faire pour gagner son affection : il a semé ainsi le germe d'une attitude de haine et de rivalité vis-à-vis de la mère : cette attitude se maintient à côté d'une tendance de tendre affection : avec les années, elle peut devenir plus consciente, ou déclencher par réaction une tendresse excessive.

Mais ce n'est pas sur la situation vis-à-vis de la mère que repose le fantasme de fustigation. Il y a, dans la famille, d'autres enfants encore, qui, plus âgés, qui plus jeunes : la fillette ne les aime pas, ceci pour bien des motifs, mais surtout parce qu'il faut qu'elle partage avec eux l'affection de ses parents : aussi les repousse-t-elle avec toute la sauvage énergie propre à la vie sentimentale de cet âge.

S'agit-il d'un frère ou d'une sœur plus jeune (comme dans trois de mes observations), l'enfant le méprise, en même temps qu'elle le hait : n'est-elle pas le témoin de la façon dont les parents aveuglés laissent toujours capter leur tendresse par leur dernier né ? Elle saisit très tôt que le fait d'être battu, même si les coups ne font pas très mal, représente un déni d'affection, une humiliation. Nombreux sont les enfants qui se tenaient pour trônant en sécurité dans l'affection inébranlable de leurs parents et qu'une seule taloche précipite des cieux de leur imaginaire toute puissance. Aussi est-ce une représentation agréable que de se figurer son père battant l'enfant qu'on a pris en grippe, que ce soit justement lui, ou que ce soit tout autre qu'on ait, dans la réalité, vu battre. Pareil fantasme signifie en effet : « Papa n'aime pas cet autre enfant, il n'aime que moi ».

Voilà donc le contenu et la signification du fantasme de fustigation dans sa première phase. Ce fantasme satisfait probablement la jalousie de l'enfant, et dépend de ses facultés d'aimer : mais il

est soutenu aussi, et fortement, par des intérêts égoïstes. Il est par conséquent douteux que l'on doive le dire purement *sexuel* : on n'ose pas non plus l'appeler *sadique*. L'on sait, du reste, que, dès que l'on entreprend de remonter vers l'origine, les signes diagnostiques sur lesquels sont d'ordinaire basées les classifications tendent à se fondre les uns avec les autres. Aussi la réponse que nous cherchons est-elle, peut-être, semblable à la prédiction faite par les trois sorcières à Banquo : le fantasme n'est ni sexuel, ni sadique exclusivement, mais fait d'une substance d'où le sexuel et le sadique pourront ultérieurement sortir. Il n'y a, en tout état de cause, nulle raison de croire que cette première phase serve déjà à une excitation qui, au moyen des organes génitaux, apprenne à se liquider en un acte masturbatoire.

Certes, dans ce choix objectal qu'implique l'amour incestueux, la vie sexuelle des enfants atteint manifestement déjà le stade de l'organisation génitale. Plus facile à démontrer pour le garçon, ce fait est certain aussi pour la fillette. Une sorte de pressentiment des buts sexuels ultérieurs, définitifs et normaux, domine la tendance libidinale de l'enfant. On peut se demander d'où pareille obscure prescience peut provenir, mais on peut, par ailleurs, y voir une preuve que les organes génitaux ont déjà commencé à jouer leur rôle dans les processus d'excitation libidinale. Le désir d'avoir un enfant de sa mère ne manque jamais chez le garçon, celui d'avoir un enfant de son père est constant chez la fillette, et ceci sans que ni l'un ni l'autre soient en état de se rendre nettement compte des voies et moyens par où réaliser ces désirs. Que les parties génitales y soient pour quelque chose, voilà qui paraît être pour l'enfant un fait acquis : mais quand il s'efforce de préciser davantage, c'est dans d'autres rapports que ceux mêmes du coït qu'il va chercher l'essence des privautés qu'il suppose entre ses parents : gésir dans le même lit, uriner ensemble, etc... c'est que pour lui ces faits là se traduisent plus aisément en représentations verbales que ne le peut faire cette chose obscure en rapport avec les génitoires.

Arrive assez vite un temps où cette fleur précoce est endommagée par le gel : aucun de ces attachements amoureux d'un caractère incestueux ne peut échapper à la fatalité du refoulement : ils tombent sous sa coulpe à propos d'événements extérieurs, faciles à déceler, donnant lieu à une déception, à propos de mortifications inattendues de naissances indésirables d'un frère ou d'une sœur,

ressenties comme une infidélité, etc... Ces occasions faisant défaut, le refoulement peut être déclenché par une cause interne : la trop longue attente de la réalisation du désir peut même suffire à provoquer ce processus. Il est évident que les événements n'en sont pas les causes effectives, mais que ces attachements amoureux étaient destinés à sombrer un jour ou l'autre. Pour quelles raisons nous n'en savons rien. La chose la plus probable est qu'ils passent parce que leur temps est révolu, parce que les enfants entrent dans une nouvelle phase d'évolution, au cours de laquelle ils sont obligés de refaire le refoulement du choix objectal incestueux advenu dans l'histoire de l'humanité (Voir le rôle du destin dans le mythe œdipien). Ce qui dans l'inconscient, existe en tant que résultat psychique des tendances incestueuses n'est plus assumé par le conscient de la nouvelle phase : ce qui en était devenu conscient est de nouveau refoulé. De pair avec ce processus de refoulement apparaît une conscience de culpabilité d'origine également inconnue, mais indubitablement liée à ces désirs incestueux et justifiée par leur survivance dans l'inconscient (1).

Le fantasme de la période des tendances incestueuses s'était formulé ainsi : « Il (mon père) n'aime que moi, il n'aime pas l'autre enfant puisqu'il le bat ». Pour sa conscience de culpabilité aucune punition n'est plus dure que le renversement de ce triomphe : « Non, il ne t'aime pas puisqu'il te bat ». Le fantasme de la seconde phase, être soi-même battu par le père deviendrait ainsi l'expression directe de la conscience de culpabilité à laquelle succombe maintenant l'amour pour le père. Le fantasme est donc devenu masochique. Autant que j'aie pu observer il en est constamment ainsi, c'est toujours la conscience de culpabilité qui transforme le sadisme en masochisme. Certes tout le contenu du masochisme n'est pas là. La conscience de culpabilité ne peut pas tenir la campagne à elle toute seule, il fait accorder sa part à l'élan d'amour. Rappelons-nous qu'il s'agit d'enfants chez lesquels pour des raisons constitutionnelles, la composante sadique a pu se manifester précocement et isolément. Nous n'avons pas à abandonner ce point de vue. C'est précisément chez ces enfants qu'une régression à l'organisation prégénitale, sadique anale, se trouve particulièrement facilitée.

(1) Voir la suite dans « La disparition du complexe d'Œdipe », 1924, Tome V, des *Œuvres complètes de Freud*, p. 423.

Quand l'organisation sexuelle, à peine parvenue au stade génital, est atteinte par le refoulement, il n'en résulte pas seulement cette conséquence que toute représentation psychique de la tendance incestueuse devient ou reste inconsciente, mais il apparaît encore cette autre conséquence que l'organisation génitale elle-même subit un abaissement régressif. Voici ce qui se passe : « Mon père m'aime » était compris dans le sens génital : la régression en fait : « Mon père me bat » (Je suis battu par mon père). Ce fait d'être battu constitue une rencontre de la conscience de culpabilité et de l'érotisme : *il ne constitue pas seulement la punition pour le rapport génital censuré, mais aussi sa compensation régressive* et c'est de cette dernière source qu'il tire la jouissance qui lui restera dorénavant acquise et qui se liquidera par des actes masturbatoires. Mais cela n'est encore que l'essence du masochisme.

Le fantasme de la seconde phase, être soi-même battu par le père reste généralement inconscient, probablement à cause de l'intensité du refoulement. Il ne m'est pas possible d'indiquer pourquoi, dans l'une de mes six observations (un cas masculin), le souvenir, chose exceptionnelle, en restait conscient. Le sujet, aujourd'hui adulte, se souvenait nettement qu'il avait eu coutume d'utiliser, pour des fins masturbatoires, la représentation d'être battu par sa mère. Il est vrai qu'il substitua bientôt à sa propre mère, soit celles de ses camarades d'école, soit d'autres femmes lui ressemblant de quelque façon. Il ne faut pas oublier que, dans cette transformation du fantasme incestueux du garçon en fantasme masochique correspondant, il y a un renversement de plus que dans le cas de la jeune fille, savoir la substitution de la passivité à l'activité. Il se peut que ce surplus de déformation préserve le fantasme d'être, par le refoulement, relégué dans l'inconscient, à la place du refoulement, la régression aurait suffi à la conscience de culpabilité ; dans les cas féminins, la conscience de culpabilité, peut-être plus exigente, n'aurait été apaisée que par le concours des deux processus.

Dans deux de mes quatre observations féminines, il s'était développé sur le fantasme masochique de fustigation un édifice ingénieux de rêveries d'une très grande importance pour les personnes intéressées et auquel échut la fonction de rendre possible le sentiment de jouissance en dehors de tout acte masturbatoire. Dans un de ces cas le contenu du fantasme, à savoir être battu par le père, put de nouveau se hasarder dans le conscient à condition que le

moi, par un léger déguisement, fût rendu méconnaissable. Le héros de ces récits fut régulièrement battu par le père et ce n'est que plus tard qu'à ces coups se substituèrent des punitions extra corporelles, des humiliations, etc.

Mais je le répète, le fantasme reste généralement inconscient. Il faut le reconstituer par l'analyse. Cela permet peut-être de donner raison aux malades qui croient se rappeler que l'onanisme s'est manifesté chez eux plus tôt que le fantasme de fustigation de la troisième phase (que nous allons étudier plus loin) ; ce dernier s'y serait associé plus tard sous l'impression de scènes d'école par exemple. Chaque fois que nous avons ajouté foi à ces indications nous avons toujours incliné à admettre que l'onanisme s'était d'abord produit sous l'empire de fantasmes inconscients, remplacés plus tard par des fantasmes conscients.

Nous considérons comme un semblable substitut le fameux fantasme de fustigation de la troisième phase sous sa forme définitive, ce fantasme où le sujet apparaît encore tout au plus comme spectateur et où le père est personnifié par un professeur ou par quelque autre supérieur. Le fantasme semblable maintenant à celui de la première phase, paraît, de nouveau, tourné vers le sadisme. On a l'impression que dans la phrase : « Mon père bat un autre enfant, il n'aime que moi », l'accent s'est reporté sur la première partie de la phrase, la seconde ayant succombé au refoulement. Cependant, la forme seule de ce fantasme est sadique, la satisfaction qui en résulte est d'ordre masochique. Son importance réside en ceci qu'il s'est chargé de l'investissement libidinal de la partie refoulée et en même temps de la conscience de culpabilité qu'implique le contenu. Les nombreux enfants indéterminés battus par le professeur ne sont que des substituts du sujet lui-même.

C'est ici qu'on remarque pour la première fois quelque chose comme une constance du sexe des personnes jouant un rôle dans le fantasme. Les enfants battus sont presque tous des garçons, dans les fantasmes des garçons aussi bien que dans ceux des fillettes. Ce fait ne s'explique évidemment pas par une concurrence éventuelle des sexes, car il faudrait alors que des fillettes fussent battues dans les fantasmes des garçons. Il n'a, non plus aucun rapport avec le sexe de l'enfant haï de la première phase, mais il indique chez la fillette un processus plus compliqué. En se détournant de l'amour incestueux pour le père, conçu sur le mode génital, les fillettes

rompent facilement avec leur féminité ; elles raniment leur « complexe de virilité » (van Ophuitjsen) et veulent à partir de ce moment n'être que des garçons. Voilà pourquoi les sujets battus qui les remplacent sont aussi des garçons. Dans l'un des deux cas de rêveries que nous avons mentionnés les rêveries s'élevaient presque au niveau d'une œuvre littéraire, les héros n'étaient que des hommes jeunes, les femmes ne figuraient même pas dans ces créations et n'y figurèrent qu'au bout de plusieurs années et encore dans des rôles accessoires.

V

J'espère avoir suffisamment détaillé mes observations analytiques et je ne demande plus qu'une chose au lecteur, de considérer que les six observations tant de fois citées n'épuisent pas mes matériaux, mais que je dispose comme d'autres analystes d'un nombre beaucoup plus important de cas moins bien examinés. Ces observations peuvent être utilisés dans plusieurs directions, c'est-à-dire pour mettre en lumière la genèse des perversions en général et du masochisme en particulier et pour étudier le rôle que joue dans le dynamisme de la névrose la différence des sexes.

Le résultat le plus frappant d'un pareil examen concerne la genèse des perversions. Nous n'attaquons pas l'hypothèse d'après laquelle les perversions seraient déterminées tout particulièrement par des facteurs constitutionnels renforçants ou par la manifestation précoce d'une composante sexuelle. Cette hypothèse n'explique pas tout. La perversion n'occupe plus une place isolée dans la vie sexuelle de l'enfant, mais elle est intégrée dans l'ensemble des processus évolutifs typiques — pour ne pas dire normaux — que nous connaissons tous. Nous la considérons désormais comme étant en rapport avec l'amour objectal incestueux de l'enfant, avec son complexe d'Œdipe. Elle se manifeste d'abord sur le terrain de ce complexe, et celui-ci une fois effondré, elle survit souvent toute seule, héritière de son investissement libidinal et chargée de la conscience de culpabilité qui le caractérise. La constitution sexuelle anormale a finalement montré sa puissance en ceci qu'elle a poussé le complexe d'Œdipe dans une direction particulière et qu'elle l'a réduit à un phénomène rudimentaire insolite.

On sait que la perversion infantile peut servir de base au développement d'une perversion construite sur le même mode et qui,

s'établissant à perpétuité, consume toute la vie sexuelle de l'homme. Elle peut également être arrêtée dans son évolution et se conserve à l'arrière plan d'une évolution sexuelle normale, mais en enlevant toujours à cette dernière, une certaine quantité d'énergie. Le premier phénomène était déjà connu aux temps préanalytiques ; mais l'investigation analytique de ces perversions complètes a à peu près comblé le gouffre qui séparait les deux phénomènes mentionnés. Car on constate assez fréquemment qu'à l'ordinaire, à l'âge de la puberté, il s'est manifesté chez ces pervers un commencement d'activité sexuelle normale. Mais cette vélléité n'étant pas suffisamment vigoureuse a été abandonnée devant les premiers obstacles qui ne font jamais défaut et le sujet est alors revenu définitivement à la fixation infantile.

Il serait évidemment important de savoir si l'on peut affirmer comme une généralité que les perversions infantiles proviennent du complexe d'Œdipe. Pour en décider, de nouvelles recherches seraient nécessaires, mais l'hypothèse ne paraît pas impossible. Si nous nous rappelons les anamnèses que nous fournissent les perversions d'adultes, nous remarquons bien que l'impression décisive, le « premier événement », de tous ces pervers, fétichistes et autres, ne se situe presque jamais avant la sixième année. Mais à cette époque l'empire du complexe d'Œdipe est déjà révolu ; l'événement dont le souvenir est resté conscient et dont l'effet est si énigmatique, pourrait très bien représenter l'héritage du complexe d'Œdipe. Les rapports entre cet événement et le complexe désormais refoulé restent obscurs tant que l'analyse n'a pas encore éclairé l'époque qui précède l'événement « pathogène ». Qu'on considère maintenant le peu de valeur d'une assertion telle que celle qui pose l'existence de l'homosexualité innée, en se basant sur le fait que le sujet en question n'a, dès l'âge de six ou huit ans, éprouvé d'inclination que pour des personnes du même sexe.

S'il est généralement possible de faire dériver les perversions du complexe d'Œdipe, notre appréciation de celui-ci se trouve de ce fait confirmée à nouveau. Car nous estimons que le complexe d'Œdipe est le noyau propre de la névrose. La sexualité infantile qui atteint en lui son apogée est la véritable condition de la névrose, et ce qui reste de lui dans l'inconscient représente la disposition à la névrose ultérieure de l'adulte. Le fantasme de fustigation ainsi que d'autres fixations perverses analogues ne seraient alors eux

aussi que des résidus du complexe œdipien, pour ainsi dire des cicatrices que laisse après lui le processus révolu, précisément comme le fameux « sentiment d'infériorité » correspond à une pareille cicatrice narcissique. Je partage sans restriction les opinions de *Marcinowski* qui, récemment, a exprimé cette conception d'une manière heureuse (Les sources érotiques des sentiments d'infériorité, *Zeitschrift für Sexualwissenschaft,* IV, 1918). On sait que cette micromanie des névrosés n'est que partielle elle aussi et qu'elle est compatible avec l'existence de sentiments de mégalomanie provenant d'autres sources. J'ai parlé ailleurs de l'origine du complexe d'Œdipe ainsi que du destin que, seul parmi les animaux, subit l'homme et qui le contraint à recommencer deux fois sa vie sexuelle : d'abord comme toutes les autres créatures dès la première enfance, puis, de nouveau, après une longue interruption à l'âge de la puberté. J'ai parlé surtout de ce qui est en rapport avec « l'héritage archaïque » du complexe d'Œdipe. Je n'ai donc pas l'intention de m'y arrêter ici.

L'étude de nos fantasmes de fustigation n'apporte que de rares contributions à la genèse du masochisme. Il semble d'abord se confirmer que le masochisme n'est pas une manifestation pulsionnelle primaire, mais qu'il provient d'un retour de sadisme contre le sujet lui-même, c'est-à-dire d'une régression faisant passer de l'objet au moi les tendances en question (cf. « Pulsions et Destinées de pulsions », dans la collection des « *Kleine Schriften* » 1918, V^e^ volume des Œuvres complètes). Nous admettons que des pulsions à but passif peuvent, principalement chez la femme, apparaître dès le début, mais la passivité ne fait pas tout le masochisme ; il y a encore le caractère de déplaisir, qui étonne tant dans une satisfaction pulsionnelle. La transformation du sadisme en masochisme semble se faire sous l'influence de la conscience de culpabilité participant à l'acte de refoulement. Le refoulement se manifeste donc ici par trois effets différents : il rend inconscients les résultats atteints dans l'organisation génitale, il oblige celle-ci à la régression au stade sadique anal antérieur et il transforme enfin son sadisme en un masochisme passif qui, dans un certain sens, se révèle, de nouveau, d'essence narcissique. Le second de ces trois résultats est rendu possible par la faiblesse qu'il faut admettre dans ce cas, de l'organisation génitale ; le troisième résultat devient nécessaire du fait que la conscience de culpabilité prend ombrage du sadisme

comme elle le prend du choix objectal incestueux, conçu génitalement. La provenance de la conscience de culpabilité c'est là encore une chose que les analyses ne révèlent pas. Elle semble être apportée par la nouvelle phase dans laquelle l'enfant entre, et si dès lors elle persiste, correspondre à une formation de cicatrice semblable à celle du sentiment d'infériorité. D'après nos connaissances encore incertaines sur la structure du moi nous attribuerions la conscience de culpabilité à cette instance qui s'oppose sous la forme de conscience critique au reste du moi. Cette instance provoquerait dans le rêve le phénomène fonctionnel de Silberer et se détacherait du moi dans la folie de surveillance.

Constatons en passant que l'analyse des perversions infantiles ici traitées contribue à résoudre une vieille énigme qui, d'ailleurs, a toujours tourmenté davantage les non analystes que les analystes eux-mêmes. Mais récemment encore, M. E. Bleuler lui-même a trouvé singulier et inexplicable le fait que les névrosés prissent l'onanisme comme centre de leur conscience de culpabilité. Nous avons toujours admis que cette conscience de culpabilité visait l'onanisme pré-infantile et non pas celui de la puberté et qu'elle devait principalement être rapportée non pas à l'acte masturbatoire, mais au fantasme qui, tout en restant inconscient, se trouve à la base de cet acte.

J'ai déjà montré ailleurs quelle importance la troisième phase en apparence sadique du fantasme de fustigation, porteur de l'excitation incitant à la masturbation, réussissait à s'octroyer. J'ai montré également quelles élaborations de l'imagination cette troisième phase avait coutume de stimuler, élaborations évoluant en partie dans le même sens, en partie vers une suppression compensatoire de l'onanisme. Mais la seconde phase, inconsciente et masochique, le fantasme d'être battu soi-même par le père, est d'une importance infiniment plus grande. Car non seulement elle garde son influence à travers la phase qui la remplace, mais elle agit certainement sur le caractère, influences qui émanent directement de son expression inconsciente. Les personnes qui portent en elles un pareil fantasme développent une sensibilité et une irritabilité toutes particulières à l'égard des individus qu'elles peuvent ranger dans la série du père et de ses substituts ; elles courent au devant des offenses et assurent ainsi la réalisation de la situation imaginée, c'est-à-dire, d'être battues par leur père à leurs préjudices et dépens. Je ne m'étonnerais

pas si l'on arrivait un jour à montrer que ce même fantasme est la base de la folie paranoïaque des quérulants.

L'exposé des fantasmes infantiles de fustigation aurait été peu clair si je ne les avais pas, sauf quelques allusions, limités aux personnes de sexe féminin. Je résume brièvement les résultats : le fantasme de fustigation des fillettes passe par trois phases, dont la première et la troisième persistent dans le souvenir conscient, la seconde restant inconsciente. Les deux phases conscientes semblent être sadiques, celle du milieu, la phase inconsciente, est indubitablement d'ordre masochique ; son contenu est « être battue par son père ». C'est à elle que sont fixés l'investissement libidinal et la conscience de culpabilité. L'enfant battu imaginaire est dans les deux autres phases toujours différent du sujet, dans celle du milieu seulement le sujet lui-même, dans la troisième, phase consciente, ce sont en majorité des garçons qui sont battus. La personne qui bat est, au début, le père, plus tard, un de ses substituts. Le fantasme inconscient de la phase du milieu possède à l'origine une signification génitale. Il provient du refoulement et de la régression du désir incestueux d'être aimé par le père. Il s'y associe de façon apparemment lâche, le fait que les fillettes entre la seconde et la troisième phase, changent de sexe, s'imaginent être des garçons.

Si je suis parvenu moins loin dans la connaissance des fantasmes de fustigation du garçon, c'est peut-être à cause du caractère peu favorable de mes matériaux. Je m'attendais naturellement à ce que les situations que nous avons trouvées chez la fillette fussent les mêmes chez le garçon, la mère prenant dans ce cas dans le fantasme, la place du père. Cette présomption semblait se confirmer, car le fantasme hypothétiquement correspondant du garçon avait pour contenu d'être battu par sa mère (plus tard par un substitut). Mais ce fantasme où le sujet lui-même peut être retenu comme objet se différencie de la seconde phase observée chez la fillette par le fait qu'il peut devenir conscient. Essaye-t-on alors de l'identifier à la troisième phase chez la fillette, il reste comme nouvelle différence que la personne du garçon n'est pas remplacée par de nombreux garçons indéterminés, étrangers, moins encore par de nombreuses fillettes. On s'était donc trompé en s'attendant à un parallélisme complet.

Mon matériel clinique concernant l'homme ne comprenait que peu d'observations de fantasmes infantiles de fustigation non com-

pliqués d'autres troubles graves de l'activité sexuelle. Par contre il s'y trouvait un assez grand nombre de sujets qui devaient être considérés comme de véritables masochistes dans le sens de la perversion sexuelle. Il s'agissait de sujets qui avaient trouvé leur jouissance sexuelle exclusivement dans la masturbation accompagnée de fantasmes masochiques ou d'autres qui avaient réussi à coupler le masochisme et l'activité génitale de façon qu'ils arrivaient grâces à des mises en scène masochiques et dans des conditions analogues, à l'érection et à l'éjaculation ou qu'ils parvenaient même à accomplir un coït normal. Cas plus rare, le masochiste était dérangé dans ses actes pervers par des représentations obsessionnelles se manifestant d'une manière insupportablement intense.

Des pervers satisfaits ont rarement recours à l'analyse ; mais en ce qui concerne les trois groupes de masochistes mentionnés, ils peuvent avoir de sérieux motifs pour venir consulter l'analyste. L'onaniste masochique se trouve absolument impuissant quand, finalement, il essaye malgré tout le coït avec une femme. Quant à celui qui, jusqu'alors, a réussi le coït à l'aide d'une représentation ou d'une mise en scène masochique, il peut s'apercevoir tout à coup que cette association si commode pour lui n'est plus efficace, le facteur génital ne réagissant plus à l'excitation masochique. Nous sommes habitués à promettre avec conviction la guérison aux impuissants psychiques qui viennent nous consulter, mais même dans ce pronostic nous devrions montrer plus de retenue tant que le dynamisme du trouble nous est inconnu. C'est une très mauvaise surprise quand l'analyse nous révèle comme cause de l'impuissance « uniquement psychique » une attitude masochique très nette, enracinée depuis longtemps, peut-être.

Or, on fait chez ces hommes masochiques une découverte qui nous incite à juger indépendamment les faits sans poursuivre, pour le moment, l'analogie avec les situations chez la femme. Il appert qu'ils prennent régulièrement dans les fantasmes masochiques ainsi que dans les mises en scène nécessaires à leur réalisation, le rôle de femmes, leur masochisme coïncide donc avec une attitude féminine. Cela ressort facilement des détails des fantasmes ; mais beaucoup de malades s'en rendent compte et l'apportent comme une certitude subjective. Le fait que l'embellissement scènique du tableau masochique tient à la fiction d'un méchant garçon, page ou apprenti devant être puni, n'y change rien. Mais les personnages

qui punissent sont dans les fantasmes comme dans les mises en scène toujours des femmes. Voilà qui est déroutant au possible ; on aimerait savoir si le masochisme du fantasme infantile de fustigation est déjà basé sur une pareille attitude féminine (1).

Abandonnons donc la question du masochisme des adultes, si difficile à expliquer et abordons les fantasmes infantiles de fustigations chez les individus mâles. L'analyse de la première enfance nous permet encore de faire une découverte étonnante : le fantasme conscient ou susceptible de devenir conscient, ayant pour contenu d'être battu par la mère, n'est pas le fantasme originel. Il y a un stade antérieur qui reste régulièrement inconscient et dont le contenu est « Mon père me bat ». Ce stade antérieur correspond effectivement à la seconde phase du fantasme observé chez la fillette. Le fantasme connu et conscient : « Ma mère me bat » tient lieu de la troisième phase du fantasme de la fillette, où, comme nous l'avons dit, ce sont des garçons inconnus qui sont battus. Je n'ai pu démontrer un stade antérieur de nature sadique comparable à la première phase chez la fillette, mais je ne veux pas me prononcer définitivement contre l'existence d'un tel stade, car je reconnais la possibilité de types plus compliqués que celui qui est envisagé ici.

Je ne pense pas risquer de faire naître quelque confusion dans l'esprit des lecteurs en appelant brièvement cette représentation d'être battu : un fantasme masculin, le dit fantasme n'est lui-même qu'un commerce amoureux d'ordre génital amoindri par voie de régression. Le fantasme masculin inconscient ne signifiait originellement pas comme nous l'avons mentionné plus haut « Mon père me bat », mais plutôt « *Mon père m'aime* ». Les processus que nous connaissons en ont fait le fantasme conscient : « *Ma mère me bat* ». Le fantasme de fustigation est donc chez le garçon dès le début d'ordre passif, né qu'il est de l'attitude féminine envers le père. Il correspond de même que celui de la fillette au complexe d'Œdipe, mais il convient de rejeter le parallélisme que nous nous attendions à constater et d'admettre que dans *les deux cas le fantasme de fustigation dérive de l'attachement incestueux au père.*

La clarté de l'exposé ne pourra que gagner si je rapporte encore ici les autres concordances et les autres divergences entre les fantasmes de fustigation des deux sexes. Chez la fillette, le fantasme

(1) Cf. « Le Problème Economique du Masochisme », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1924.

masochique inconscient part de l'atittude œdipienne normale ; chez le garçon, il provient de l'attitude inverse, le père étant pris comme objet d'amour. Chez la fillette, le fantasme passe par une étape préliminaire où les coups se présentent dans leur sens indifférencié et visent une personne jalousement haïe ; les deux choses font défaut chez le garçon, mais c'est précisément cette différence qui pourrait être écartée par une observation plus serrée. Lors du passage au fantasme conscient ultérieur, la fillette conserve pour objet la personne du père et en conséquence le sexe des batteurs ; mais elle change la personne battue et son sexe, de sorte que c'est finalement un homme qui bat des enfants du sexe masculin ; le garçon, au contraire, change la personne et le sexe du batteur en substituant la mère au père, et s'en tient à sa propre personne, de sorte que le batteur et le battu sont finalement de sexe différent.

Chez la fillette le refoulement transforme la situation originellement masochique (passive) en une situation sadique dont le caractère sexuel est très effacé ; chez le garçon, la situation reste masochique et garde à cause de la différence de sexe entre le sujet battant et le sujet battu, plus de ressemblance avec le fantasme originel conçu sur le mode génital. Le garçon esquive son homosexualité par le refoulement et par la transformation du fantasme inconscient ; ce qu'il y a de singulier dans son fantasme conscient ultérieur c'est qu'il a comme contenu une attitude féminine ne comportant pas de choix objectal homosexuel. La fillette par contre fuit à propos du même processus toute exigence de la vie amoureuse. Elle se transforme dans sa propre imagination en homme, sans cependant devenir elle-même virilement active, et n'assiste plus qu'en spectatrice à l'acte qui en remplace un autre d'ordre sexuel.

Tout nous autorise à croire que le refoulement du fantasme inconscient n'en est pas trop modifié. Ce qui, pour le conscient, est refoulé et remplacé, demeure dans l'inconscient et conserve son pouvoir actif. Il en est autrement quand on envisage la conséquence de la régression à un stade antérieur de l'organisation sexuelle. En ce qui concerne cette régression il est permis d'admettre qu'elle modifie aussi les rapports existant dans l'inconscient, de sorte qu'après le refoulement, il subsiste dans l'inconscient des deux sexes non pas, il est vrai, le fantasme (passif) d'être aimé du père, mais le fantasme masochique d'être battu par lui. Il ne manque pas non plus d'indices propres à établir que le refoulement n'a réalisé

que très imparfaitement son but. Le garçon qui, dans l'inconscient voulait fuir le choix objectal homosexuel et qui n'a pas changé de sexe sent pourtant à la manière d'une femme dans ses fantasmes conscients et dote les fustigeuses de qualités et d'attributs virils. La fillette, même lorsqu'elle a renoncé à son sexe et qu'elle a fourni dans l'ensemble un travail de refoulement plus complet, n'arrive tout de même pas à se détacher du père ; elle n'ose pas battre elle-même et, devenue garçon dans le fantasme, c'est principalement les garçons qu'elle se figure comme subissant les coups.

Je sais que les différences décrites ci-dessus en ce qui concerne le comportement du fantasme de fustigation dans les deux sexes, n'ont pas été suffisamment expliquées, mais je renonce à démêler des complications en poursuivant l'examen de leur dépendance d'autres facteurs. J'estime, en effet, que les matériaux cliniques sont encore insuffisants. Mais j'aimerais à me servir de ce matériel pour l'examen de deux théories, opposées l'une à l'autre et qui traitent toutes les deux du rapport entre le refoulement et le caractère de chaque sexe. Ces deux théories représentent, chacune dans son sens, ce rapport comme étant très intime. Je préviens le lecteur que je les ai toujours tenues toutes les deux pour peu satisfaisantes et propres à induire en erreur.

La première de ces théories est anonyme. Elle me fut exposée, il y a de nombreuses années, par un de mes collègues avec qui j'entretenais alors des relations d'amitié. Sa simplicité hardie est si séduisante qu'on se demande avec étonnement pourquoi il n'en est fait d'allusions sporadiques que dans la littérature. Elle part de la constitution bisexuelle des êtres humains et affirme que la lutte des caractères de sexe est chez tous la cause du refoulement. Le sexe le plus fortement développé et dominant dans la personne aurait refoulé dans l'inconscient la représentation psychique du sexe vaincu. Le noyau de l'inconscient, le refoulé serait donc dans tout homme ce qu'il y a en lui de contraire à son sexe. Cela n'a vraiment de sens que si nous faisons déterminer le sexe d'un homme par le développement de son appareil génital, autrement le sexe le plus manifeste d'un homme reste incertain, et nous risquons de prendre pour une déduction ce qui, dans notre examen, ne doit nous servir que de point de repère. Bref, chez l'homme, le refoulé inconscient est attribuable à des tendances pulsionnelles féminines ; chez la femme, c'est l'inverse.

La seconde théorie est plus récente. Elle concorde avec la première en ceci qu'elle admet également la lutte des deux sexes comme décisive pour le refoulement. Quant au reste elle s'oppose à la première ; elle ne s'étaye pas sur des raisons biologiques, mais sur des raisons sociologiques. Cette théorie de « protestation virile » émise par *Alf. Adler* affirme que tout individu se révolte contre l'idée de rester sur la « ligne féminine » jugée inférieure et aspire à la ligne masculine, la seule qui soit satisfaisante. Adler se base sur cette protestation virile pour expliquer en bloc la formation du caractère ainsi que celle des névroses. Il y a là deux processus qui doivent certainement être distingués l'un de l'autre ; malheureusement ils sont chez Adler si mal délimités et le fait du refoulement y est en général si peu étudié que l'on risque de s'exposer à un malentendu en tentant d'appliquer au refoulement la théorie de la protestation virile. J'estime qu'il ressort de cette hypothèse que la protestation virile, c'est-à-dire le besoin de s'écarter de la ligne féminine est dans tous les cas la raison du refoulement. Le refoulant serait donc toujours une tendance pulsionnelle masculine, le refoulé une tendance pulsionnelle féminine. Mais alors le symptôme aussi serait le résultat d'une tendance féminine, car nous ne pouvons pas renoncer à la définition du caractère du symptôme d'après laquelle il serait une compensation du refoulé qui se serait fait jour en dépit du refoulement.

Mettons à l'épreuve maintenant dans l'exemple du fantasme de fustigation les deux théories, auxquelles la sexualisation du processus de refoulement est pour ainsi dire commune. Le fantasme originel : « Mon père me bat » correspond chez le garçon à une attitude féminine, il est par conséquent la manifestation d'une disposition au sexe opposé. S'il succombe au refoulement, celle des deux théories qui semble devoir l'emporter, est la première laquelle a posé la règle que les tendances opposées au sexe du sujet coïncident avec le refoulé. Il est vrai qu'elle répond peu à nos présomptions quand le fantasme conscient, résultat du refoulement, est encore marqué par l'attitude féminine, avec la seule différence que cette attitude joue cette fois vis-à-vis de la mère. Mais il est inutile d'approfondir ces doutes étant donné que nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir. Le fantasme originel des fillettes « Mon père me bat » (c'est-à-dire m'aime) répond certainement, en tant qu'attitude féminine au sexe manifeste qui domine en elles. Selon la

première théorie, il ne devrait donc pas être atteint par le refoulement et n'aurait pas à devenir inconscient. En réalité il le devient et trouve un substitut dans un fantasme conscient démentant le caractère du sexe manifeste. Cette théorie est par conséquent inutilisable pour la compréhension des fantasmes de fustigation. L'existence de ceux-ci suffisent d'ailleurs à le réfuter. On pourrait objecter qu'il s'agit de garçons efféminés et de fillettes viriles chez qui ces fantasmes de fustigation se manifestent et subissent ce sort. On pourrait aussi en rendre responsable un trait de féminité chez le garçon, un trait de virilité chez la fillette ; chez le garçon pour la formation du fantasme passif, chez la fillette pour son refoulement. Nous serions probablement d'accord avec cette conception, mais l'affirmation d'un rapport entre le caractère du sexe manifeste et le choix de ce qui est voué au refoulement n'en serait pas moins insoutenable. Au fond nous ne constatons qu'une chose, c'est qu'il existe chez des individus des deux sexes, des tendances pulsionnelles aussi bien masculines que féminines pouvant devenir les unes et les autres inconscientes par refoulement.

La théorie de la protestation virile semble beaucoup mieux résister à l'épreuve des fantasmes de fustigation. Chez le garçon aussi bien que chez la fillette le fantasme de fustigation correspond à une attitude féminine, à un retard que fait le sujet sur la ligne féminine. Les deux sexes se hâtent de se délivrer de cette attitude en refoulant le fantasme. Il est vrai que la protestation virile ne semble obtenir un plein succès que chez la fillette, chez elle se réalise un exemple proprement idéal de l'activité de la protestation virile. Chez le garçon, le succès n'est pas pleinement satisfaisant ; il n'y a pas renoncement à la ligne féminine, le garçon n'a certainement pas le « dessus » dans son fantasme masochique conscient. Nous rejoignons donc la présomption déduite de la théorie si nous reconnaissons dans ce fantasme un symptôme à la suite de l'échec de la protestation virile. A vrai dire, nous sommes un peu gênés de voir que le fantasme de la fillette provenant d'un refoulement prend également la valeur et le sens d'un symptôme. Là où la protestation virile a pleinement atteint son but, la considération déterminant les symptômes devrait faire défaut.

Avant de conclure de cette difficulté que le concept même de protestation masculine n'est pas conforme aux problèmes des névroses et des perversions et qu'il est stérile dans son application à elles,

nous détournerons notre regard des fantasmes de fustigation passifs pour le diriger vers d'autres manifestations pulsionnelles de la vie sexuelle infantile, manifestations qui succombent également au refoulement. Personne ne peut douter qu'il n'existe aussi des désirs et des fantasmes qui suivent dès le début la ligne masculine et qui sont l'expression de tendances pulsionnelles masculines, des impulsions sadiques par exemple, ou bien les désirs du garçon envers sa mère provenant du complexe d'Œdipe normal. Il est également certain que ces derniers succombent au refoulement ; si la protestation virile réussit à expliquer de manière satisfaisante le refoulement des fantasmes passifs, ultérieurement masochiques, elle devient pour cela même inutilisable pour le cas opposé, c'est-à-dire pour les fantasmes actifs. Ce qui revient à dire qu'il est impossible de concilier la théorie de la protestation virile avec le fait du refoulement en général. Celui-là seul qui est prêt à dédaigner toutes les acquisitions psychologiques faites depuis la cure cathartique de *Breuer* et grâce à elle, peut s'attendre à ce que, dans l'explication des névroses et des perversions, il soit attribué un rôle au principe de la protestation virile.

La théorie psychanalytique basée sur l'observation persiste à soutenir que l'on n'a pas le droit de considérer comme sexuels les motifs du refoulement. Le noyau de l'inconscient psychique est formé par l'héritage archaïque de l'homme. Est refoulé ce qui doit être laissé en arrière parce qu'inutilisable dans la marche vers des phases évolutives ultérieures, parce que contraire et même nuisible au développement nouveau. Ce triage réussit mieux pour un groupe de pulsions que pour un autre. Les pulsions sexuelles parviennent à déjouer le but du refoulement grâce à des conditions particulières que nous avons décrites à plusieurs reprises. Elles arrivent à se faire jour par des mécanismes de compensation occasionnant des troubles. Voilà pourquoi la sexualité infantile succombant au refoulement est la principale force motrice de la formation de symptômes et pourquoi le complexe d'Œdipe est la partie essentielle de son contenu, c'est-à-dire le complexe central de la névrose. J'espère, par cette étude, avoir introduit la présomption que les aberrations sexuelles de l'enfant aussi bien que celles de l'adulte prennent leur source dans le même complexe.

Une névrose sans complexe d'œdipe ?

Par Ch. ODIER.

PREMIÈRE PARTIE :

Ravages dans l'âme d'un petit enfant produits par des lavements

PRÉAMBULE

L'une des premières thèses fondamentales de Freud fut que le complexe d'Œdipe constituait le noyau de toute névrose ; corrélativement qu'il n'y avait pas de névrose sans complexe d'Œdipe. Depuis lors, l'expérience et d'innombrables vérifications sont venues confirmer cette assertion ; inversement, les faits négatifs apportés au débat n'ont pas paru probants, livrés souvent par des analyses inachevées ou conduites sans un souci suffisant des « règles de l'art » ; de l'art bien entendu de découvrir et d'analyser les vives résistances, fort variées dans leur aspect et leur forme, et adoptant parfois les formes les plus inattendues, que certains sujets opposent à leurs pulsions infantiles sexuelles très refoulées.

Nous avons analysé un homme pendant trois ans, et chez lui l'une des premières formes de la résistance, au cours des premiers mois, fut en effet très inattendue. Ses parents, morts tous deux, ne jouaient pour ainsi dire pas de rôle affectif et effectif dans sa vie intérieure. Par contre, il m'apporta tout de suite dans ses fantasmes et ses rêves un matériel œdipien très transparent et apparemment authentique. Toute la situation était dominée par cette constellation. Le malade livrait ce matériel avec entrain, avec une certaine fierté même, déclarait aller de mieux en mieux, se sentir presque guéri, ce qui était bien la preuve que « nous » avions trouvé

la cause cachée et efficace de sa névrose (1). Il cherchait opiniâtrement à tirer parti des interprétations dans un sens anagogique et non analytique (résistance connue), c'est-à-dire à les utiliser comme occasion et base de réformes dans l'avenir. Il lui suffisait d'apprendre à connaître les motifs inconscients d'une réaction passée pour qu'*ipso facto,* du seul fait de sa connaissance intellectuelle, elle ne se reproduisît plus jamais. « Maintenant la chose est comprise, donc réglée ; passons à autre chose. » Autre chose était souvent de nouveaux fantasmes de puissance incestueuse ou de supériorité au père qu'il interprétait lui-même avec une subtilité croissante et une intelligence surprenante. J'avoue qu'au début je me laissais prendre à ce jeu ; c'était une grosse erreur de technique (2). Cependant, et cela pour les raisons que nous allons voir, je fus pris de doutes sur l'anthenticité de ce brillant matériel freudien, et décidai de me tenir sur la plus grande réserve.

En effet, ce matériel devenait trop intellectuel, perdait de plus en plus contact avec la vie, avec le passé ; les affects tendaient à en disparaître, tandis que le comportement général ni les symptômes de cet « auto-analyste » trop bien doué ne changeaient en rien. En outre, le caractère de la réaction euphorique elle-même était suspecte ; il se sentait trop bien !

J'eus alors l'idée de lui demander si, avant de commencer son analyse, il était au courant des théories de Freud, et j'appris qu'il les connaissait fort bien. Je lui fis part de mes doutes touchant l'authenticité du matériel qu'il m'avait livré selon le « canon » psychanalytique, et de mon hypothèse qu'il utilisait ses connaissances pour maintenir peut-être dans l'ombre d'autres attitudes devant la vie et les femmes, et des conflits plus profonds et plus blessants pour son amour-propre que le complexe d'Œdipe (3). Bref, que ses connaissances théoriques et son intelligence étaient mises au service de la résistance.

Cette simple remarque eut l'effet d'un coup de tonnerre dans un

(1) Diagnostic séméiologique : fortes dépressions anxieuses périodiques à type pseudo-mélancolique, avec obsession de suicide (et une tentative). Dans les intervalles libres, inhibitions sociales et sexuelles, incapacité de faire son chemin, de mener une chose jusqu'au bout, série d'échecs. Périodes d'euphorie.

(2) Il faut dire qu'il avait déjà fait une tranche d'analyse à l'étranger.

(3) Il avait en effet surcompensé ses faiblesses vitales et sexuelles par une croyance narcissique à une très forte virilité, ou comme il disait « une trop forte génitalité ». Ajoutons qu'il n'avait pas souffert d'impuissance virile vraie (érective).

ciel bleu ; elle entraîna un changement brusque et complet du tableau : 1° dans son état, en réactivant vivement tous les mécanismes de dépression ; 2° dans le matériel, en en faisant disparaître les fantasmes et rêves œdipiens ; 3° dans le cours de l'analyse qui se développa dès lors d'une façon toute différente, et certes beaucoup moins agréable pour lui comme pour moi. On comprend pourquoi : tout un échafaudage narcissique du moi s'écroulait soudain, et avec lui le sentiment indispensable de valeur personnelle.

Ce mécanisme de défense était à la fois puissant et subtil. Je me posai alors la question suivante : se défend-il contre un œdipe tout de même réel et pathogène, authentiquement historique, mais dont il aurait *isolé* les affects, et qu'il aurait converti en un concept abstrait ; ou bien se défend-il contre autre chose, et alors contre quoi ? Dans ce dernier cas, l'œdipe aurait-il pu se désorganiser plus ou moins entièrement, ou même ne s'être pas organisé du tout ?

De toutes façons, et du point de vue technique, le changement de tableau démontrait que c'eût été une grave erreur que de continuer d'analyser ces contenus, puisqu'ils servaient à neutraliser une dépression latente. Persistant alors dans sa pseudo-euphorie et son illusion de guérison, le malade n'aurait peut-être pas tardé à nous quitter, après quoi nous n'aurions sûrement pas tardé à apprendre qu'il avait succombé à une grave récidive.

Quoi qu'il en soit, son analyse fut donc poursuivie et dirigée méthodiquement dans la voie que nous venions d'ouvrir : mise au jour des résistances narcissiques du moi. Le transfert, apparemment négatif jusqu'ici, devint assez vite positif et franchement homosexuel, et j'eus l'impression que le malade avait tout d'abord cherché à s'en défendre en le masquant sous des fantasmes que je taxai alors de pseudo-œdipiens (1). Les pulsions homo-sexuelles, toujours passives, furent de plus en plus colorées de masochisme féminin et érogène. Leur but dominant était la pénétration dans le corps d'un instrument piquant, blessant et douloureux. Leur objet n'était autre que tous les hommes plus âgés présentés pourtant comme rivaux haïs pendant la première phase de l'analyse. En

(1) L'euphorie inaugurale provenait au fond de ce transfert. Il était ravi d'avoir trouvé une personne « gentille » qui s'occupât de lui et le soignât, mais dont il avait fait un pseudo-rival pour se défendre contre ses sentiments féminins envers l'analyste, lesquels froissaient pas trop son amour-propre.

outre, et le fait est très intéressant au point de vue technique, la plupart des rêves qu'il avait produits pendant cette phase pseudo-œdipienne purent être alors repris, et leur analyse vivante et approfondie, démasquèrent les « camouflages » savants dont ils avaient usé.

La troisième phase fut inaugurée par la résurrection d'un souvenir très important, primitif, d'un traumatisme. Avant de le relater, disons que nous gardions toujours par devers nous l'idée de la possibilité d'un œdipe réel, bien qu'entièrement transformé, défiguré, ou inversé par la régression.

§ 1. — *Le traumatisme.*

Par suite de circonstances spéciales, les parents ne jouèrent pas un grand rôle dans l'enfance du malade. Il fut confié peu après sa naissance à une bonne relativement âgée qui s'occupa de lui jusqu'à la huitième-neuvième année, et qui, elle, par contre joua un rôle affectif prédominant.

On verra plus loin en quoi cette prévision était exacte et en quoi elle ne l'était pas. Le malade avait bien un œdipe, mais atypique d'emblée, et non pas transformé par la régression.

Le bébé, que nous nommerons Jean, ne reçut pour ainsi dire pas le sein ; en outre, il souffrit, au cours de sa *première année*, d'une maladie de l'anus, qui persista, avec des alternatives d'acuité et d'accalmie, jusque vers la sixième année. Nous pûmes, à ce propos, reconstruire deux types ou séries d'événements (1). Cette maladie consista en un eczéma inflammatoire prurigineux compliqué de prolapsus.

Première série. — Les souvenirs qui peu à peu s'accumulent et se précisent sont reliés les uns aux autres par une image particulière, une *imago,* qui leur confère un sens commun : la vieille bonne gentille. Nous arrivons à isoler un événement-type :

a) démangeaisons anales légères, l'enfant se gratte et y trouve du plaisir ; la bonne aussi, semble-t-il ;

b) les démangeaisons augmentent, deviennent douloureuses ;

(1) Le malade naturellement ne put préciser exactement la date des souvenirs qu'on va lire, bien que chez lui « l'amnésie infantile » fût remarquablement supprimée par l'analyse. C'est par une enquête que nous apprîmes le début si précoce de l'affection anale. Mais subjectivement le malade fut amené à replacer ces événements en tout cas avant l'âge de 2 ans.

l'enfant se plaint, pleure. La bonne lave la région et l'enduit de pommades et pansements divers. Sensations érotiques A cette période, la défécation est agréable. Fixation affective sur la bonne avec but anal.

Deuxième série. — Souvenirs rattachés inversement à la vieille bonne méchante (haïe). Ils se rapportent à une période où les pommades et pansements ne suffirent plus, l'affection ayant assez rapidement progressé.

Le prurit est remplacé par une douleur cuisante, croissante ; le bébé crie, devient nerveux, refuse de manger, ne dort plus, etc. (il a aussi des vers). On en vient alors aux *lavements*. Ceux-ci seront appliqués jusque vers six ans ; la première année, et probablement la seconde encore, ils sont la terreur de l'enfant (phobie). Décrivons une scène-type à laquelle ils donnaient lieu :

A) Préparatifs : peur angoissée, larmes, cris (il semble qu'à ce moment une poussée de sadisme, réveillé peut-être par les contingences anales, tende à s'éveiller chez la bonne devenant méchante). Elle le couche, le maintient, lui attache bras et jambes pendant qu'elle prépare la canule (1), l'en menace, etc. Enfin, elle l'introduit. Cette pénétration provoque une vive douleur.

Ensuite, exhortations, punitions et récompenses pour qu'il le garde. Il n'y est pas parvenu toujours, ni du premier coup, et souvent « le lui a relancé dessus ».

Enfin la délivrance : il est mis sur le vase, se calme, redevient gentil, la vieille bonne aussi, et s'endort.

Dès lors, bien des choses se sont passées, et ces scènes furent oubliées. Mais plus tard, plaisir et douleur à l'anus resteront entièrement associés ; ou plus exactement la représentation d'une douleur (due à la pénétration) s'interposera constamment entre le désir homosexuel et son objet. C'est là une description toute superficielle de son futur masochisme. Mais on peut en chercher une explication plus profonde, c'est-à-dire pulsionnelle. C'est ce que nous allons tenter.

L'angoisse ressentie par le bébé, aux premiers lavements, dut vraisemblablement répondre à une réaction instinctive devant une imposition douloureuse et brutale de la part du monde extérieur

(1) Sur ce point le souvenir est précis : ce n'était pas la petite poire habituelle en caoutchouc.

tout-puissant. Les lavements se répétant, il aperçut peu à peu qu'ils n'étaient que douloureux, et non dangereux, et suivis d'un grand soulagement. Cependant, au lieu de s'y habituer, il développe une « phobie », laquelle fut naturellement la cause du maintien des moyens de coercition.

En me basant sur le matériel analytique, je pus déduire que cette angoisse n'était pas en effet une pure réaction de défense, mais plus profondément une réaction du bébé maltraité, contre des pulsions contre-agressives et sadiques propres ; sadisme qui dut entrer en jeu précocement, car éveillé précocement par des mesures et un traitement qu'il interpréta comme des actes agressifs contre lui. Cette « réaction de riposte » atteignait son paroxysme pendant la coercition.

A ce moment, la réaction *motrice* spontanée (soit la manifestation) de la colère par des gestes, des coups, et tout moyen matériel de repousser le danger et d'en détruire sa source, était donc complètement entravée ; le déversement normal de l'agression dans et par le système moteur était refusé à l'enfant. Nous pensons que ce fait est important et qu'il contribua à l'instauration du masochisme. Si le lavement inspire de la crainte, voire de l'angoisse à beaucoup d'enfants, celle-ci finit en général par disparaître. Elle persista chez le petit Jean, et demeura au centre de la symptomatologie de la névrose parce qu'un conflit profond, tôt éveillé par le lavement, fit que celui-ci agit à la manière d'un traumatisme pathogène.

Citons ici une remarque de Freud, empruntée à l'un de ses derniers articles (1) : « Les femmes à forte fixation maternelle, chez lesquelles je pus étudier la phase pré-œdipienne, ont unanimement déclaré qu'elles opposèrent la plus vive résistance aux lavements que leur mère leur donnait, et y réagissaient avec angoisse et colère (cris). C'est grâce à une remarque de Ruth Mack Brunswick que je commençai à voir clair dans cette si vive résistance. R. M. Brunswick serait tentée de comparer l'accès de colère succédant au lavement à l'orgasme succédant à l'excitation génitale. L'angoisse devrait être considérée comme une transposition (2) du sadisme (3), excité par l'intervention anale. Je pense qu'il en est ainsi, c'est-à-

(1) FREUD : « Sur la sexualité féminine ». *Revue Internat. de Psychanalyse*, cahier 3, 1931, p. 326.
(2) Il faut entendre : au niveau du moi.
(3) Dans le texte, exactement : du plaisir à l'agression.

dire que la réponse sur le plan sadique anal à une excitation passive intense de la zone rectale est un accès de sadisme qui se manifeste directement par la colère, ou bien, si celle-ci est réprimée, par l'angoisse. »

Ce passage me tomba sous les yeux après la fin de l'analyse de notre malade ; il m'intéressa d'autant plus qu'il confirmait mes vues, et qu'en outre aucune observation de ce genre n'avait été faite sur des enfants ou malades masculins. Chez le nôtre, l'angoisse était sans aucun doute étroitement liée au sadisme, comme chez les fillettes de Freud, quoique ce sadisme dût suivre naturellement une évolution ultérieure autre que chez elles. Plus exactement, elle fut une réaction du moi totalement impuissant devant sa propre agressivité exacerbée par l'*attaque* anale extérieure.

En résumé, nous pouvons formuler ainsi la filiation des réactions développées par un événement primitif précis, et qui constituèrent la genèse d'une névrose et de troubles du caractère masochiques :

A) Agression extérieure de la part d'un objet, disons de l'unique objet existant et aimé ;

B) Eveil d'une contre-agression violente contre cet objet subitement méchant ;

C) Angoisse due à l'impuissance, et non à la répression (1) :

D) Acceptation (subjective) du sévice sadique, exercé contre lui, pour venir à bout de l'angoisse ; acceptation rendue possible ou facilitée par le fait important que ce sévice est pratiqué sur une zone érogène (ici spécialement érotisée par l'eczéma et ses divers traitements) ;

E) D'où érotisation du sévice, c'est-à-dire transmutation du sadisme en masochisme.

L'analyse de ces réactions liées à un événement infantile concret et basée sur des faits directement intelligibles contribuera peut-être, mieux que celle de rêves et de fantasmes transfigurés, à rendre plus claire, dans un cas donné, la genèse de pulsions sadiques anales et leur transformation en pulsions masochiques anales. Si le motif primitif de l'angoisse était un désir violent d'agression, le motif secondaire en est devenu un désir d'être agressé. Il ne

(1) La répression vraie, intérieure, personnelle, morale n'interviendra que plus tard quand la bonne gentille (aimée) sera acceptée comme étant la même personne que la bonne méchante (haïe).

pouvait en être autrement : sa motivation est atteinte elle aussi par le processus du retournement du sadisme contre soi-même.

Si, au cours du développement, l'élément de plaisir se perd, élément lié à l'agression excitatrice d'une zone érotique (désir, par exemple, qu'on ne retrouve plus dans les manifestations du masochisme moral), par contre il persiste dans l'inconscient. C'est là l'explication la plus simple du masochisme ; mais elle est loin d'en résoudre le problème. Dans le cas de Jean, on peut se représenter déjà les choses d'une façon relativement simple et comprendre que ce bébé ainsi ligotté et impuissant ne pouvait en somme rien faire d'autre que d'utiliser sa libido en vue de transformer les lavements terrifiants en un plaisir, puisqu'on continuait de les lui imposer.

Au cours de la première moitié de la seconde phase de l'analyse (masochique féminine), les fantasmes passifs d'agression devinrent manifestes et nombreux. Tout d'abord le lieu de l'agression ne fut pas la zone anale, mais une autre région du corps ; mais ce déplacement, pensions-nous, exprimait une soumission compréhensible aux exigences de l'amour propre viril. En effet, l'interprétation de cette résistance mit au jour des fantasmes anaux nets et précis.

Cependant, d'autres persistaient à côté d'eux, de plus en plus nets également : fantasmes de blessure de la région abdominale, par exemple, par des coups de cornes de taureau ou de vache ; ou des violents coups d'éperons. Ces derniers, il les avait donnés naturellement à sa monture, dans ses rêves pseudo-œdipiens, mais maintenant il les recevait ; il était la jument maltraitée sur le plan de la réalité instinctuelle, alors qu'il restait le cavalier sur celui du narcissisme viril de défense. Ces fantasmes m'intriguèrent et leur sens ne m'était pas clair ; ils allaient parfois jusqu'à l'éventration et la destruction corporelle, l'idée de la mort les enveloppait. Un troisième genre de fantasmes était constitué par des piqûres d'animaux dangereux (guêpes, frelons, serpents), par des empoisonnements dus à des substances toxiques, des bacilles, des gaz délétères ou asphyxiants, etc. Ce matériel ramena le souvenir de phobies infantiles de serpents et de phobies de maladies horribles (choléra, peste). Je reviendrai plus loin sur le sens de ces divers fantasmes, celui de l'éventration notamment.

Jusqu'ici, l'analyse et le cas n'avaient rien de bien extraordinaire. La résistance du début, au moyen de la fabrication *ad hoc*

d'un matériel œdipien mise à part, tout le reste n'était pas très différent du matériel ordinaire livré par un grand obsédé (sauf l'angoisse peut-être, qui rappelait davantage celle d'un hypochondriaque que d'un phobique). Et j'étais en droit de supposer que mon malade, malgré tout, continuait de se défendre par la régression, c'est-à-dire par les fantasmes et comportements masochiques contre un œdipe très refoulé, le vrai celui-là, qui restait à découvrir et avait dû être fortement teinté de sadisme.

Et cependant, une particularité intéressante ne tarda pas à me frapper. Il était devenu clair que l'attitude masochique féminine primitive, à l'égard de la bonne armée de sa canule, avait été transférée en bloc sur l'objet homosexuel, sur l'homme supérieur, craint et admiré en même temps, dont il faisait inconsciemment un agresseur sexuel. A ce propos, son fort complexe latent de persécution était bien sorti ; de même que son symptôme de « sadisme à retardement » (poussées d'agression violente contre l'objet, après s'être séparé de lui ; voir plus loin) sera bientôt éclairci par l'analyse. Tout cela était dans la règle. Mais un fait spécial l'était moins, et par conséquent me déconcertait : le fait que l'agresseur pouvait être *indifféremment* un homme ou une femme, un animal mâle ou femelle, un symbole masculin ou féminin. Confusion totale des sexes ! Et ce n'est que passablement plus tard que je pûs la mettre en relation avec une confusion originelle des sensations anales et génitales, laquelle en constituait la base. Mais je reviendrai tout à l'heure sur ce point particulier.

Cette remarquable et indéniable *vicariance* me déconcertait parce qu'elle ébranlait mon hypothèse de travail. Celle-ci demeurait que l'attitude masochique anale répondait à une défense contre la haine du père et ses dangers, contre la peur de lui et l'angoisse de castration ; bref, défense par inversion contre l'œdipe négatif (pulsions agressives contre le père-rival). Mais alors pourquoi ce *même* mécanisme de défense aurait-il été mis en jeu contre la mère, ou ses substituts ? Je repensai naturellement aux « pseudo-rivaux » de la phase de début de l'analyse, et ne pouvais m'empêcher de croire que l'attitude première et la fixation libidinale envers la bonne, l'unique objet primitif, avaient été déplacées sur les futurs objets féminins aussi bien que sur les masculins, les uns et les autres servant à la satisfaction de pulsions identiques ; qu'en définitive, autre chose que la classique angoisse de castration œdipienne devait être en jeu.

§ 2. — *Réactions sadiques anales.*

Quelques mots maintenant sur le symptôme, si net et constant chez Jean, du *sadisme à retardement.* Isolons une situation fréquente : Jean, pour des raisons professionnelles, mondaines, sexuelles ou sportives, peu importe, se trouve en contact avec un groupe d'hommes et de femmes, un bal par exemple, ou une réunion d'affaires. Il cherche tout de suite à distinguer quelqu'un, et en faire un objet ; cet objet est tantôt un homme, tantôt une femme. Prise de contact ; soudain : malaise, inhibition, dépression. Il rompt le contact et finit par fuir. Que s'est-il passé ?

Nous découvrons que le plus souvent la raison de cette réaction névropathique était que la dite personne (objet inconscient) avait dit ou fait quelque chose qu'il avait, lui, interprété sans s'en douter comme une critique, une marque de dédain, une offense ; ou encore comme une exigence inadmissible, etc.

Cette fréquente réaction était la même au cours de pourparlers ou discussions « neutres » qu'au cours de discussions politiques ou religieuses. Ce qui se passait alors en lui avec rapidité se passait aussi dans la vie dans des délais plus prolongés ; mais nous voulons ici isoler la réaction-type, c'est-à-dire immédiate, parce qu'elle était de loin la plus frappante, et montait en épingle un complexe violent de persécution dont il n'avait jamais eu conscience.

Alors, à peine est-il dans l'escalier, à peine a-t-il donc mis une porte entre le persécuteur ou la persécutrice et lui-même, qu'un incroyable débordement d'injures et de fantasmes agressifs et sadiques l'envahit. Le persécuteur naturellement en est la victime, et lui, joue le héros. Il retourne la situation du tout au tout. En présence de l'objet, il s'est senti soudain inférieur, humilié, stupide ; l'inhibition motrice d'ailleurs se manifestait aussi sous forme de gaucherie ou de tendance à aller s'asseoir dans un coin, immobile. Maintenant, il reprend le beau rôle, mais sur le plan psychique : il humilie et agresse celui ou celle qui tout à l'heure l'a humilié, alors qu'il était trop inhibé pour lui répondre. Lui répondre eût consisté, s'il avait cédé à son sadisme moteur inconscient, à la frapper, éventuellement à lui uriner ou déféquer dessus pour l'humilier. En somme, il se rattrape après coup à l'aide du sadisme psychique venant, quand le danger s'est éloigné, remplacer le sadisme moteur.

Eh bien, c'est à l'aide du transfert, et au travers de situations tout d'abord enchevêtrés, puis de plus en plus claires, que presque

tous les accès sadiques psychiques purent être mis en relation avec un accès antérieur de sadisme moteur inhibé et inconscient. Une fois cette relation mise au jour, l'origine du symptôme ne tarda pas à se révéler : c'était l'accès de colère succédant au lavement pendant lequel la contre-agression musculaire naturelle avait été empêchée par le ligottage.

On ne peut imaginer à quel point ce traumatisme troubla l'âme et le développement de l'enfant. Dès lors, entre la pensée claire et adaptée et un objet quelconque s'interposera à jamais la pensée affective d'une agression, sorte de vibration prolongée du souvenir du lavement. Derrière tout objet se cachait l'ombre néfaste de la vieille bonne méchante. C'est pourquoi, comme nous le verrons, la fonction de multiples fantasmes ou de comportements consistait à tenter d'effacer cette ombre noire pour la remplacer par celle de la bonne gentille.

La particularité intéressante de cette réaction de colère chez le petit Jean fut qu'elle se produisit au moment où il évacuait son lavement dans le vase : les fantasmes vengeurs et l'expulsion érotisée des excréments et de l'urine étaient donc concommitants. Dans sa petite tête illogique il les associa l'un à l'autre. Cette association intérieure expliquera pourquoi, plus tard, quand il refoulera par raison morale son agressivité psychique, celle-ci ira investir les fonctions excrémentielles actives. Ces dernières deviendront ainsi l'exécutif inconscient des pulsions sadiques refoulées, seront dotées d'un pouvoir *magique* destructeur.

Le contenu de ces fantasmes retardés lui fut naturellement inspiré par le principe du talion : 1° expulser ou lancer ses excréments sur la bonne ; 2° lui enfoncer quelque chose qui fasse mal dans le derrière, ou la frapper, la blesser, la tuer, etc... Mais dès qu'elle redevenait gentille et lui donnait un « su-sucre », ou autre récompense, il devait nécessairement détacher d'elle sa méchante pensée ; il la remplaçait par un grand besoin d'amour et de tendresse.

Plus tard, le sadisme psychique restera associé dans l'inconscient névropathique à des représentations d'expulsion d'excréments contre l'objet haï ; son organe exécutif demeurera la fonction anale active. Les excréments eux-mêmes seront pensés beaucoup moins comme une chose dégoûtante que comme une chose humiliante, un principe maléfique et mortel (gaz toxiques, poisons, venins, bacilles, etc.). Cette association primitive est un exemple frappant de *sadisme*

anal. Ce terme général, on le sait, englobe un ensemble de faits assez composites qui demandent encore à être classés. Si quelques-uns restent obscurs, d'autres révèlent nettement l'alliage d'éros avec l'agression. C'est pourquoi l'on parle de sadisme. Chez Jean, nous avons surtout insisté jusqu'ici sur le côté agressif. Mais nous avons déjà laissé entrevoir le côté érotique, côté sur lequel nous insisterons dans la suite (fantasme équivalent d'orgasme).

Notre enfant substitua donc l'agression anale à l'agression musculaire. La première fut un substitut nécessaire et utile de la seconde ; la substitution répondait à un moyen de protection. Car le petit devait se protéger contre les représailles de la bonne, représailles que sa méchanceté aurait entraînées. Sur son vase, au contraire, en train d'évacuer sagement son lavement, il était complètement à l'abri ; il ne faisait en effet qu'obéir aux injonctions de l'éducatrice. Il y contrevenait inversement s'il le lâchait ou l'expulsait trop tôt, soit sur les mains ou la figure de l'opératrice ; et là il était sérieusement grondé.

Le second temps du lavement que constituait la « séance sur le vase » s'accompagnait d'un énorme soulagement physique et affectif. Il restera dans sa fantaisie l'équivalent concret d'un grand plaisir, plaisir augmenté par le rétablissement de rapports normaux et tendres avec la bonne.

Citons ici un rêve apporté pendant la phase pseudo-œdipienne de l'analyse, et à ce propos un exemple de la manière dont il les analysait lui-même : *Je suis à cheval dans le pré... et je fais du galop, c'est un beau cheval..., le soleil est couché... crépuscule... nuit. Alors je sais qu'un loup me poursuit, je presse l'allure... il va mordre les jambes du cheval... je m'enfuis, il perd mes traces. Je suis très fier, mais un second arrive par devant.* A ma question s'il a éprouvé de l'angoisse, il répond que non.

Associations : « Evidemment un rêve d'œdipe... comme j'en ai eu tellement... Ah, le pré est celui qui est devant la fenêtre de ma mère... Beau cheval... ce n'est plus le cheval du patron (fermier, chez qui il avait été placé), c'est le mien dans le rêve, il est bien à moi. Ça c'est un progrès, sûrement ; maintenant j'ai accepté d'avoir ma femme à moi et de laisser celles des autres tranquilles... Ah !... soleil couché, mort du père naturellement ; maintenant c'est accepté, c'est réglé... Aller à cheval, galop, évidemment c'est le coït..., etc... »

On le voit, « tout y est », jusqu'à la menace de castration y comprise. Ma remarque qu'on pourrait peut-être interpréter ce rêve autrement, qu'il n'est peut-être pas sincère, le désarçonne ; rêve qui n'est

qu'un exemple d'une nombreuse série d'autres où il jonglait de façon analogue avec les symboles œdipiens les plus classiques. Plus tard, au cours de la phase masochique de l'analyse, il en apportera de plus « sincères » où nous verrons que le cavalier n'était que son moi-idéal, construit, tandis que son moi-réel était le cheval maltraité ; où nous verrons que le contenu de l'angoisse n'était pas la morsure des jambes du cheval (symbole de castration), mais les coups d'éperon dans le ventre ; qu'enfin l'équitation, le galop, traduisait non pas un coït prestigieux, mais le souvenir des *galopades anciennes... sur son pot de chambre* ! Ces « voyages autour de sa chambre », en présence de la bonne qui vraisemblablement y trouvait plaisir et les dirigeait (on se figure cette scène charmante : hop ! hop ! et la joie des deux « comparses »), furent l'occasion de sensations et excitations anales érotiques.

Le sadisme anal, soit l'investissement secondaire de la fonction expulsive par l'agression, constituait en somme un retour à l'agression motrice. Cette fonction implique une série d'actions physiologiques actives, lesquelles sont un mode particulier de réactions corporelles et gardent le contact avec elles. Ce contact direct, inversement, les fantasmes le perdent. On sait que si leur fonction consiste à satisfaire partiellement l'agression, elle consiste aussi à la maintenir éloignée du système moteur, donc à empêcher son exécution. Chez Jean, le sadisme moteur, entravé par la coercition, trouva tout de même dans ce déplacement secondaire une importante compensation. On peut dire que ce déplacement constitua le premier *symptôme névropathique vrai*, l'angoisse n'ayant été qu'une réaction biologique (1).

Un fait d'observation courante mériterait d'être cité ici. Deux individus ont un violent conflit entre eux, et on a l'impression qu'ils sont tout près d'en venir aux mains. Mais non, ils se contentent de s'insulter verbalement, et le flot de leurs injures est d'autant plus intarissable qu'ils restent plus inhibés musculairement. Inversement, celui qui frappe son adversaire n'éprouve plus du tout, ou beaucoup moins, le besoin de l'engueuler ; il n'a plus de raison de recourir à ce substitut magique.

Or, c'est typique, les injures en question prennent infailliblement, surtout dans les bouches populaires, un *tour ordurier* ; soit excrémentiel ou anal en langage analytique. Inutile d'apporter des exemples.

En somme, un certain manque de courage fait régresser ces individus à un mode substitutif anal de l'agression.

(1) Voir à ce sujet notre article sur « Le problème de l'étiologie de la névrose à la lumière de la théorie de Freud ». *Evolution psychiatrique.* Tome III. Fasc. II, 1933.

De toutes façons, le phénomène de la substitution du sadisme psychique au musculaire nous paraît fondamental et très général ; il ne se limite nullement aux individus qui ont subi des traumatismes, ou des lavements en bas âge. La civilisation ne l'impose-t-elle pas à tous les humains ? Mais tous ne se plient pas sans restriction à cette inadéquate exigence, tels ces nerveux si bien décrits et classés par Marie Bonaparte, et qui retournent aux satisfactions motrices substitutives des autoérotismes de la griffe et de la dent (1). Chez notre malade la civilisation, représentée par la vieille bonne méchante, intervint très tôt et de ce fait inhiba chez lui définitivement le courage musculaire ; ce qu'on pourrait appeler la hardiesse constitutionnelle du mâle fut étouffée en son germe. Mais elle intervint *trop* tôt pour inhiber en même temps le sadisme psychique, parce qu'il n'était pas encore incorporé à un système mental de responsabilité morale, système fort complexe dont la formation exige un degré de développement que Jean n'avait pas atteint. Tout porte à croire, en effet, que sa colère fut plus sentie que pensée, consista moins en un état mental pur qu'en un état physio-affectif dans lequel la vengeance prit la forme de simples représentations de gestes spontanés de riposte, et non d'intentions. Ces gestes, ce n'est pas une conscience morale, au sens propre, non encore formée, qui pouvait les inhiber, mais bien la coercition, l'impuissance et la peur instinctive.

Quoi qu'il en soit, le choc fut si violent par rapport à l'impuissance, que Jean demeurera toujours un être d'autant plus « anagressif » dans la vie extérieure qu'il sera plus agressif dans la vie intérieure ; incapable de donner une chiquenaude réelle, il assomme en fantaisie tous ses concurrents et supérieurs, toutes ses amies, ou bien répand sur eux excréments et urine.

Son cas illustre bien ce phénomène mis en relief par la psychanalyse : c'est que très souvent l'agression psychique, et plus spécialement verbale, est pensée inconsciemment comme une fonction excrémentielle. Les cas d'obsession sont nombreux où, par exemple, des pensées « ironiques » sont inconsciemment assimilées à des « flatus », des pensées ou impulsions agressives, à des « défécations ». Ce qu'il y a dans la tête est régressivement remplacé par ce qu'il y a dans l'intestin. Cette substitution traduit un désir

(1) Voir le n° 2, Tome IV, 1933, de la *Revue française de Psychanalyse.*

d'agression ou de destruction très primitif, et le réalise ainsi de façon indirecte, par déplacement. En fait, le petit Jean remplaça ce qui se passait obscurément dans sa tête par ce qui se passait de façon clairement perceptible dans son ventre. Il ne tarda pas à remarquer non plus que ses excréments étaient jetés, sacrifiés, donc détruits.

L'intestin pour ainsi dire peut réaliser de façon inoffensive (magique), ou en tout cas moins dangereuse, ce que les muscles, gouvernés par le moi intimidé et faible, n'osent réaliser. « Et si je me débats, suis méchant, ça me fera trop mal. » L'attitude passive est préférable, et l'on comprend que la libido, dans cette situation d'impuissance absolue, se soit attachée à l'attitude passive, et non à l'agressivité. Cas particulier d'un phénomène général, et très fréquent dans la première enfance, qu'on retrouve dans toutes les névroses masochiques.

Le souvenir des premiers lavements lui est revenu ; il s'est souvenu qu'il se débattait tellement que la bonne dut appeler une seconde personne à l'aide. Dans la suite, on lui explique que si ça lui faisait si mal, c'est parce qu'il se débattait et n'était pas sage. Peu à peu il ne le fit plus, et les lavements devinrent indolores ; nouvelle raison, expérimentale celle-là, d'abandonner l'agression motrice.

D'ailleurs, l'anus guérissait. C'est alors que les pulsions sadiques se détournant d'une région perdant tout intérêt passèrent à la région génitale et investirent la fonction phallique ; entraînées d'ailleurs sur cette voie, comme il est de règle, par la libido ; nous reviendrons sur ce point tout à l'heure.

En résumé, chez un grand nombre de malades, on constate que l'agression psychique, ou verbale, est tout aussi inhibée que l'agression musculaire. C'est même un trait caractéristique des névroses vraies, et qui les distingue de certaines névroses de caractère. Chez le nôtre, on l'a vu, l'agression psychique échappa à l'inhibition, les fantasmes sadiques constituèrent un symptôme important et précoce de la névrose ; il ne fut pas très difficile, comme chez certains obsédés passifs ou trop polis, de les attirer dans la situation de transfert. Cela tint, à notre avis, à la précocité du traumatisme. A cette phase les mécanismes de défense ne sont pas les mêmes que ceux mis en œuvre à la phase œdipienne ; la régression notamment est exclue pour des raisons qui vont de soi.

§ 3. — *Réactions sadiques phalliques.*

Nous avons fait allusion tout à l'heure au déplacement des tendances sadiques-anales sur la fonction phallique. Autrement dit, au fur et à mesure que la zone anale se désérotisait, l'instinct agressif était attiré sur la zone génitale, au fur et à mesure qu'inversement la libido investissait celle-ci. Ce déplacement, on le sait, est déterminé chez l'enfant par le développement biologique normal ; en général, il débute après trois ans et s'accomplit vers quatre. Ici, sa date fut avancée par des circonstances spéciales, et cet avènement précoce eut de graves conséquences névropathiques.

Le matériel analytique me permit de dégager un fait, sinon avec certitude, du moins avec une très grande vraisemblance.

Son interprétation d'ailleurs éclaircit l'origine de plusieurs symptômes importants. A un certain moment, *en plus d'un besoin d'uriner impérieux, le lavement provoqua une érection.* Nouveau conflit. Mais la première réaction ne fut pas une peur liée à quelque chose de fautif, pour quoi la bonne, crainte et aimée à la fois, pourrait le gronder et le punir. Non, le bébé fut tout d'abord angoissé parce que ce phénomène nouveau, et inquiétant déjà par lui-même, *l'empêchait d'uriner.* Il dut faire des efforts, et, sous le coup de l'angoisse, ceux-ci produisirent des spasmes qui suscitaient de vives douleurs. Au moindre relâchement, le jet partait et il mouillait le lit, comme il le souillait aussi en rejetant les lavements avant d'être mis sur le vase. Il lui arrivait aussi d'uriner à côté, en dehors du vase, par suite de l'érection. Ces « saletés » excitaient les instincts éducatifs de la vieille bonne : elle l'humilia.

Ces réprimandes, le retour de douleurs à une époque où le lavement était devenu moins douloureux, et de l'angoisse quand il perdait justement son caractère dramatique, tout cela contribua à réveiller la haine et les impulsions contre-agressives. Ce n'était que juste, car tout cela était de sa faute à elle ; c'est elle qui l'avait agressé, avait exaspéré son besoin de vengeance, en même temps que ses besoins sexuels, et qui lui donnait maintenant des érections (1). Ce regain de haine vengeresse coïncidant avec des sensa-

(1) Rôle de « séductrice injuste » que joue habituellement la mère, à l'occasion par exemple des soins corporels et des jeux de tendresse : elle excite elle-même l'enfant, puis le gronde et lui fait honte, et parfois le punit. Cette injustice, sur laquelle Freud a insisté, est propre à susciter chez l'enfant les plus vives colères.

tions génitales modifia naturellement la forme, ou plus exactement le contenu des fantasmes sadiques : l'instrument qu'il voulait à son tour lui enfoncer dans le derrière devint le pénis. La pulsion qui animait le fantasme était bien entendu sexuo-agressive (sadique) ; la pensée qui l'accompagnait était : donner un lavement à la bonne en urinant en elle, pensée inspirée par le besoin du talion.

Avant de relater la manière dont il parvint à neutraliser ces impulses vengeurs dangereux, à les soustraire à l'énergie qui le portait à les réaliser en actes, nous voudrions insister sur deux points qui nous paraissent importants.

Tout d'abord, la peur liée à la première manifestation génitale, à la première pulsion proprement sexuelle, ne fut pas celle de la castration, mais celle de ne plus pouvoir uriner, et de ce fait d'éprouver de fortes douleurs, une tension physique pénible. Cet élément douleur nous semble ici important ; il dut déclencher un mécanisme de défense qui n'était encore qu'automatique, psycho-reflexe, dirions-nous, et non psycho-moral (1). En second lieu, la réprobation inhibante, ou la sanction de l'éducateur, ne frappa pas un acte masturbatoire, mais l'acte d'être sale, l'acte « vilain » de souiller le lit ou le plancher. La bonne ne comprit pas son « injustice » ; en blâmant l'enfant, elle se comporta comme si elle avait deviné ses coupables intentions inconscientes et avait le droit d'en rendre l'enfant responsable : grave erreur pédagogique ! (2). Sur

(1) Le docteur Cenac m'a oralement communiqué le cas intéressant d'un malade de consultation urologique dont l'impuissance fut déclarée nerveuse. Cependant l'attention de notre confrère fut attirée par certaines sensations génitales désagréables se produisant pendant l'excitation sexuelle. Assez mal définies, elles pouvaient être mises au compte d'une hypochondrie génitale, mais le docteur Cenac requit tout de même un examen organique très serré, lequel révéla une bride. Celle-ci fut supprimée chirurgicalement et l'impuissance disparut. Notre confrère ajoute que l'interprétation de ces guérisons demeure néanmoins fort complexe, et qu'elles n'excluent pas l'influence de facteurs psychiques dans ces sortes d'impuissance à base organique. L'analyse montre en effet que chez les nerveux, tout trouble génital tend à prendre dans l'inconscient une valeur ou un sens psychique particulier, celui d'une castration par exemple, qui peut déclencher une inhibition des fonctions sexuelles.

(2) Rien ne peut susciter chez l'enfant de plus fortes révoltes que la punition injuste ; mais elles se produisent parfois même dans des cas où l'éducateur est certain d'avoir été juste. C'est alors que l'enfant a *interprété* la punition surtout si elle fut sévère. Il a obscurément senti ou cru qu'on l'avait puni pour des pulsions qu'il s'était pourtant donné beaucoup de mal à réprimer et que souvent il avait sincèrement refoulées, donc puni pour des pulsions inconscientes. Là réside l'impardonnable injustice. Celle-ci contribue à réveiller des haines plus ou moins éteintes, et finalement à les justifier. Dans ce cas on constate que la punition a des résultats « paradoxaux » ; par exemple, que plus on

ce plan, l'acte sexuel demeurera toujours chez Jean un acte dégoûtant, une saleté, le coït une souillure de la femme (1). Cette réprobation de la bonne, se haussant en interdiction, a formé dans ce cas le premier noyau de la censure, a conditionné le début de son entrée en fonction, après que le petit Jean eût introjecté et fait sien ce veto ancillaire.

La tension et la douleur vésico-uréthrales rappelèrent forcément au petit Jean la tension et la douleur ano-rectales produites par le lavement au temps, pas très éloigné, de la phobie ; douleur d'ailleurs qui n'avait pas complètement disparu, d'où mélange des deux en proportions variables. Nous verrons que les pulsions sexuelles resteront toujours associées ou confondues avec les anales, plus exactement aux fonctions excrémentielles. Il est donc naturel que les nouvelles douleurs aient réveillé les mêmes mouvements sadiques que ceux suscités par les anciennes : lui faire mal comme elle me fait mal ; puis, dans une inflation due à l'angoisse, l'anéantir, la détruire. L'exécutif cette fois-ci est l'urine dotée d'un pouvoir maléfique magique, comme jadis les matières fécales. Plus tard, ce pouvoir sera déplacé sur le sperme ; et, par l'effet de ce déplacement, l'*éjaculation* sera inconsciemment pensée, non seulement comme une inqualifiable souillure de la femme, mais encore comme un acte vengeur destiné à la faire souffrir, à « l'amocher », à l'empoisonner, la détruire, etc. Ainsi, l'acte sexuel demeurera un acte de nature sado-excrémentielle, et non pas amoureuse ou procréative.

Au cours de cette seconde phase, je m'aperçus d'autre part que toutes les femmes qu'il connaissait ou auxquelles il s'intéressait étaient des femmes rendues malades, « amochées », par le mariage. Je m'aperçus aussi que ce n'était pas là l'effet d'un simple hasard, mais dû au fait constant qu'il s'identifiait à elles ; de même qu'aux malheureuses ou aux maltraitées par des maris brutaux. Son attitude instinctuelle était la suivante : *A*) Il abandonnait à l'homme (mari ou amant, pseudo-rival) le rôle sadique, et notamment la défloration. *B*) Prenait cet homme comme modèle, en l'idéalisant. *C*) Erigeait ce modèle en objet homo-

punit l'enfant, plus il devient sot ; ou plus il devient nerveux ; il peut même faire de graves symptômes de névrose. C'est là un point que j'ai essayé de mettre en lumière dans l'article « La punition et l'enfant » paru en juillet 1933 dans *Les Annales de l'Enfance*.

(1) Après l'analyse de son comportement, nié longtemps, d'impuissant orgastique, sortirent de nombreux rêves où il était question d'urine nauséabonde, fermentée, toxique.

sexuel. *D*) La femme en rivale. Mais, consciemment, il éprouvait une vive sympathie pour elle, en tant qu'objet maltraité. Ce vif sentiment n'était pas un amour objectal et normal, mais un amour régressif, narcissique, un besoin d'identification. Et c'est ce besoin qu'il prit longtemps pour l'indice certain de tendances œdipiennes attisées par la situation triangulaire (rivalité). En outre, si la femme divorçait ou était abandonnée, il forgeait des fantasmes inconscients où il prenait la place laissée libre par elle, auprès du mari méchant ; puis il surcompensait cette attitude féminine-passive en s'intéressant à une nouvelle femme sur laquelle il croyait « s'emballer ».

Il est naturel également qu'à ce « stade phallique » des lavements les moyens de défense mis en jeu aient été les mêmes que ceux qui avaient déjà réussi à délivrer l'enfant de l'angoisse au stade anal. Comme alors, il est à nouveau *maintenu* : la contre-agression sadico-phallique motrice est matériellement entravée ; il lui substitue comme alors la contre-agression psychique. Mais la *douleur* intervient également : il va tenter de répéter le même effort pour ne plus avoir mal, c'est-à-dire de ne plus se débattre, de ne plus résister, puisque ce moyen lui a déjà réussi. En outre, il va tâcher aussi de ne plus vouloir souiller (humilier, faire souffrir, détruire) la bonne, pour éviter des sanctions, et surtout pour conserver sa sollicitude et son amour. En un mot, il adopte sur tous ces plans l'attitude *passive,* tout d'abord la seule possible, ensuite la plus « économique » au point de vue psychique.

La passivité ainsi adoptée donne lieu à un nouveau fantasme, facilité par sa conviction que la bonne elle aussi a un pénis caché quelque part (un être si puissant ne peut pas ne pas en avoir). Il va être substitué à la canule dans le contenu du fantasme passif que voici : désir d'être analement agressé par ce pénis de la bonne de nouveau aimée. On comprend bien, en somme, que la libido, devant l'impossibilité matérielle et affective de la révolte et de la vengeance, change ses positions, donc ses buts. Les avantages de ce retournement sont considérables : non seulement l'enfant peut continuer à satisfaire une libido irrefoulable parce qu'exacerbée justement par les agressions, mais de plus son angoisse tombe ; les érections cessent ; avec elles cesse aussi la peur de ne pas pouvoir uriner ; il peut renoncer à faire des saletés. Le conflit dangereux avec la bonne est résolu. Enfin, par la reérotisation de la zone anale, le lavement, au lieu d'être une nouvelle souffrance, devient à nouveau un plaisir. Le fait que la zone anale fut érogène est la condi-

tion physique de ce renversement psychique. Ajoutons que c'est précisément cette attitude passive (masochique-féminine) qu'il transférera en bloc de la vieille bonne sur l'objet homo-sexuel dont le pénis réel lui rappellera le pénis imaginé de celle-ci.

Pour clore ce paragraphe, nous pouvons compléter maintenant le premier énoncé de la filiation des réactions au lavement :

A) Agression sadique extérieure (sexuelle par conséquent).

B) Contre-agression sadique psychique due à la coercition et à l'impuissance. L'angoisse passe de la condition externe (danger extérieur) à la condition interne : angoisse devant son propre sadisme (danger intérieur).

C) Solution du conflit par la transformation du sadisme phallique en masochisme anal, d'où rétablissement de rapports harmonieux et amoureux avec la bonne.

Cette « angoisse devant son propre sadisme » est devenue et demeurée le symptôme prédominant, *nodal,* de la névrose. Elle était cliniquement plus forte et plus pathogène que l'angoisse de castration, malgré que celle-ci la recouvrît souvent.

*
* *

Nous nous bornerons à ajouter quelques brèves indications sur la suite et la fin de l'histoire instinctuelle infantile du petit Jean ; elles ont trait à la période s'étendant de 3 à 7 ans.

Après le « drame clystérien », accalmie ; il reste sur ses positions. C'est-à-dire dans la position que nous avons décrite : répression du sadisme, élaboration progressive de l'attitude masochique, maintien et renforcement de l'attitude tendre, obéissante, « gentille » et *passive,* à l'égard de la bonne (cette attitude formera la base du caractère adulte). Ainsi d'excellents rapports s'établissent entre eux, en même temps qu'il devient de plus en plus dépendant de cet unique objet, au lieu de pouvoir commencer à s'en affranchir normalement. Cette dépendance étroite a pour principal facteur l'acte sexuel qui les lie l'un à l'autre : les lavements. On sait qu'elle continuera de lui en administrer jusqu'à 6 ans environ. Sur ce plan-là, il est donc tout particulièrement *gâté,* ce qui contribue en majeure partie, les analystes le savent, à apaiser, à « lier » l'agressivité. Par contre, le grand inconvénient de cette satisfaction prolongée est qu'elle le maintient dans la phase, ou

l'organisation anale, la prolonge et entrave le libre et naturel passage à l'élaboration génitale active.

Mais tout a une fin ; l'eczéma, l'oxyuriase guérissent ; on supprime les lavements. Jean a atteint sa septième année ; et alors, au cours de sa huitième, il est atteint d'un symptôme névropathique grave, d'une nouvelle phobie : la phobie de serpents (1). Celle-ci est une conséquence psychique indirecte de la suppression des lavements, dont la conséquence directe est une poussée génitale.

Vers cette époque, il a été repris par ses parents, les a rejoints avec la bonne à la ferme qu'ils exploitaient depuis peu. Nouveau milieu campagnard, mais pas très différent de celui où il a vécu jusqu'ici. Là il fait connaissance de sa sœur aînée, jeune fille douce et maladive, dont il ne tarde pas à tomber amoureux. La bonne, qui ne le quitte pas, perd son auréole. Sur un plan plus profond, elle la perd surtout parce qu'elle ne lui donne plus de lavements.

Jean a donc atteint sa huitième année quand il se fixe sur sa sœur, fixation qui présente un caractère œdipien évident. C'est là que la phobie des serpents prend un relief tout particulier ; l'intérêt qu'elle offre dépasse celui des phobies de serpents ordinaires rencontrées si souvent chez les enfants nerveux et les névropathes adultes.

Elle répond, chez lui, à une poussée sado-phallique compensatrice qui est d'autant plus vive que plus longtemps retardée et contenue par les satisfactions anales passives, et qui semble avoir été l'occasion de timides pratiques masturbatoires. En tant que phobie, elle constitue naturellement un mécanisme de défense contre cette poussée, défense masochique établie contre les tentations génitales mobilisant le sadisme. Celui-ci est attiré par la sœur, le nouvel objet.

Eh bien, il est intéressant de constater que cette fixation œdipienne tardive hérita et adopta d'emblée, et sa phobie des serpents en fait foi, tous les caractères de la fixation prégénitale sur la bonne. La forme des pulsions, aussi bien que celle de la défense, sont pareilles ; elles s'établissent automatiquement sur le mode préfixé dans l'enfance. Jean, et c'est là le sens caché de sa phobie, s'expose au « phallus toxique » et mortel qu'est le serpent pour

(1) A laquelle s'ajoute, et que remplaça par moments la phobie sus-mentionnée du « choléra » ou de la « peste », maladies épouvantables dont on lui avait parlé à propos de gravures.

préserver sa sœur du sien. Pourtant cet animal était fort rare dans cette contrée ; si Jean l'en peuple subjectivement, c'est que le souvenir de la canule, dont la vipère est le substitut, l'obsède à nouveau. Il se défend alors contre ce souvenir par un mécanisme masochique identique à celui d'autrefois, à cette différence près que vient se surajouter à l'édifice une angoisse de castration vraie et typique ; il redoute que sa sœur se venge sur son pénis, l'organe actuellement coupable.

Nous nous en tiendrons là ; les éléments secondaires de cette phase œdipienne seront repris plus loin. La brève relation d'un complexe d'œdipe sera donc le point final de l'observation d'un cas de « névrose sans œdipe ».

Notre intelligent malade n'avait donc pas tout à fait tort de croire qu'il l'était à cause d'un violent complexe d'œdipe, avait raison de se donner pour un homme très viril, trop viril, bien qu'il fût inconscient du caractère sadique de sa virilité. Seulement, « son œdipe » réel n'avait pas été ce qu'il croyait, n'avait pas été sophocléen, au sens strict du terme, non plus que freudien par conséquent, car il ne constella pas ni ne marqua sa première enfance. En termes plus précis, *il n'exista pas à l'époque phallique primitive*, c'est-à-dire à l'époque clystérienne, où un objet unique, qui n'était ni la mère ni le père, les remplaçait tous deux.

§ 4. — *L'impuissance orgastique.*

Dans l'œdipe typique, nous allions dire normal, chez l'hystérique par exemple, on sait que l'agent capital et efficace qui déclenche la défense est la peur de perdre le pénis, et avec lui la vie (dans le sens où l'instinct est source de l'énergie vitale). La défense dans l'hystérie consistera notamment en la conversion ou la phobie, dans l'obsessionnelle en la régression. La névrose de Jean participa à la fois de tous ces divers mécanismes, d'où son caractère atypique.

Sans nous étendre sur ce problème délicat, rappelons simplement le noyau de l'interdiction commun aux névroses typiques : tu ne dois pas te toucher là ! Ce « *noli tangere* » concerne le pénis, et la défense est étendue aussi aux fantasmes œdipiens positifs et négatifs qui accompagnent la masturbation, car celle-ci en est le principal « exécutif ». Chez Jean, il en alla autrement. Le noyau primaire de l'interdiction, on l'a vu, fut plutôt : tu ne dois pas faire de

saletés ! Il obéit et fit sien, par introjection, ce veto ancillaire ; et cette introjection rendit précisément celui-ci *catégorique* (1). Son écho résonnant toute sa vie durant au fond de la conscience, constellera sa vie intellectuelle, inhibera sa vie sexuelle.

Cette intériorisation si ancienne est la cause déterminante actuelle du symptôme crucial de la névrose : *l'impuissance orgastique*. Le mécanisme en fut un déplacement, dû à l'évolution naturelle, des pulsions sadiques excremento-urinaires sur la fonction sexuelle éjaculatoire. La censure catégorique suivit bien entendu le déplacement et frappa secondairement l'éjaculation, celle-ci demeurant, comme nous l'avons déjà dit, l'équivalent d'une agression sadique.

Un fait intéressant à mentionner, au point de vue technique, est la grande difficulté que j'eus à déceler cette impuissance bien qu'elle se fût manifestée jadis, le malade n'en fut jamais conscient. Il l'a niée simplement, au nom de son narcissisme viril (1). Mais depuis assez longtemps elle n'existait même plus, et cela pour une raison imprévue : c'est qu'il ne pratiquait pas de coïts sans préservatifs, et que ceux-ci le préservaient littéralement de l'impuissance éjaculatoire. En effet, ils préservaient la femme de l'agression excrémento-toxique magique, en tant que Jean « n'urinait » plus en elle, mais pour ainsi dire en lui ou sur lui (s'humiliait soi-même). Son pénis, tel un fleuret moucheté, devenait inoffensif ; tel encore un revolver qui tirait à blanc (dans ses rêves).

La « capote » symbolisait souvent dans ses rêves son propre intestin, l'éjaculation prenait le sens d'une défécation par l'urètre, destinée à empoisonner sa partenaire. Un des motifs inconscients de certaine de ses inhibitions était la peur que la femme lui urinât dessus pendant l'acte, ce qui l'eût horriblement humilié. C'eût été naturellement une vengeance.

Sans qu'il s'en doutât, le coït était séparé par lui en deux temps subjectivement tranchés : l'introduction (pas de danger) et l'éjaculation (danger de mort de l'objet ou de lui). Le plaisir le plus grand s'attachait aux instants précédant l'éjaculation.

(1) L'agent le plus efficace de sa soumission fut sans doute la peur de perdre l'amour de la bonne. Celle-ci constituait non seulement l'objet unique mais la personne qui s'occupait uniquement de lui. On conçoit que la garder, conserver sa sollicitude, fût une question vitale. Sans doute cette peur joue-t-elle un grand rôle dans l'œdipe mais surtout dans l'œdipe fortement « coloré de prégénitalité », coloration due à la régression à la suite de laquelle les angoisses prégénitales éclipsent l'angoisse de castration. On sait que dans l'hystérie typique c'est plutôt l'inverse : l'angoisse de castration éclipse les angoisses prégénitales.

(1) Des retards de l'éjaculation, même prolongés, constituaient par exemple pour lui un phénomène normal et qui lui était facile de rationaliser.

Un autre symptôme en relation avec ce complexe était le suivant : n'ayant jamais de satisfaction sexuelle complète, les substances sexuelles excitatrices s'accumulaient et donnaient lieu à du priapisme, surtout nocturne. Il était réveillé par de violentes érections n'ayant aucune tendance à disparaître spontanément. Depuis longtemps il avait renoncé à la masturbation pour les faire passer, parce que ce moyen échouait et ne lui procurait aucun plaisir (l'inhibition éjaculatoire existait aussi dans l'acte auto-érotique ; c'est pourquoi ce dernier ne lui procurait aucun plaisir). Par contre, il avait trouvé un moyen infaillible, qui devint rapidement compulsif pour se délivrer de ses « érections obsédantes » : il se levait, allait à la toilette, et *urinait*. Deux gouttes suffisaient. Or, chez le normal l'érection, c'est connu, empêche la miction ; ne serait-ce pas là chez lui un mécanisme de défense organiquement automatisé dans le but d'empêcher une régression à la phase de l'érotisme uréthral, avec fantasmes urinaires ? En tout cas, chez lui, la suppression de cette régression, qui se manifesta à une période avancée du traitement, témoigna d'un grand progrès ; peu à peu les mictions ne supprimaient plus du tout les érections, alors que ce rôle libérateur revenait à l'onanisme ; en même temps les ténesmes vésicaux nocturnes perdaient leur caractère d'irrésistibilité.

Ces divers comportements symptomatiques, et bien d'autres encore, une fois tirés au clair, Jean tenta de coïter sans préservatifs ; et l'impuissance éjaculatoire devint manifeste. Ce symptôme dès lors indéniable ne fut pas sans produire une blessure narcissique. Il ne tarda pas à m'apporter la contre-épreuve de mes suppositions : le coït était véritablement agressif dans son inconscient par le déversement de sperme dans la femme.

Un comportement de Jean dans sa vie amoureuse m'avait frappé par sa répétition : emballement brusque pour une femme, puis désintérêt, éloignement. Symptôme fréquent chez les névropathes, mais qui chez lui avait un sens particulier. L'analyse montra qu'il se comportait comme si le fait d'avoir eu un rapport sexuel avec une femme conférait à celle-ci un empire sur lui, un *droit* absolu, angoissant, qu'il supportait difficilement. Il faisait de grands efforts pour continuer d'être gentil, pour conserver son amitié, mais le cœur n'y était plus. La rupture devenait le seul moyen de mettre fin à cette situation équivoque et pénible. Ce droit conquis sur lui par l'objet sexuel n'était autre, l'analyse le révéla, que le *droit à la vengeance*. Cette idée, ou peur, de vengeance devint nette à la suite de rapports « sans capotes ». Par culpabilité, Jean lui donnait le droit au talion ; et il devait fuir ce danger, devait perdre l'objet de vue pour ne pas être témoin des suites désastreuses de son agression, et pour laisser tomber la responsabilité sur un autre. Ce mécanisme de défense analysé, un fantasme obsédant apparut : déflorer une vierge, l'engrosser, puis la « plaquer », et l'abandonner à son malheur. Ce malheur était grand, car grossesse signifiait arrêt de mort. Cela provenait du fait que jadis, en période d'effervescence œdipienne tardive, à 10 ans, il eut l'occasion de « vivre » deux grossesses successives de sa sœur aînée

mariée depuis un an ; donc à un âge où il avait acquis une conception parfaitement claire du phénomène. Sa jalousie et sa haine en furent d'autant plus prononcées ; ce ventre qui grossissait toujours plus fut alors l'objet de fantasmes sadiques violents : désir que bientôt *ce ventre éclatât,* que le futur enfant (rival), projeté alors au dehors avec des flots d'urine et d'excréments, mourût à la suite de sa mère, ayant trahi Jean. La toute-puissance des désirs sadiques contre le ventre de la sœur, désir où culminait l'œdipe tardif, sera déplacée plus tard sur la toute-puissance « miraculeuse » et magique du sperme, c'est-à-dire sur sa puissance de fécondation, laquelle régressivement sera conçue comme puissance destructrice (et non vitale) dont l'exécutif sera la grossesse et les conséquences catastrophiques de celle-ci. L'idée de l'éclatement du ventre grossissant recouvrait celle, alliée à une forte angoisse, de l'éclatement possible de son propre ventre, jadis, quand la bonne lui donnait des lavements. Je découvris aussi que le coït condensait en lui quantité de fantasmes de vengeance, mais tous déterminés en dernière analyse par le désir primitif de *vengeance des lavements* (du sevrage aussi, mais moins nettement). D'où le « sadisme éjaculatoire » du malade, l'éjaculation seule, et non la pénétration, étant agressive et destructrice. A ce propos, j'ajouterai que le sevrage anal fut moins bien supporté, à l'époque de la suppression des lavements devenus source de plaisir sexuel, qu'à l'origine l'oral.

Relevons, dans le matériel analytique si abondant, des fantasmes et rêves nombreux et stéréotypés, de *catastrophes* : catastrophes diverses, cataclysmes cosmiques ou terrestres surtout, dans lesquels il était naturellement entraîné et où sa vie (son corps) était menacée par des torrents de boue ou d'eau. Ces rêves furent si fréquents à un moment donné que j'allai presque jusqu'à me demander s'il ne s'agissait pas de fantasmes schizophréniques. En réalité, le maintien de fortes fixations objectales sur la bonne et la sœur permettait d'écarter ce diagnostic. Eh bien, le sens profond de ces cataclysmes était l'éclatement et la destruction du ventre gonflé (fécondé) de la sœur. A cette époque œdipienne secondaire, la peur prédominante fut bien celle de castration. Un rêve parmi un grand nombre d'autres analogues le démontre : « *Une chienne, avec laquelle je joue, s'amuse à me lécher, puis à me mordre les doigts. Soudain, elle se prend au jeu, devient méchante. Alors j'ai peur et lui refuse... je retire ma main, fais le poing et m'apprête à cogner.* » Ce rêve fait allusion à la division du coït en deux temps nettement tranchés au point de vue subjectif : le premier n'est qu'un jeu, ne comporte aucun danger, le second en comporte un grand, celui de la vengeance de la femme ; d'où peur qu'elle ne l'exerce sur le pénis que Jean a donc tendance à retirer, s'il n'est protégé par la vertu magique de la capote (1).

(1) Certains hommes souffrant à leur insu d'impuissance orgastique la rationalisent souvent par leur peur de faire un enfant à leur partenaire, surtout dans les rapports extra-conjugaux. Cette peur, quelle que légitime qu'elle soit objectivement, peut néanmoins dissimuler une peur inconsciente d'éjaculer. J'ai vu un cas dans lequel le fait de se retirer (coitus interruptus) avait rendu l'éjaculation possible.

Un autre symptôme, qui apparut dans la période ayant suivi la suppression des capotes, fut un malaise profond suscité par les mouvements de la femme : « Ce sont ses mouvements, contorsions, etc., au moment de l'orgasme, qui l'empêchent, le rendent douloureux, désagréable, me gâtent tout mon plaisir... » Aussi la priait-il de se tenir tranquille. Les « gigotages » de sa partenaire inhibaient l'éjaculation. Eh bien, je pus découvrir que ce renforcement de l'impuissance provenait du sens inconscient qu'il accordait à ces mouvements : sur ce plan ils ne répondaient plus à une réaction naturelle au plaisir, mais à une réaction contre-agressive ; ils étaient les signes avant-coureurs de la vengeance. Car en tant que « débattements » ils lui rappelaient les siens propres pendant le lavement, lesquels étaient éminemment contre-agressifs.

Ces quelques indications étaient destinées à orienter un peu le lecteur dans un tableau clinique fort compliqué. Bien qu'incomplètes, nous espérons qu'elles feront comprendre le caractère subjectif essentiel accordé pathologiquement au coït par notre malade : caractère, non pas d'un acte d'amour, mais d'un *acte de vengeance*. Cet acte est resté dans l'état névropathique adulte l'exécutif des impulsions vengeresses réprimées de l'enfant, suscitées en lui par le traumatisme. Quoique si précoce, ce dernier imprima en lui de façon profonde l'empreinte de certains modes réactionnels qu'adoptera entièrement sa future sexualité.

Notons en effet cette réaction aux grossesses de sa sœur, à 10 ans, à l'époque œdipienne tardive. Ce fut une réaction très sadique. Or, ce ventre gros, ou mieux grossissant, lui rappelle obscurément son propre ventre maltraité, dans lequel la bonne subitement méchante injectait des liquides ; ceux-ci lui donnaient l'impression de faire *gonfler* son petit ventre contracté ; et les douleurs simultanées, associées à cette sensation intérieure de tension contribuèrent beaucoup à faire naître ce fantasme terrifiant : elle va (veut) le faire éclater (1). Huit à neuf ans plus tard, le désir sadique de vengeance par talion sera transféré sur la sœur et marquera immédiatement, automatiquement, son empreinte sur le désir génital. Mais à l'âge si reculé du traumatisme le petit n'avait pas encore tâté de la masturbation, n'avait pas encore de tentations sexuelles ou de fantasmes œdipiens sur la conscience, pour lesquels on redoute les représailles d'un père rival. Loin de voir, à ce stade primaire, dans le lavement une punition pour des pulsions défendues, il vit au contraire le lavement lui-même (la volonté de la bonne) produire subi-

(1) Il souffrait déjà, et en souffrit toute sa vie, de flatulence.

tement l'érection. C'est là, pensons-nous, que réside l'intérêt de son cas. Il fut *séduit* et *agressé* en même temps par l'objet, substitut maternel, sur lequel toute sa libido était fixée. Sa réaction de colère rappelle celle des petites filles, citées par Freud, à la suite du lavement administré par la mère ; mais il nous semble que les résultats produits chez le petit garçon par la même opération mériterait une étude approfondie.

Séductrice, la bonne le fut à un haut degré ; en plus des soins de toilette, de la tendresse, etc., que la mère prodigue habituellement et qui excitent les zones érogènes de l'enfant, elle fut appelée à lui soigner l'anus dès les premiers mois ; et il semble qu'à cette occasion elle trouvât du plaisir au plaisir de l'enfant. En outre, l'éducation à la propreté en fut simplifiée. Bref, les rapports affectifs devaient être particulièrement bons, et les érotiques spécialement étroits ; et il est hors de doute que le petit bébé, à l'époque pré-clystérienne, avait une très forte fixation amoureuse anale sur sa mère-bonne. C'est dans ce ciel serein qu'éclata soudain l'orage clystérien.

Le coup était dur, et difficile à soutenir pour beaucoup de raisons. Nous mentionnerons l'une d'elles en passant, comptant y revenir dans la deuxième partie : c'était l'absence du père. Dans l'œdipe, on sait que des rapports satisfaisants, parfois très tendres, peuvent être maintenus avec la mère malgré le refoulement sexuel, parce que le père attire la haine, la composante sexuelle négative, sur lui. Ainsi, le garçon perd une bonne raison de craindre la perte de l'amour de la mère aimée. Pour Jean, la situation fut très défavorable parce que la haine se porta brusquement sur l'objet aimé lui-même. Sentiments inconciliables qui le portèrent à dissocier imaginativement la bonne en deux êtres complètement différents qu'il fallait isoler l'un de l'autre : la bonne gentille et la bonne méchante. Devenu parfaitement sadique à l'égard de la seconde, il lui eût été impossible de vivre avec la première sans cette « isolation » subjective. Adulte, il divisera encore le sexe faible en deux catégories : les femmes gentilles, tendres, « donnantes », à l'égard desquelles il sera adorable mais sexuellement inhibé ; les autres, égoïstes, narcissiques, agressives, à l'égard desquelles il sera féroce (1). Cette férocité même le contraindra à les fuir, à rompre

(1) Cette ambivalence se manifestera souvent à l'égard d'une seule et même femme dissociée similairement en deux êtres distincts.

du moins tout contact affectif avec elles ; il tombera alors dans de fortes dépressions où l'angoisse remplacera le sadisme refoulé. Envers les hommes, son attitude affective ne sera pas bien différente, si l'on remplace femmes exigeantes et critiques par « supérieurs » ; avec camarades ou inférieurs, il sera charmant, à condition d'exclure tout élément de rivalité. Suivant les circonstances, quand par exemple il « aura plein le dos » des femmes, ses relations avec les hommes seront de suite érotisées et remplaceront, tout en les reproduisant, les copiant, les relations féminines. Ce déplacement continuel, cette vicariance, révélera l'état de confusion instinctuelle complète où le traumatisme l'avait mis et laissé.

Sa situation à cette triste époque de l'enfance fut bien étrange ; elle serait comparable à celle d'un enfant ayant une mère et un père à la fois très gentils et très méchants. Le traumatisme, en effet, a le sens qu'aurait une agression par le père en des circonstances normales ; d'ailleurs, la méchante bonne avec sa canule (ou le pénis caché qu'elle remplaçait) prit d'emblée à ses yeux valeur masculine, et le lavement celle d'être traité en fille ou en femme. Si bien que, au cours de sa névrose, il conjuguera en lui deux attitudes instinctuelles que l'on voit habituellement séparées : celle du grand narcissique génital, incapable d'amour objectal, et qui ayant souffert d'une mère très sévère dirige pour s'en venger son sadisme contre les femmes ; et celle de l'anal qui ayant eu un père très sévère a cédé devant lui, est devenu passif, et plus tard conservera son attitude féminine passive envers les objets homosexuels (1).

§ 5. — *Confusion sexuelle et symptômes urinaires et intestinaux.*

Cette confusion sexuelle primitive, dont l'élaboration psychique secondaire rendit pour notre malade hommes et femmes interchangeables, n'oublions pas qu'elle eut une base physiologique.

(1) Une des plus tenaces résistances à vaincre dans son analyse fut l'isolation qu'il établit et maintint entre les deux domaines, celui des hommes et celui des femmes. Son analyse se déroula pendant un temps en périodes alternantes d'apport de matériel homo, puis hétérosexuel uniquement, et ainsi de suite. Cherchant toujours à échapper à l'angoisse par l'anagogisme (recherches de solutions futures) tantôt il s'obstinait à vouloir améliorer et rendre normales ses relations avec les hommes, tantôt avec les femmes, guérir par le travail et la lutte ou guérir par l'amour ; jamais les deux à la fois mais toujours ou l'un

Dans l'état de grosse émotion, de désarroi mental où le lavement le plongeait, le petit Jean n'était plus apte à distinguer nettement les sensations génitales, dues à l'érection, des anales. Il dut les confondre ou les mélanger, d'autant plus que ces dernières étaient prédominantes ; en effet, c'est la zone ano-rectale qui était attaquée, et de plus une zone très sensibilisée par la maladie locale. Dans l'analyse de toute névrose obsessionnelle, il est courant de voir les formes ou les contenus des pulsions génitales remplacées par ceux des pulsions anales ; on l'exprime en disant que la génitalité est pensée analement. Par les interprétations correctes des résistances on arrive cependant à supprimer cette confusion apparente, causée par la régression, c'est-à-dire à faire sortir l'angoisse de castration génitale qui déterminait le refuge dans l'érotique anale. Mais aucune névrose obsessionnelle ne nous a jamais donné l'occasion de constater, ni de débrouiller une confusion aussi réelle, aussi complète des pulsions sado-phalliques avec les sado-anales. Nous avons déjà souligné le fait que pour Jean la miction, au point de vue pulsionnel, avait la *même* fonction, la même valeur que la défécation. A ce propos, il nous semble intéressant de relever une analogie de perceptions primitives ressenties successivement par le petit Jean et qu'il embrouilla les unes avec les autres dans la suite.

Nous savons qu'historiquement sa première peur liée à l'érection ne fut pas celle de la castration, mais celle de ne plus pouvoir uriner. Et là, le ténesme vésical et la sensation consécutive de tension abdominale réveilla le souvenir récent et terrifiant de la sensation du ventre contracté qui se gonfle et de la crainte de son éclatement. Et alors, l'analogie sensationnelle, sinon anatomique, entre ces douleurs, devint une identité. En se basant sur les sensations phalliques nouvelles, l'enfant en infère chez la bonne à un regain de desseins

ou l'autre. C'était une défense morale (narcissique) très forte contre son sadisme : car, croyant et se flattant d'y renoncer, il le transposait et le dissimulait dans le domaine dont il ne parlait pas, qu'il « annulait » ainsi par la toute puissance de la pensée. On sait qu'une des grandes difficultés rencontrées par l'analyste provient de l'importance plus grande qu'il doit savoir occasionnellement accorder aux choses dont le malade ne parle pas qu'à celle dont il parle.

Sans doute ce mécanisme défensif par isolation est fréquent dans les névroses œdipiennes ; le sujet résiste par exemple à établir ou révéler une relation entre son agression ou ses haines et ses pulsions sexuelles, mais le caractère si net, si systématique qu'elle prit dans notre cas provenait précisément de l'unicité originelle de l'objet. La nécessité où fut l'enfant de le dissocier en deux personnes distinctes rendit beaucoup plus difficile la tâche psychologique de réunir et confondre à nouveau celles-ci en une seule.

agressifs et meurtriers, dont le but est la destruction de son ventre, disons de son corps ; conviction renforcée par le fait que ce dernier est ligotté. Devant pareille cruauté, le droit à la vengeance est absolu. Jean s'est dit : Puisque tu veux m'empêcher d'uriner, c'est-à-dire faire sauter et détruire mon ventre, eh bien je veux me venger en t'urinant dessus pour détruire le tien. L'équivalence uriner dessus — détruire fut instaurée ainsi, et son premier but fut exactement le même (but destructif) que celui donné antérieurement à l'acte de déféquer dessus. C'est sur cette base assez concrète, réelle en somme, que s'édifia le fantasme d'uriner dedans, puisque la bonne, avec sa canule-phallus, urinait *en* lui ; fantasme exploité naturellement par la libido phallique, brusquement et traumatiquement éveillée.

A propos de cette confusion psychique entre fonctions urinaires et intestinales, citons les faits suivants. Au cours d'une séance, Jean associe ainsi : « Hier soir, je suis allé au cinéma pour me distraire (arrière-pensée d'aventure sexuelle). Avant d'entrer, j'ai été à la selle pour ne pas être obligé de ressortir ; diarrhée. Ainsi je n'ai plus eu aucun besoin pendant la représentation. »

Notons en passant qu'il a souffert, depuis la puberté, d'entérite chronique d'origine nerveuse. Le besoin intestinal avant la représentation était aussi psychogène, dirigé tout d'abord contre l'analyste, car il s'imaginait que je lui interdisais de s'amuser, d'où hostilité. La selle avait le sens d'une libération de ma pénible tutelle (ce jour-là il n'avait pas de séance, il « avait congé »). Ainsi délivré de son agressivité, il pourrait jouir du spectacle sans angoisse. C'était là le but actuel de cet acte magique, mais nous allons voir qu'il le manqua.

« Par contre, j'ai été pris d'un besoin de plus en plus impérieux d'uriner, avec des picotements, des chatouillements dans la verge. J'ai lutté contre, c'était douloureux, intenable. En sortant, j'ai couru à la toilette et constaté... une goutte de pus ! Uriné deux ou trois fois la nuit et ce matin, gros écoulement jaune épais et tout à fait purulent. Fantasme immédiat : je vais courir annoncer ça à Mme X..., qu'est-ce qu'elle va prendre... Ce matin, je me sens évidemment soulagé... tout est remis à plus tard... plus question de femmes... Au fond, c'est au méat que ça me démange et me brûle, c'est tout à fait la même chose que mes démangeaisons de l'anus de ces derniers temps... et les mêmes que celles de l'enfance, le soir, quand j'avais ces « piqs-piqs » et que je commençais à crier et où ça finissait par des lavements... Au fond, j'ai un petit anus au bout du pénis... mais c'est peut-être aussi une espèce de vagin... Mais c'est vrai, en fait, le Dr M. m'a fourré des canules... [spécialiste consulté immédiatement le lendemain matin (1)]. Moi : « Ce qui me frappe, c'est

(1) A l'examen direct : 1er verre trouble, 2e clair. Le médecin a peine à recueil-

votre état d'euphorie extrême. » — Lui : « *C'est vrai, je me sens très bien, et gai comme un pinson, j'ai bien dormi, sans arrêt, sans rêves, et ce matin je suis détendu et reposé.* » [Seconde nuit après le cinéma.]

Résumons la suite des événements. Le lendemain, plus d'écoulement purulent du tout ; une ou deux gouttes claires comme de la glycérine. Le Dr M. ne trouve plus rien. Il renouvelle des examens bactériologiques, mais tout aussi négatifs que le premier ; ni gonos, ni colis, flore banale. Deux jours après, tout avait passé. Il retourne une dernière fois chez M. qui ne trouve plus rien : « J'ai consulté toute la littérature médicale sur votre cas, m'a-t-il dit, mais je n'ai rien trouvé... Finalement, en levant les bras au ciel, il a ajouté qu'il n'y comprenait rien. » Ajoutons que Jean n'avait eu aucun rapport sexuel depuis *deux mois,* le dernier avec Mme X., et avec capote ; on pouvait d'ailleurs la considérer comme au-dessus de tout soupçon. Par contre, il avait contracté une vraie blennorhagie une dizaine d'années auparavant, mais qu'il avait soignée minutieusement et dont il était guéri.

Tout porte donc à croire qu'il s'agit d'une pseudo-blennorhagie psychogène ; et l'on comprend que l'urologue, de compétence indiscutable pourtant dans son domaine, n'y ait rien compris. Je laisserai de côté tout ce que le lecteur analyste a discerné de suite dans cette situation, ne voulant relever que quatre points.

Le premier, c'est le retour du sadisme excrémentiel dans la fonction urinaire, après sa liquidation anale contre l'analyste, c'est-à-dire son déplacement immédiat de l'objet homo — sur l'objet hétéro-sexuel. Le pus, dans l'inconscient, était l'équivalent d'excréments dangereux, toxiques, destructeurs, etc. Pareil passage *immédiat* d'un plan à l'autre était constant dans son analyse, alors que dans l'obsessionnelle, comme on sait, il s'opère très lentement, au fur et à mesure de la reviviscence de l'angoisse de castration. Je n'ai pas oublié le rêve qu'il m'apporta à la première séance (il savait « qu'il faut apporter des rêves ») et que je me suis gardé d'interpréter : rêve où, par un symbolisme transparent, il exprimait le désir d'être « conchié » (*sit venie verbo*) par la femme d'alors. Et quel ne fut pas mon étonnement quand tout de suite après il m'en raconta un autre où il était « compissé ». Ces rêves revinrent très nombreux dans la période masochique, soit après la période pseudo-œdipienne de son analyse. Plus tard, dans la phase sadique, ils se transformèrent en rêves actifs, mais toujours alternativement ou indifféremment urétraux ou anaux. C'est qu'en fait la substitution des contenus ou désirs anaux aux urétro-phalliques ne répondait pas, comme dans l'obsessionnelle, à un mécanisme de défense par régression contre l'inceste et l'œdipe en général. Au contraire, les deux formes exprimaient ou réalisaient le *même désir pulsionnel,* désir sadique de destruction.

lir du pus pour analyse bactériologique ; il doit s'y reprendre à plusieurs fois avec des « tortillons » d'ouate. L'analyse bactér. est totalement négative. « Il m'a longuement interrogé mais j'ai pu lui affirmer que je n'avais pas bu d'alcool ces jours... »

Le second point, c'est l'accès de douleurs vésicales, dues au ténesme et à la lutte contre lui. Les crises algiques recto-anales ou vésico-uréthrales jouèrent un grand rôle dans la névrose, à titre de symptôme mixte, soit tantôt hystérique, tantôt réellement hypochondriaque. Ici il répondait à un mécanisme de défense contre le désir hétéro-sexuel né pendant la représentation, plus exactement reproduisait le mécanisme spasmodique au moyen duquel le petit Jean luttait, pendant le lavement, contre l'impulsion de le lâcher et le projeter sur la bonne, ou d'uriner contre elle également. Je reviendrai plus loin là-dessus, mais relèverai déjà l'apparition au cinéma de l'angoisse liée au ténesme. Cette angoisse réapparut dans un grand nombre de situations : c'était, l'analyse le révéla, la fameuse et vieille angoisse de ne plus pouvoir uriner, et toujours associée à celle de ne plus pouvoir se retenir et de « lâcher » mal à propos, dans ses culottes, dans un lieu, ou à un moment où il ne fallait pas. D'ailleurs il est fort probable qu'au stade anal pur (préphallique) des lavements il fut déjà pris de la peur de ne plus pouvoir « vider son ventre puisqu'on introduisait dedans des choses, des obstacles, et de plus des choses qui le faisaient gonfler ». Rappelons qu'à cet âge la peur était de faire au lit, ou à côté du vase, et de s'exposer ainsi aux réprobations de la bonne. On voit que pendant la représentation, l'ambivalence primitive se répéta automatiquement : veux-je lâcher ou ne pas lâcher ? si bien qu'il lutta jusqu'au bout sans résoudre le problème, au lieu de sortir simplement pour aller se soulager.

C'est le lieu de décrire ce qu'il appelait « le cirque », soit le déroulement habituel de ses nuits. En réalité, il y avait deux cirques, l'un *anal* l'autre *uréthral,* qui se superposaient ou s'intriquaient : il s'endort ; réveil vers une heure ou deux heures, avec mal au ventre, gaz, puis besoin soudain ; il lutte : « J'ai vu le moment où j'allais faire au lit..., j'ai couru ; petite selle diarrhéique ; rendormi, nouveau réveil, tortillées, recouru ; trois quarts d'heure après, idem, et ainsi de suite tous les trois quarts d'heure... ; finalement j'ai dit zut, si je coure chaque fois il n'y a plus de raison que ça s'arrête, et j'ai remis ça au matin. » Ce cirque manifestait physiologiquement le conflit psychique violent engendré par les pulsions sadiques anales, ou quand il était uréthral par les sadiques génitales. La cuvette des w.-c. symbolisait l'organe féminin, plus profondément le ventre féminin. A l'époque clystérienne il ignorait en effet l'existence du vagin. Non seulement ses matières solides ou liquides, mais ses gaz aussi étaient doués d'une puissance magique (gaz caustiques, gaz asphyxiants), leur puissance offensive fut déplacée ensuite, dans l'imagination symbolique, sur les bacilles. Comme enfant, il eut le complexe des flatus. J'ai pu observer dans plusieurs cas que les enfants qui ont eu cette tendance ou ce plaisir à utiliser le flatus contre les adultes et la bonne éducation développent volontiers un certain trait de caractère. Ce besoin comiquement agressif une fois réprimé tend à se transformer en un goût marqué à *l'ironie,* dont Jean en particulier n'était point exempt.

Bref, le cirque anal constituait un syndrome fort ancien et tenace qui nous occupa longtemps. Il lui fallut pas mal de temps pour comprendre et admettre son caractère nerveux et morbide.

Alors il commença à parler de ses érections, et nous pûmes établir une relation entre elles et les troubles intestinaux, qu'il avait toujours considérés comme relevant de son entérite. Une période d'insomnies se produisit, par exemple : « Cette nuit, insomnie, nombreux réveils avec de fortes érections, besoin d'uriner..., je me suis levé pour prendre du luminal... Alors j'ai fait une salve de pets et de gaz. Ça m'a tout de suite soulagé. J'étais content et *l'érection est tombée.* Plus besoin de luminal, me suis rendormi. »

L'analyse lui révéla ainsi non seulement sa peur nocturne de souiller son lit, mais sa peur diurne, obsédante, qu'il lui « arrive un accident », surtout en public, à des dîners, réunions, théâtres, etc. C'est ainsi qu'il avait contracté peu à peu des « habitudes intestinales » bien curieuses, mais qui à ses yeux « allaient de soi ». Par exemple la « selle prophylactique » précédant toute action. Il fut également extrêmement étonné (et froissé) d'apprendre que le besoin de se relever la nuit pour uriner puisse être un symptône morbide à son âge, et non une chose normale. Idem pour la miction prophylactique. Le « cirque » uréthral pur était compliqué par les *érections* qui provoquaient le réveil. Il était réveillé, comme nous l'avons déjà mentionné, par de fortes érections qu'il faisait passer en allant uriner : « une goutte et l'érection tombe instantanément », et cela plusieurs fois par nuit également. Eh bien, cet acte compulsif était inconsciemment déterminé par la peur de ne plus pouvoir uriner, et les conséquences imaginaires terrifiantes de cette rétention nerveuse (voir plus loin).

Jean dans ses associations a comparé lui-même son méat urinaire à un petit anus irrité et prurigineux par où s'échappe « une saleté ». En réalité, ce petit accident anal lui est arrivé souvent dans la vie, dans sa chemise notamment, ce dont il était extrêmement humilié, surtout devant un objet sexuel. Au cours des « cirques » nocturnes survenus après sa pseudo-blennorhagie, il fit de nombreux rêves dont voici un exemple : « *Je descends à la salle à manger pour déjeuner. Au moment de commencer, j'ai un besoin pressant. Je vais pisser dans un coin. L'urine envahit la pièce, et j'ai peur qu'on la reconnaisse à son odeur. En effet ma sœur entre et est dégoûtée et furieuse, ça sent la pourriture... Angoissé, je dis : Oh, c'est l'eau d'un vase de fleurs qui s'est renversé et qui est contaminée par les racines pourries et des bacilles.* » Par les associations il devient clair que racines pourries et bacilles représentent matières et gaz intestinaux, le renversement du pot de fleurs un fantasme de défloration conçue comme un acte sadique (tout au fond désir de renverser le pot de chambre, en projeter le contenu sur la bonne, après le lavement, expression première du sadisme à retardement, etc.). Mais Jean se tait soudain. J'interprète son silence comme une résistance narcissique. Il a dit lui-même que son méat était un petit anus. Mais c'était là

un rapprochement verbal, une idée intellectuelle tout à fait dans son genre d'ailleurs (comme quand il parlait intellectuellement de son œdipe). Au fond, ce qu'il ne veut pas voir c'est la réalité psychique de cette dévalorisation à la suite de laquelle il considère et utilise réellement son pénis, cet organe dont par ailleurs il est si fier, comme un organe destiné à répandre de mauvaises odeurs et des miasmes meurtriers. Il ajoute brusquement : « Oh, dans le rêve en effet je trempe mes doigts dans cette eau pour les sentir ensuite. » Comme d'autre part il m'avait annoncé en arrivant qu'il avait un fort rhume, je lui dis : « Vous vous êtes mis de la pommade dans le nez. » — « Oui, ce matin, comment le savez-vous ? » — « Et hier soir aussi ? » — « Oui, aussi. » — « Et c'est une pommade contenant des essences végétales. » — « Oui..., du géranium ! » Je savais, il faut le dire, sa prédilection pour les pommades de ce genre, dans son hypochondrie nasale. — « Alors, c'est clair, vous aimiez comme enfant vous fourrer les doigts dans l'anus et ensuite dans le nez, et la bonne vous a grondé pour cela. » Cette interprétation ramena quantité de souvenirs concernant sa manie infantile de se mettre les doigts au nez ; par exemple : « après avoir ôté la saleté, je la roulais jusqu'à ce que ce soit noir ». Puis il réprimait l'envie de lancer la boulette contre la bonne, etc. L'onanisme anal et « le plaisir à la saleté » revinrent aussi à la mémoire. Contre ces auto-érotismes lointains et choquants la résistance était plus forte.

Un fait frappant était que le premier réveil se produisait assez exactement trois heures après l'allée au lit. En approfondissant ce thème, Jean parvint à se souvenir d'une longue période de son enfance où la bonne, l'ayant couché à 7 heures, revenait dans leur chambre vers 10 heures se coucher elle-même, et en profitait pour le sortir du lit et le mettre sur le vase (lever prophylactique !). Cependant, il ne put se souvenir d'enurésies. Et il est plausible qu'il n'ait pas recouru, comme tant d'autres garçons, à ce substitut de l'onanisme ; car les pulsions phalliques avaient été trop violemment réprimées, et puis il n'était encore question d'œdipe.

Vers 5-6 ans, son sommeil se gâte. Il est inquiet, s'endort mal, et finalement appelle lui-même la bonne, d'avance, pour éviter l'accident. Ses appels se multiplient, et il se réveille dans ce but préventif. C'est sur cette base, ou ce terrain propice que germèrent les phobies (choléra, peste), tout d'abord nocturnes. C'est qu'à cette époque, l'analyse permit de le découvrir, les érections spontanées étaient apparues. Immédiatement la défense contre l'onanisme est mobilisée, par une angoisse trop vive : Jean devient phobique, mais reste obéissant. Le premier accès fut d'assez courte durée, et ce ne sera qu'à huit ans que le grand accès de phobie des serpents, décrit plus haut, se déclarera et que l'angoisse de castration revêtira toute sa valeur.

Le troisième point est sa réaction euphorique. Nul doute qu'elle n'ait trait à *l'auto-castration* que traduit sous une forme moderne la blennorrhagie. « Plus question de femmes », dit-il lui-même ; cela veut dire :

je vais être pour quelque temps délivré de mon angoisse, soit de mon sadisme. Et il recherchera dans l'analyse la satisfaction de son besoin de protection et de sollicitude (tendresse) par une attitude agréable de transfert positif. L'agression contre l'analyste tombera, lequel deviendra momentanément la bonne gentille. « C'est le paradis », dira-t-il. Intéressante, cette félicité, cette joie avec laquelle il accepte la castration phallique, alors que quelques minutes auparavant il avait si mal, et si peur de ne pas pouvoir uriner. Je reviendrai là-dessus.

Le quatrième enfin est cette sorte de répétition et de condensation en un court espace de temps d'un « comportement en série » reproduit à de plus grands intervalles tout au long de sa vie. Je le décrirai plus loin, me bornant ici à le résumer en deux mots : diriger l'agression sur l'objet lâché dans le moment où il attache la libido à un nouvel objet pour lequel il flambe, comme s'il voulait se faire plaindre et consoler par une seconde femme (gentille bonne) du mal qu'une première lui a fait (méchante bonne), ou si l'on veut qu'il lui a fait ! Aujourd'hui, par exemple, il court en fantaisie « engueuler » Mme X. qui l'a soi-disant infecté, alors qu'il revient vers l'analyste se faire consoler. Mais, dans sa vie réelle, le point intéressant est que les deux objets successifs de ces transitions pouvaient être indifféremment deux femmes, une femme et un homme, ou deux hommes, et cela sans que la position homo-sexuelle fût un mécanisme de défense contre la position hétéro-sexuelle ; car elles consommaient autant de sado-masochisme l'une que l'autre.

Ainsi, chez le petit Jean, il n'y a aucun doute que ce fut l'agression pratiquée par l'objet aimé qui mobilisa et fixa sur lui la libido phallique. Claire démonstration, pensons-nous, de la thèse de Freud citée au début de ce paragraphe : la réponse sur le plan sadique anal à une excitation passive intense de la zone rectale est un accès de sadisme. A ce point de vue on pourrait se demander si le lavement donné par la mère au petit garçon, en tant qu'intervention fréquente dans notre civilisation, ne jouerait pas un plus grand rôle qu'on ne l'a pensé jusqu'ici dans la genèse du complexe d'œdipe. Il pourrait en être souvent l'agent préparateur ; éventuellement l'agent déclencheur, mais perturbateur à la fois, la mère étant dans cette occasion réellement séductrice ; génitalement donc sexuellement séductrice s'il arrivait que l'opération, comme dans notre cas, déclenchât une excitation pénienne. Ce phénomène, quand l'analyse l'eut bien tiré au clair, me parut une découverte ; mais en lisant l'article de Freud je vis que Mme R. Mac Brunswick semblait avoir déjà supposé, en se basant sur l'analyse de certaines femmes, que le clystère pût provoquer une excitation du clitoris de la fillette ; car dans sa remarque à Freud elle comparait l'accès de colère suc-

cédant au lavement à l'orgasme succédant à une excitation génitale. Chez le garçon, la preuve de cette hypothèse (l'érection) étant visible, elle serait plus facile à apporter. Chez Jean, en tout cas, cette excitation génitale paraît certaine, et le symptôme si net du « sadisme à retardement » dirigé contre des objets (homo ou hétérosexuels), en tant qu'orgasme psychique substitué à l'orgasme physique (moteur), à la suite de l'inhibition de ce dernier, vient à l'appui de l'idée que la réponse instinctuelle au lavement soit une pulsion sexuelle. Ce fait, s'il devait se confirmer, mériterait d'être signalé aux pédagogues et aux parents « prompts à la canule ».

Quoi qu'il en soit, la peur prédominante, fondamentale, inspirée à Jean par ses pulsions vengeresses, était bien celle de la destruction de son corps ; peur auprès de laquelle celle de la destruction de son pénis seul pour ainsi dire pâlissait. On peut se rendre compte des causes profondes de cette hiérarchie émotive, établie aux dépens de la peur de castration. Dans l'obsessionnelle, on voit couramment le désir de castration accompagner la peur de celle-ci ; ces deux représentations contradictoires ne s'excluent nullement, semblent même faire bon ménage. Cela prouve bien que l'enfant dispose de moyens efficaces pour venir à bout de son angoisse, qu'il peut donc la surmonter, et, sans devoir inhiber complètement pour cela, ou rendre inutilisable son agression et sa libido. Au lieu de la craindre, il accepte la castration, l'affirme même, en en faisant un but libidinal, car ce renversement lui permet alors de satisfaire agression et libido sur le mode féminin-masochique. C'est bien ce que le petit Jean a tenté, nous l'avons vu. A cet égard, l'interdiction de faire des saletés en état d'érection a bien pris, peu à peu, le sens psychique d'une menace de castration, dont la persistance, due à l'introjection, le paralysera plus tard dans son œdipe sadique et vengeur. Mais le lavement lui-même, en tant qu'intervention, c'est-à-dire agression, ne fut pourtant pas considéré par lui comme *l'exécution* de la castration (1), bien que le lui imposer équivalût à le « faire fille ». Et cela simplement parce qu'il provoquait l'érection. C'est pourquoi sa tentative de résoudre l'angoisse par l'attitude passive (fémino-masochique), mécanisme qui réussit dans l'obsessionnelle, partiellement en tout cas, échoua complètement. Car ce mécanisme

(1) On sait que dans les cas habituels l'agression anale homosexuelle, ou son fantasme, prend souvent cette signification. C'est l'érotisation de l'agression par le père interdisant la sexualité masculine active.

le soulagea seulement de l'angoisse de castration, *mais pas* de celle de destruction. D'ailleurs, comment venir à bout de cette dernière ? Renoncer à son pénis ou à sa fonction n'y suffit plus ; le seul moyen est de se détruire soi-même. C'est bien ce que notre malade, obsédé d'idées de suicide, tenta de faire. Cette angoisse insurmontable d'être détruit, éventré, réduit en bouillie, constella le tableau clinique. Elle expliqua, à mes yeux, le symptôme constant et rebelle qui le domina toujours : l'angoisse ; le caractère mélancolique affecté par la névrose ; ces graves dépressions dont seule la tendresse d'une femme donnante était à même de le faire sortir. Elle expliqua à mes yeux aussi pourquoi il n'était pas devenu homosexuel ; car enfin la question se posait. C'est que, la peur de la castration était justement au second plan ; cette « castration vaginale », cette peur de l'organe féminin qui est au premier plan chez l'homosexuel vrai, réalisateur (chez lequel d'ailleurs le complexe pathogène le plus refoulé est précisément un œdipe typique). Rappelons enfin ici un autre symptôme dont il ne souffrit pas : l'impuissance érective (1). Ce n'est pas l'accouplement des organes qui était dangereux, ni la pénétration, étant donné qu'en elle-même elle n'était pas incestueuse ni sadique, mais bien l'éjaculation. Dans l'impuissance vraie, la peur de castration inversement est presque toujours au premier plan. Ici le coït était un acte avant tout destructeur, plus destructeur qu'incestueux, et cela en fonction de l'éjaculation ; d'où l'impuissance orgastique seulement.

Citons ici un rêve typique reproduit bien souvent au cours du traitement avec des variantes : « *Je suis sur une jument poursuivi par un taureau. Obstacles. Elle les passe mal et lui épatamment. Finalement, elle en refuse un, et lui se lance sur elle, lui larde le ventre avec ses cornes et l'éventre complètement. Angoisse terrible.* »

C'est là le rêve classique de l'analysé, de l'obsédé notamment, qui fuit devant le transfert sadique, soit prend peur devant la réactivation et la nécessité d'exprimer sa haine œdipienne contre le père. Par contre, le persécuteur sadique chez Jean était indifféremment un taureau ou une vache, un bouc ou une chèvre, etc... Rappelons qu'il passa son enfance à la campagne, placé chez la vieille bonne. En outre, dans les cas habituels, on voit ces fantasmes sadiques (régressifs) s'atténuer au fur et à mesure qu'on dévoile et fait revivre l'angoisse de castration, et faire

(1) Autre symptôme négatif à citer : il n'eut jamais aucune pollution nocturne jusqu'à son analyse. Fait curieux, il « sentit » une anomalie dans ce manquement.

place, si j'ose dire, à des expressions normales et moins dramatiques, moins destructrices, du désir de mort ou de disparition du père. Chez Jean, ce fut le contraire : il se réfugiait dans la castration avec joie (pseudo-blennorrhagie) pour éviter la plus terrible angoisse de destruction.

Nous venons de parler de ses dépressions, mais ses phases euphoriques sont plus difficiles à expliquer. Théoriquement, il s'agissait d'une réconciliation avec son surmoi ancillaire devenu sadique. En fait, les conditions de cette transformation me sont restées obscures; moins obscur son mécanisme. Car elle coïncidait presque toujours avec l'entrée en scène d'une femme tendre. Résumons cette situation :

Il distingue une jeune fille ou femme qui lui paraît gentille, c'est-à-dire qui lui accorde de l'intérêt. Et tandis qu'il est saisi d'une poussée d'agression féroce contre la précédente qu'il a lâchée, il s'enflamme pour la nouvelle (sans type défini). Mais il ne peut être heureux avec elle que s'il hait l'autre, et la détruit en fantaisie. Alors il réalise un flirt inhibé quant au but. Il se représente qu'elle a bon cœur, et serait heureuse de l'embrasser. Soudain, il l'embrasse sur la bouche, et comme elle répond : « c'est alors comme une réconciliation... ; tout est magnifique, toutes les difficultés tombent, la tristesse n'est plus qu'un mauvais souvenir, tout va bien, tout ira bien, c'est paradisiaque... etc. ».

Sans m'étendre sur le sens et la fonction du « baiser salvateur » qui exprimait une réconciliation complète avec la femme redevenue gentille sur le mode infantile, je ne relèverai que le mécanisme inconscient de ce bonheur établi sur le plan de l'amour sans haine : c'était une régression au stade « préclystérien », à cette époque bienheureuse où la gentille bonne n'était que gentille et lui soignait l'anus avec bonté, sans jamais être méchante. Cette maladie anale eut au moins un avantage : elle lui facilita considérablement l'épreuve du sevrage, après une courte tentative d'allaitement insuffisante et ratée, en lui apportant une compensation anale immédiate ; car il est plausible d'admettre qu'elle avança le début du stade érotique anal. Là est peut-être la raison pourquoi il ne fit pas une mélancolie vraie, affection basée pourtant sur une régression analogue à ces stades très primitifs, le sadique-oral surtout. Chez Jean, la compensation anale précoce et inhabituelle apaisa probablement le sadisme oral, les besoins d'introjection cannibalique, etc. Sur ce plan il pouvait s'identifier avec la bonne aimée parce que dispensatrice du plaisir ; il ne l'aurait pas pu à la mère haïe parce

que frustrante. C'est pourquoi le baiser sur la bouche « répondu » avait pris ce sens pathétique, acte dans lequel d'ailleurs le rôle des deux partenaires était identique, et l'organe en jeu, la bouche, excluait toute représentation phallique et tout désir sadique par conséquent.

Ces réconciliations paradisiaques constellèrent toute sa vie affective depuis sa maturité ; et malgré leur fréquence il n'en reconnut jamais le caractère paradoxal. Car au fond il se réconciliait avec une femme avec laquelle il n'était pas brouillé, mais avec la précédente dans la suivante, et ainsi de suite : conséquence lointaine du dédoublement du premier objet en deux objets distincts. Elles inauguraient malgré leur illogisme des périodes plus ou moins longues d'euphorie ; il leur dut les meilleurs moments de sa vie, ceux-ci venant couper les si pénibles dépressions. Nous avons relaté plus haut que ces euphories répondaient à un soulagement de la conscience, et à une acceptation joyeuse de la castration. Cette interprétation était encore incomplète. Car le renoncement aux pulsions phalliques ne le mettait pas à lui seul à l'abri du danger, comme c'est le cas par exemple dans les névroses œdipiennes vraies ; il le faisait simplement tomber de Charybde en Scylla, c'est-à-dire dans la position féminine-masochique, laquelle apportait un plus grand danger avec elle : celui de la destruction du corps, plus angoissante que celle du pénis seulement. Non, pour gagner le bonheur, être en paix avec les humains des deux sexes, ainsi qu'avec son surmoi, il devait régresser absolument au delà du sadisme, au delà du traumatisme, soit à l'ère préclystérienne. C'est là le grand « paradoxe structural » de sa névrose : loin d'entraîner de très graves complications morbides et le suicide peut-être, comme chez le mélancolique, cette forte régression lui apportait la joie de vivre.

Castration plus régression massive, tel nous semble être le mécanisme de ses euphories. Si elles furent courtes, c'est qu'hélas les pulsions sexuelles devaient se réveiller bientôt, et réveiller l'angoisse avec elles.

Par contre, la régression intermédiaire partielle, au stade sado-excrémentiel, soit préœdipien (régression préœdipienne qui dans l'obsessionnelle a pour but justement la délivrance de l'angoisse de castration), ne le délivrait nullement de ses conflits sexuels, ne pouvait donc le soulager ; au contraire, elle conférait à l'angoisse de castration une intensité plus grande, un contenu terrifiant.

En réalisant, ou pour pouvoir réaliser cette audace, énorme pour

un masochiste de sa trempe, d'aller au cinéma avec des arrière-pensées de faire librement la bombe, il doit auparavant liquider, on s'en souvient, son surmoi projeté alors sur l'analyste. La première consigne, le noyau de la conscience future, fut : Tu ne dois pas faire de saletés ! Or, il manifeste justement sa reprise d'indépendance envers la censure en enfreignant ses ordres jusqu'ici catégoriques ; d'où épreinte intestinale, coliques, et toute petite selle diarrhéique en allant au cinéma. Il faut ajouter qu'à l'époque son état, son courage dirons-nous, était déjà amélioré par l'analyse. La petitesse de la selle montre clairement que ce besoin subit et impérieux n'était pas réel, pas provoqué par la replétion du gros intestin, mais par un spasme psychogène. Le conflit intérieur avec son surmoi répété, comme il est de règle, le conflit primaire avec l'objet extérieur, ressuscité dans l'analyste. C'est pourquoi le désir de mort, de destruction, prend automatiquement sur ce plan une forme excrémentielle d'expulsion.

Ensuite, influencé pendant la représentation par ses arrière-pensées, par le film, l'ambiance, etc., et surtout débarrassé magiquement de sa censure, il tombera dans des tentations sexuelles d'autant plus fortes ; et la réaction névropathique à celles-ci est certes fort intéressante : c'est le ténesme vésical et les douleurs au niveau du col ; soit la reproduction du mécanisme primitif, mécanisme de satisfaction pulsionnelle et de défense à la fois.

Rappelons ici sa lutte et son angoisse pendant la représentation ; elle traduisait bien le conflit surgi à ce propos entre le soi et le moi : je veux faire pipi dans la salle, non je ne veux pas, et ainsi de suite.

Le même conflit constellait par ailleurs ses « cirques » nocturnes ; après chaque réveil provoqué par les fortes érections l'idée était là : ferai-je pipi au lit, ou non ?

On le voit, le désir sexuel, à la suite de la suppression brusque du sur-moi adopte immédiatement un mode sado-excrémentiel. Jean tente alors, sous l'empire de pulsions irréalisables qui vont compromettre le succès de sa soirée, de dissocier, selon le schéma primitif, eros de l'agression ; il détourne celle-ci des contingences actuelles et la dirige sur Mme X., son amie absente, dont il s'est séparé, à qui il va ou veut être infidèle : fantasmes agressifs féroces contre elle pour pouvoir entrevoir une heureuse aventure avec sa prochaine remplaçante. Naturellement, l'objet est agressé, détruit dans l'inconscient par l'arme archaïque : le compissage, lequel est réalisé (ou converti) par le besoin compulsif d'uriner ; naturelle-

ment aussi la voix, ou son écho, du premier objet agressé résonne au fond de la conscience : Tu ne dois pas faire de saletés contre moi. D'où les spasmes douloureux des sphincters de la vessie. Pareille réaction fut très fréquente dans sa vie, si bien qu'elle le porta à prendre des mesures préventives systématiques. Chaque fois qu'il devait sortir, il prenait ses précautions et allait aux w.-c., le plus souvent pour rien ; c'est ainsi qu'il devint un « obsédé de la toilette ».

Comme à l'origine le désir de commettre un acte sale était engendré par un désir sexuel, on comprend premièrement, qu'aujourd'hui encore, du fait du refoulement : « tu ne dois pas être sale » équivaille à : « l'acte sexuel t'est interdit » ; et secondement, que transgresser ce veto équivaille à remplacer la pulsion sexuelle par la pulsion sado-excrémentielle. Le contraste du comportement névropathique de Jean avec celui qu'aurait eu un jeune homme ordinaire saute aux yeux : ce dernier serait sorti pour vider sa vessie, ou plus vraisemblablement n'aurait pas éprouvé ce besoin impérieux, mais serait alors peut-être sorti pour trouver une femme, ou se livrer à la masturbation, tandis que lui, il reste à sa place et souffre. Il ne peut résoudre rationnellement ce conflit avec lui-même, et le ténesme traduit cette impuissance : c'est un compromis morbide entre le désir et la défense où celle-ci l'emporte ; la douleur est perçue alors comme sanction, avec tout ce qu'elle persiste, en tant que répétition de la sanction primitive, à signifier et à réactiver : peur de ne plus pouvoir uriner, éventration, etc. Ajoutons que cette peur s'est elle-même matérialisée dans le syndrome de conversion organique ; au cours de ces fréquents accès spasmodiques Jean avait effectivement beaucoup de peine à uriner. D'ailleurs, comme l'intestin tout à l'heure, sa vessie la plupart du temps était vide. Ce fut le cas au cinéma ; la preuve en est qu'en sortant, après s'être précipité à la toilette, il n'émit pas d'urine, mais deux gouttes de pus. Et jusqu'au fait de rester cloué, immobilisé à sa place où il souffrait, qui put être associé au fait primitif d'avoir été maintenu, immobilisé pendant le lavement traumatique, soit au moment même où il fut saisi pour la première fois d'impulsions sado-excrémentielles (1).

Dans les situations traumatiques en général, la réaction patho-

(1) Là il recourait aussi à un mécanisme utilisé par la névrose traumatique où le sujet reproduit indéfiniment le traumatisme pathogène, dans ses rêves notamment, jusqu'à ce qu'il en vienne à bout et surmonte le conflit engendré par ce dernier en l'attachant à des réalités toujours moins terrifiantes et finalement presque plaisantes.

logique est due, les analystes le savent bien, à un conflit intérieur. Il se produit souvent, le cas de Jean en est un exemple, un renversement de la filiation réelle, originelle de cause à effet : j'ai mal parce qu'on m'agresse et veut me détruire, — tourne soudainement en : c'est parce que j'ai eu des désirs agressifs et destructeurs qu'on me fait mal et veut me détruire une seconde fois. Ce retournement s'est très probablement opéré dès le second lavement ; c'est l'entrée en jeu des mécanismes de défense qui le conditionna. Il deviendra la base des *futurs* concepts moraux de punition, puis d'auto-punition, sur le plan plus élevé où l'on renonce à ses pulsions « pour l'amour de quelqu'un » ; mais pour l'instant il est encore purement instinctif, automatique. Car nous pensons que l'introjection comtemporaine du veto ancillaire, bien qu'elle constitua l'origine de la future conscience, ne fut pas morale au sens propre du terme, mais qu'elle répondit à une nécessité de se défendre. Puisque j'ai mal et ne peux plus uriner (danger mortel) parce que je suis en érection (sous-entendu : parce que j'ai des désirs sado-phalliques), je renonce à ceux-ci pour pouvoir uriner, ne plus souffrir et échapper à la destruction. Et alors ce renoncement prenait valeur d'acte magique destiné à empêcher le retour de l'épreuve horrible du danger de destruction, à obliger la bonne, par la toute-puissance accordée aux actes psychiques venant au secours de l'impuissance physique réelle, à ne plus lui donner de nouveaux lavements. Car enfin, qu'on se représente ce bébé ligotté et terrorisé ; à quel autre moyen pouvait-il recourir, devant un bourreau tout-puissant, pour écarter de lui la mort. L'attribution d'une valeur magique de défense à une foule d'actes, de pensées ou de fonctions deviendra plus tard une des caractéristiques essentielles de la névrose. Nous en avons cité plusieurs exemples, entr'autres le cirque uréthral : quand, réveillé par une érection, il courait à la toilette au lieu de se masturber, il cherchait par cet acte à *annuler* ses pulsions sado-sexuelles, parce que celles-ci déclenchaient la peur (de ne plus pouvoir uriner, etc.). Il se démontrait ainsi par une expérience immédiate qu'il pouvait encore uriner, preuve qu'il se désolidarisait d'avec son sadisme profond, donc qu'il n'avait plus rien à craindre. Et, en effet, une goutte d'urine suffisait à faire magiquement et instantanément disparaître l'érection.

Ce fut un vrai « choc » pour lui quand, au cours de l'analyse, ce mécanisme perdit sa vertu magique et ne marcha plus : « C'est très curieux... cette nuit érection, uriné, mais ça n'a pas du tout été classique, l'érection

n'a pas passé comme c'est la règle, mais a persisté... Ça n'est plus du jeu..., j'ai eu envie de me masturber mais ne l'ai pas fait... Une demi-insomnie a continué, réveillé de nouveau à 1 h. 30, alors selle... ; je me suis dit : chic, ça c'est la fin ! Mais pas du tout, c'est un scandale... ; alors ensuite je me suis masturbé pour avoir la paix... Encore eu un réveil causé par érection que la miction n'a pas fait disparaître, mais enfin je me suis rendormi et j'ai fait un bon somme jusqu'à 8 heures. » Je pourrais à ce propos résumer certaines réactions qui précédèrent et suivirent ce choc analytique. Lui-même succéda à l'analyse du transfert homosexuel, laquelle avait ouvert la voie à la découverte de son ancienne fixation féminine passive sur son beau-frère. Un rêve de cette époque : « Je suis chez mon beau-frère dans la grande cuisine ; il est là et nous discutons. Le feu s'éteignant dans la cheminée, je me mets à souffler violemment sur les braises. Une épaisse fumée (symbole fréquent de gaz toxiques et par là d'agression anale) se répand. Tout à coup mon beau-frère attrape un charbon, ou plutôt un bout de bois rougi au feu et me l'enfonce dans l'anus. » On voit le renversement du sadisme anal. Cette tendance masochique blessait son amour-propre ; aussi, peu à peu, le plaisir qu'il prenait à son traitement tourne en souffrance. « C'est une méthode inefficace, assommante... j'en ai plein le dos. » Dans un prochain rêve, sa jument se jette à terre et se roule, ce qui dessangle la selle. Son attitude critique et négative annonce la révolte, le transfert négatif. Et là le sadisme menace, le désir se développe d'anéantir l'analyste pour s'en libérer et refaire enfin sa vie en se mariant. « Puis, j'ai rêvé cette nuit que « un petit singe » (l'analyste) sur un arbre, au-dessus de moi, m'urine dessus cinq ou six fois de suite. Chaque fois que je m'éloigne et me crois hors de portée, le jet devient plus fort et plus long..., finalement à cent mètres je ne suis pas encore à l'abri. Et alors je finis par admirer cette performance mais avec le sentiment que c'était moi qui la faisais ou avais cette puissance. » Le désir de détruire l'analyste par l'urine est encore renversé. Mais bientôt, il n'en sera plus de même. On devine déjà les fantasmes de puissance sexuelle dans la performance du singe. La libido ne tardera pas à se joindre à l'agression destructrice, le complexe de rivalité sexuelle avec le beau-frère à se dévoiler.

Dans la suite, les classiques rêves hérostratiques sont apparus. Je les attendais avec impatience. Si l'incendiaire y cherchait encore à se dissimuler sous le pompier destiné apparemment à réparer (annuler) le mal, les deux y exprimaient la pulsion de puissance sadique, L'activité et le jet du dernier tendaient à démontrer que l'érotique uréthrale, forme préliminaire de la puissance virile normale, commençait à se dégager de la censure ; ce fait permettait de reprendre espoir en la guérison de l'impuissance éjaculatoire.

A propos des mécanismes *d'annulation* de Jean (1), j'ajouterai que les

(1) Mécanisme de défense caractéristique de la névrose obsessionnelle décrit par Freud dans ses études sur cette névrose et dénommé par lui : das « Ungeschehenmachen » (faire qu'une chose ne soit pas arrivée).

érections nocturnes tenaces avaient souvent ce but là. En ce sens que quand elles se produisaient, ce qui fut le cas fréquemment, à la suite d'un rapport sexuel, elles exprimaient cette idée : j'ai raté mon coup, c'est à refaire ; pour moi il n'y a pas eu de coït, c'est comme s'il n'avait pas eu lieu. Bref, elles l'annulaient. Pourquoi cela ? Parce que le coït ayant été pratiqué avec préservatif, son vrai but n'avait pu être atteint (éjaculation sadique dans le corps de l'objet). Cette réaction magique était si nette qu'à un moment donné de l'analyse, je pouvais déduire presqu'à coup sûr de l'apparition du priapisme, la réalisation antérieure de l'acte sexuel. Un jour il me raconta : « ... Hier après-midi j'ai été voir mon amie... finalement il s'est passé ce que vous pensez, quoique c'était pas du tout prévu, ça a été impromptu. Je ne prévoyais que pour aujourd'hui car elle vient d'avoir ses règles (la menstruation excitait toujours son sadisme et pour cela l'inhibait)... Soirée agréable passée avec elle. Mais en rentrant, besoin impérieux d'aller à la selle, diarrhée.

» La nuit, réveils fréquents par de fortes érections ; je me suis dit : curieux après un coït... en tout cas ce n'est pas nécessaire de se masturber..., etc. »

Vers la fin je lui dis : « Vous vous êtes relevé cette nuit ! » Lui : « ... Attendez... oui... pourquoi ?... c'est par habitude... » — « Alors, vous avez eu hier un coït interrompu ! » C'était exact ; il ne s'était pas muni de capotes comme on pouvait s'y attendre.

L'annulation « organo-magique » s'était dès longtemps manifestée également dans un vieux symptôme dont nous avons parlé : la miction prophylactique. Celle-ci était double, se composait de deux temps, absolument comme un symptôme obsessionnel classique dans lequel le second est chargé d'annuler le premier. Avant de partir, il urinait une première fois ; vidait entièrement sa vessie. Mais, au dernier moment, en chapeau et manteau, il recourait une seconde fois à la toilette pour tâcher de faire encore *une goutte*. Une seule suffisait à le tranquilliser entièrement. « Ça réussissait toujours très bien. » Ce symptôme fut très accusé à l'époque où il eut sa première amie, et où ils sortaient souvent ensemble du fait de la cohabitation. La première miction répondait à un substitut d'acte sadique (sexuel), la seconde à la renonciation au désir. Fait curieux, toutes ces habitudes « watériennes » vésicales ou anales, rehaussées de cérémoniaux singuliers finirent par irriter et dégoûter son amie, et celle-ci de multiplier les remarques désobligeantes pour lui « faire honte ». Elle avait inconsciemment deviné, si j'ose dire, le sens caché de ces « actes symptomatiques », et ce fut la principale raison pourquoi il la perdit : réalisation du but *et* de la sanction de la pulsion déguisée.

L'analyse plus complète du symptôme compulsionnel de la « miction nocturne » sortirait des limites de cet article. Je me bornerai à relever qu'il répondait en somme à la conversion physique d'un conflit psychique, mais conversion s'opérant sur un plan prégénital

(excrémentiel), contrairement à la phobie vraie où elle s'opère sur le plan génital. Déjà, dans la soirée, Jean tente d'annuler le coït raté et de le refaire, une première fois sur le mode anal (diarrhée), dans la nuit il le tentera une seconde fois sur le mode urinaire. Ce symptôme était donc un symptôme mixte typique, c'est-à-dire dans lequel le « défendu » revient dans le « défendant ». Ces ténesmes-là, inutile d'ajouter, rentraient dans la série « sadique à retardement ».

Le sens apparu tout d'abord du symptôme était celui d'un mécanisme de défense, mis au service d'un désir d'obéissance à la bonne : je renonce à faire pipi au lit. Donc lutte contre la désobéissance, impliquant une révolte et une agression sous-jacente : faire une saleté, uriner sur toi, te détruire, etc. La récompense naturelle (dans un sens analogue à sanction naturelle) consiste dans la délivrance de l'angoisse : je peux uriner, mes organes fonctionnent bien, je ne risque plus rien. Mais le sens profond de toutes ces manœuvres, ne l'oublions pas, est la lutte contre la sexualité, et sa répression. Inhibition de l'amour, de l'orgasme, renoncement ancien et persistant à l'onanisme. En effet, dans le cirque, l'idée de la masturbation est toujours là, en scène ou dans les coulisses ; et toujours il y renonce, et court à la toilette après y avoir renoncé.

Et cependant, la miction nocturne destinée à combattre tout d'abord la pulsion sexuelle n'en a pas moins acquis secondairement la valeur subjective d'un coït. Dans cette lutte insoupçonnée et parfois désespérée (névrose), menée par l'homme contre ses pulsions sexuelles infantiles, rien ne démontre mieux la faiblesse du moi civilisé, en face d'énergies plus fortes que lui, que ces retours continuels après leur refoulement des dites pulsions *sur le terrain même où elles ont été battues.* D'où l'éclosion de ces multiples symptômes mixtes, sortes de compromis décrits par Freud. La manœuvre tourne en fausse manœuvre qu'il faut perpétuellement recommencer : c'est pourquoi elle tourne en « compulsion », soit en symptôme morbide. La miction compulsive de Jean prouve que sa manœuvre de défense, ayant consisté à déplacer sa sexualité sur une pulsion urinaire soi-disant non-sexuelle, a échoué. L'obéissance finalement a favorisé ce qu'elle devait combattre. La fonction urinaire a été reérotisée par la névrose.

CONCLUSION

Il est temps de conclure. Cette première partie de notre travail était destinée à résumer aussi brièvement que possible l'observation d'un cas de névrose atypique d'un adulte dont le développement psychique fut complètement troublé par l'application de lavements dans sa première enfance. Nous avons vu cet adulte paralysé devant la vie et devant l'amour, souffrant de terribles angoisses sans cesse renaissantes et de troubles organiques uro-intestinaux ; présentant enfin une sexualité anormale, et jouant indifféremment, de façon alternative ou simultanée, des hommes et des femmes pour tenter, sans y parvenir jamais, de la satisfaire. Et pourtant cette bisexualité profonde finit tout de même par s'affirmer nettement dans la vie réelle sur le plan hétéro-sexuel. Cette attirance consciente exclusive vers la femme n'est pas facile à expliquer ; nous pensons toutefois pouvoir la rattacher au fait que la vieille bonne fut tout de même une femme, et que cette femme fut son premier objet, qu'il resta fixé à elle, et dont il recherchera plus tard la remplaçante en sa sœur aînée, son second objet. C'est pourquoi son complexe d'œdipe fut d'emblée sado-excrémentiel, reproduisit tous les caractères de sa première fixation. Dans ce sens, nous serions tenté de voir en lui une « seconde édition », soit la reproduction d'un système instinctuel antérieur à lui et indépendant de lui. Mais cette considération soulève un problème épineux que nous comptons précisément aborder dans la seconde partie.

Ce système primitif d'emploi des énergies a eu pour fonction de défendre l'enfant contre un brusque assaut de pulsions trop tôt éveillées. Somme toute, le traumatisme, en tombant en période prégénitale, soit une période où la bisexualité prédomine encore, a fixé pour toujours l'attitude bisexuelle subjective que dissimulait le choix de l'objet hétéro-sexuel ; ce choix étant déterminé par la recherche de substituts de la sœur ou de la bonne.

Que se serait-il passé si un serviteur de sexe masculin avait rempli l'office de la bonne ? Jean serait-il devenu un homo-sexuel ? C'est bien difficile à dire, pour cette raison surtout que l'étude psychanalytiques de garçons clystérisés par leur père, des médecins ou des valets de chambre n'a point été faite.

Les résistances de la fin du traitement analytique

Par René LAFORGUE (1)

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de vous entretenir aujourd'hui de quelques aspects de la résistance du malade, au cours et à la fin du traitement psychanalytique.

La résistance opposée par le malade au traitement est en rapport avec la structure psychique que nous présente sa maladie. Cette structure est consécutive à un conflit affectif généralement infantile et qui a déterminé une lutte particulière entre les pulsions refoulant et les pulsions refoulées du sujet. Nous avons déjà expliqué, Hesnard et moi, dans notre rapport, qu'il y avait des pulsions qui devraient faire partie de la personnalité normale et s'intégrer dans l'ensemble de l'activité, tant sexuelle que sublimée de cette dernière. Ces pulsions, considérées au moment de leur développement comme un danger et, pour ce motif, combattues par des contrepulsions, sont rapidement devenues inconscientes et ont subi de la sorte un arrêt dans leur évolution. Il est donc naturel qu'elles aient engendré des troubles au fur et à mesure qu'elles prenaient l'habitude de s'engager dans des directions autres que normales. Vous savez que le travail analytique a pour but de permettre à ces pulsions refoulées de reprendre le cours normal de leur développement autrefois interrompu, ce qui ne peut se faire que par la destruction du barrage qu'ont créé les contrepulsions. Le barrage établi dans l'inconscient est une œuvre du Sur-moi et du Je. Ce sont ces deux instances qui ont créé la cuirasse des résistances chargées de garder prisonnière l'affectivité de nos malades, cuirasse douloureuse à porter, mais qui, néanmoins, a comme fonction de protéger, pour ainsi dire, le sujet contre lui-même et d'établir une sorte d'équi-

(1) Conférence faite à la Société Psychanalytique de Paris, le 17 octobre 1933.

libre en lui (1). En détruisant cette cuirasse protectrice d'une affectivité effarouchée, nous rompons cet équilibre et obligeons le malade à fournir un travail considérable. Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'en dehors des forces d'inertie, normales chez tout individu, nous ayons à combattre la crainte du malade, ainsi que toutes les forces qui, chez un être, tentent de s'opposer à une intervention chirurgicale aussi profonde que le traitement analytique.

Vous savez que l'art avec lequel nous parvenons à surmonter cette résistance fait toute la valeur d'un traitement analytique. Aussi m'a-t-il semblé utile de vous parler de certains aspects inattendus et paradoxaux de cette résistance. Ces aspects doivent à tout prix nous devenir familiers pour que nous puissions déceler les forces obscures qu'il nous faut mettre hors de combat. Inutile de vous rappeler combien sont variables les différentes façons dont se manifeste la résistance. Inutile également, de vous rappeler qu'au fur et à mesure que l'énergie psychique, ayant été engagée dans la voie des symptômes, se trouve libérée, de nouveaux conflits naissent sous la poussée de la libido ainsi libérée et à laquelle le sujet, pour ne pas être débordé, est obligé de trouver une issue. Vous savez que les cas ou le sujet s'arrête à mi-chemin de la guérison sont nombreux, soit que l'analyste est incapable de résoudre le conflit, soit parce que des obstacles tant extérieurs qu'intérieurs nous obligent à nous cantonner dans une réserve prudente. Dans beaucoup de cas analogues, l'équilibre nouvellement acquis peut être suffisant pour permettre une guérison sociale. La cuirasse protectrice qu'offre l'obsession peut, par exemple, être assurée, chez un homme, par une femme masculinisée et frigide, gardienne non seulement du foyer mais également du mari, lequel, sous prétexte de respecter les lois sacrées de la fidélité conjugale, s'en fait un nouveau rempart de défense et de résistance. Dans d'autres cas, c'est le travail, — un vrai travail de forçat — qui peut remplir le rôle bienfaisant de barrière, ou encore, c'est une amitié d'homme qui donne à la vie de l'individu un sens, sans que ce dernier ait besoin de donner trop de sens à la vie. Et nous faisons ainsi l'expérience que, plus on s'éloigne du point de départ d'une névrose, plus on s'approche du but d'abord ardemment convoité, et plus notre malade tend à fuir, à se cristalliser dans des formes intermédiaires de guérison ou de maladie, quitte parfois,

(1) Voir notre travail sur le cloisonnement affectif dans la schizophrénie.

pour sauver la face, à échanger la maladie psychique contre une maladie organique : on sait qu'il est toujours possible de s'en procurer une, grâce à la facilité avec laquelle on peut, hélas, trop souvent, couvert par un médecin, se dire malade, voire même se faire opérer. Et les cas où l'on peut pousser l'expérience analytique à fond, deviennent ainsi des occasions relativement rares. Mais les résistances de la fin de l'analyse ne sont pas seulement les plus difficiles à saisir, mais aussi les plus violentes et les plus désagréables pour l'analyste. C'est pourtant de ces résistances, et de certains de leurs aspects, que je voudrais vous parler ce soir, en vous posant la question suivante : Comment se manifeste la résistance au moment du succès d'un traitement, comment joue-t-elle pour anéantir la réussite, pourquoi intervient-elle pour obliger le malade à retourner à la maladie et pour lui interdire de jouir de sa santé, de sa liberté nouvellement acquise ? Ou, en d'autres termes, quels sont les obstacles pouvant empêcher un malade d'accepter le succès de la guérison ?

Un malade m'apporte le rêve suivant : « Je suis à Vienne, sur le quai de la gare, et je place ma malle et mes effets dans le train de Paris. Je monte dans le train qui est sur le point de partir, puis je redescend sur le quai ; alors, le train se met en marche et part avec mes bagages. Je reste sur le quai. Que faire ? ma malle est partie sans moi. Finalement, je m'adresse au chef de gare pour qu'il me fasse rapporter ma malle.

» Après cela, je me trouve dans une loge de théâtre avec ma jeune tante (la sœur de ma mère). La loge est en désordre, et je crains qu'on puisse voir que j'ai dérangé de mes mains les rideaux qui la décoraient.

» Puis je me vois ouvrant une lettre d'amour adressée à un banquier par une artiste juive qui se trouve dans un grand dénûment. Pendant que je l'ouvre, je proteste contre cette façon de procéder de ma part qui est absolument contraire à mon habituelle façon d'agir. »

Pour comprendre ces rêves et la situation dans laquelle se trouve notre malade (que nous appelerons M. X.), je vous dirai d'abord ce que signifie la malle qui part dans le train de Paris. Cette malle contient les affaires de M. X., parmi lesquelles se trouvent tout d'abord une paire de hautes bottes pour femme que le malade a achetées uniquement dans le but de se masturber en les regardant. Puis il y

a des ustensiles de lavement, dont X. se servait abondamment dans le temps, soit pour calmer les douleurs de ses hémorroïdes ou d'un eczéma anal dont il se plaignait fréquemment, soit pour éloigner des vers intestinaux dont la présence l'obsédait au point de lui faire croire qu'il percevait leurs moindres mouvements, — soit encore pour combattre un eczéma opiniâtre compliqué fréquemment de furonculose. En effet, à chacune de ces attaques, il commençait une série de lavements pour se procurer un effet calmant.

Citons, en outre, parmi les objets appartenant au malade, ses drogues, ses médicaments contre les extrasystoles, les spasmes de l'œsophage et de l'estomac, spasmes qui ont nécessité des traitements compliqués et coûteux « au contact » de toutes les sommités médicales que leur spécialité désignait comme susceptibles de s'occuper du tube digestif, de l'intestin, de l'appendice ou de l'anus.

Tout cela le malade, originaire des environs de Vienne, allait me l'expédier à Paris, ou, plus exactement, il allait, dans ce rêve, s'en séparer et m'en faire cadeau.

Mais, comme vous avez pu le voir, il se ravise et prévient le chef de gare pour qu'on lui renvoie ses bagages.

Il était intéressant de voir à quel état psychique pouvait correspondre tous ces éléments à l'époque du rêve :

Depuis plusieurs jours, le malade se plaignait d'angoisse et de tachycardie, ou plutôt de « Herzpumpern », selon son expression. Il arrive furieux à la séance, déclare ne jamais avoir été dans un état aussi atroce. « Et je n'y comprends rien, ajoute-t-il. En dehors de mes symptômes cardiaques, tout le reste a disparu. Je ne me suis jamais aussi bien porté, physiquement s'entend. J'en ai fait la réflexion hier. Je me suis dit : Que se passe-t-il donc ? Je suis devenu fort et solide, plus de douleurs à l'estomac, plus de rectoscopie et de séances chez les médecins ; je me lève plus tôt, je travaille, je sors, j'ai une amie que j'aime et qui m'aime, et me voici furieux et malheureux... Tenez, hier, j'ai rencontré dans la rue l'ambassadeur de O. Je l'aborde sans hésiter, je l'accompagne, je me lance dans une conversation avec lui au sujet d'une femme que je trouve charmante. C'est, je crois, la femme d'un ministre turc. Je dis que j'ai passé l'après-midi avec elle, et à ce moment-là je m'arrête. Je me demande tout à coup ce qui me prend de raconter des choses pareilles, de me promener avec cet ambassadeur, de me croire bien portant comme tout le monde, et de lui parler de

femmes... Je m'arrête donc, et je me dis : quelle gaffe ! Et sans l'accompagner jusque chez lui, ce qui eût été, dans ce cas, la moindre politesse, je le quitte, lui disant à peine au revoir. Certainement, il a dû me prendre pour un mufle. »

Mesdames et Messieurs, sans doute avez-vous déjà compris ce qui se passe chez ce malade ? Sa malle, ses affaires, ce sont les symboles de sa névrose, son homosexualité, son complexe anal, dont il essaye de se débarrasser en me les envoyant. Il est furieux, car il y tient ainsi qu'à son père auquel il est resté fixé.

Il est furieux de se voir séduisant, bien portant, à la hauteur de la situation, en conversation avec un ambassadeur très connu à Paris. Tout à coup, il se souvient que ce n'est pas ainsi qu'il veut se présenter au public, mais plutôt comme un gaffeur, comme un malade, gémissant, souffrant. Et, au lieu de pousser la conversation jusqu'au bout, il fait machine arrière. Il ne veut pas se séparer de sa malle.

Et la suite de ces rêves vous en fera comprendre le vrai motif. Ne rêve-t-il pas qu'il est au théâtre, dans une loge en désordre, en compagnie de sa tante, la sœur de sa mère, et cela sans sa malle, c'est-à-dire sans son père. Ce dernier ne l'a-t-il pas envoyé par le train à Paris, c'est-à-dire expédié dans un autre Etat, dans un autre monde. En l'abandonnant ainsi ne l'a-t-il pas tué ? N'a-t-il pas peur d'être remarqué par tout le monde avec ces pensées ? N'a-t-il pas tout fait pour dissocier sexualité et tendresse, reportant la première soit sur les prostituées, soit sur les médecins avec lesquels, par l'intermédiaire de ses symptômes, il s'est accouplé. Il est vrai qu'il ne s'est pas précisément fait proposer la botte, — mais les bottines de femmes qu'il a achetées et devant lesquelles il est tombé en extase, qu'est-ce, sinon la botte à laquelle il avait voulu vouer sa vie, à l'exclusion de tout autre culte ? Nous voyons aisément que ce fétichisme avait pour but de nier l'existence de l'organe féminin, — ou plutôt de lui faire croire à l'existence d'un organe masculin chez la femme. C'est pourquoi, par exemple, il obligeait une prostituée à mettre les bottes en question et que son intérêt ne se concentrait que sur les bottes, sans oser aller plus haut que jusqu'aux genoux de la fille, tellement il craignait de découvrir ce que toujours il aurait voulu ignorer.

Et le voici maintenant dans une loge avec sa tante, craignant que tout le monde ne s'aperçoive qu'il a dérangé les rideaux de cette loge.

Mieux encore : il est en train d'ouvrir l'enveloppe d'une lettre d'amour adressée par une artiste juive à un banquier. Le père de X. est un banquier très connu dans son pays. X. est juif. Le voici, lui qui n'a jamais été attiré par une jeune fille juive, en train d'ouvrir cette lettre et de commettre un acte de « défloration ». Et la jeune artiste juive en question lui rappelle sa sœur. Peut-on exprimer plus clairement que dans ce cas, la transposition des deux éléments de la sexualité sur un seul être, sexualité qui, comme je vous l'ai dit, était dissociée chez notre malade. Celui-ci, en effet, vouait une tendresse chaste aux amies de sa sœur et gaspillait sa virilité dans les bas-fonds de la prostitution, de la perversion et de la névrose. Si nous pouvons reconnaître dans la jeune artiste pauvre la prostituée, dans la jeune fille juive, rappelant la sœur du malade, nous reconnaissons cette sœur elle-même

Aussi, notre malade est-il furieux. Ça va bien, trop bien pour lui. Il n'est pas mûr pour supporter son succès. Il proteste et prétend qu'on fait de lui un indiscret et prétentieux personnage. Il ne peut pas encore renoncer aux charmes, à la poésie de son ancien état où, du fond des abîmes de sa névrose, de ses échecs et de sa maladie, il pouvait fixer ses regards sur l'idole lointaine, inaccessible et vierge, sur la femme auprès de laquelle il a été impuissant et malade, — trop impuissant pour être en danger de céder à la tentation sexuelle, assez malade pour être plaint et gâté, et pour demeurer le joujou de maman, le fils adoré de son père, ce dernier ne sachant qu'inventer pour lui faire plaisir.

Mesdames, Messieurs, être un homme normal ne comporte pas uniquement des avantages. Ce rôle viril impose des responsabilités multiples que l'individu ne se sent pas toujours la force d'assumer. A la manière des soldats qui, guéris de leurs blessures de guerre, reprochent cependant aux médecins de ne les avoir guéris que pour les envoyer dans la bataille, beaucoup de malades nous reprochent de ne voir en eux que de la chair à canon. En effet, le canon qui leur fait peur, aussi paradoxal que cela paraisse dans leur cas, c'est la femme, la guérison. Certains de nos malades nous pardonnent difficilement de les guérir. Les résistances qu'ils opposent à la guérison peuvent devenir terribles. « Il m'a condamné à vivre avec des êtres inférieurs », disait dernièrement l'un d'entre eux en se plaignant de moi à l'un de ses amis. L'être inférieur, c'était la femme qui vit à ses côtés, à laquelle il demandait aussitôt pardon de l'avoir traitée « d'être inférieur ».

Comment surmonter cette résistance ? Comment terminer un traitement et obtenir d'un malade qu'il s'accepte guéri ? C'est tout un problème impossible à résoudre si l'on ne sait pas analyser les résistances que je vous décris.

Le cas suivant n'est pas moins révélateur. Il s'agit d'un homme d'âge moyen, qui d'ailleurs, comme X., avant de venir chez moi, avait fait chez un disciple de Steckel une assez longue analyse.

Voici un rêve de ce malade, rêve qui caractérise bien la situation :

« Je suis avec ma voiture chez un garagiste. Il est question de changer le moteur, et l'on a, je crois, monté d'office sur la voiture, à la place du vieux moteur, un moteur Ford 8 cylindres. C'est peut-être aussi un moteur Mathis. Je proteste, car je trouve que la consommation d'essence va être trop forte. »

Pour comprendre ce rêve, il est utile de considérer quelques associations d'idées du malade. Un garagiste, en effet, avait changé un jour le gicleur de son carburateur, de sorte que la consommation d'essence était devenue anormalement élevée. Il a fallu l'intervention de Solex pour remédier au mal, et Solex (l'usine où se fabrique le carburateur en question) a remis des gicleurs du calibre de ceux que le garagiste avait remplacés.

Le rêve de M. J. est facile à comprendre. Il reproche à son garagiste analyste d'avoir changé son moteur et de lui avoir mis un moteur puissant (8 cylindres Ford ou Mathis) qui dépense trop d'essence. M. J. a en effet souffert d'impuissance sexuelle et affective se traduisant par toutes sortes de symptômes. Dans le domaine de la sexualité, éjaculation précoce et dissociation de la sexualité, homosexualité latente très prononcée, avec érotisation correspondante de tous les mécanismes d'échecs par l'intermédiaire desquels le malade se faisait battre, angoisse de la castration et fuite devant l'amour. Dans le domaine affectif, nous avions affaire à de l'instabilité, à l'impossibilité de s'engager dans une carrière et d'aboutir, à une fuite perpétuelle devant toute responsabilité, à une dépendance pratiquement complète vis-à-vis de la famille, grâce à laquelle M. J. pouvait vivre. Ajoutez à cela que tous ces symptômes s'observaient chez un homme particulièrement doué et cultivé, ayant à un degré considérable le sentiment de l'équité et de l'honneur, et vous pourrez vous faire une idée des souffrances morales que cet état de choses pouvait comporter.

Aujourd'hui — le rêve nous le dit — l'impuissance sexuelle a disparu. M. J. vit avec une amie qui n'a rien d'une prostituée. C'est une femme charmante avec laquelle il a l'intention de se marier. Tout au plus pourrait-on encore trouver chez cette femme les dernières traces d'une frigidité qui a existé au début de leur liaison, et qui a cédé progressivement, à mesure que M. J. n'avait plus besoin de cette frigidité pour se réserver des échecs, et qu'il pouvait accepter que son amie — autrefois assez masculine — devînt femme. Dans le domaine social, la vie de M. J. est en train de s'engager dans la voie de la réussite par l'absence d'échec d'abord, et ensuite par la force et la méthode avec laquelle J. sait se créer une situation.

Mais dans le rêve, il trouve que cela lui coûte trop. Il proteste, comme si on avait changé le moteur sans lui en demander la permission, c'est-à-dire en dépit de ses résistances. De même qu'avec le gicleur, il cherche un moyen pour revenir à l'ancien « moteur », plus économique, c'est-à-dire pouvant marcher avec une moindre dépense de libido, comme le « moteur » d'un enfant. Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, le succès, le bonheur, la réussite sont encore considérés comme une calamité, la femme un peu comme un traquenard, une loterie qui coûte cher.

Mais un rêve, fait peu de temps après, va nous renseigner sur l'évolution de la situation.

M. J. rêve : « Je suis invité à une fête chez un banquier qui porte le même nom que nous. C'est le banquier qui gère ma fortune et qui peut faire la pluie et le beau temps chez moi. J'arrive avec deux autos, mais ne les range pas auprès des autos des autres invités. Le banquier m'en fait la remarque et s'en étonne. Après cela on me remet un livre qui vient de paraître. Je m'aperçois que c'est la publication de mon cas. Cet ouvrage n'est pas fait pour moi, et pourtant je me sens le collaborateur de l'auteur. Puis je me trouve sur un chemin qui passe entre deux rochers très rapprochés, une sorte d'arche. J'avance et je m'engage dans le pays, de l'autre côté des rochers. Je m'inquiète de B., qui est resté derrière moi et qui n'a pu me suivre ; B. est un ami avec lequel j'ai longtemps vécu dans les colonies. ».

Mesdames, Messieurs, vous avez certainement remarqué que le banquier qui fait la pluie et le beau temps, c'est-à-dire qui peut châtrer M. J. en lui enlevant sa fortune, signifie à la fois le père et l'analyste. M. J. se présente à lui non pas avec une auto, mais avec

deux autos (allusion au moteur Ford de 8 cylindres). Il est vrai qu'il n'ose pas encore ranger ces autos à côté des autres voitures. (La peur d'être comparé à autrui.) Puis il accepte la publication de son cas, c'est-à-dire sa naissance. (M. J. connaît mon livre *Misère de l'Homme.*) Il accepte de faire comme le héros de ce récit. Il passe entre les deux rochers, accomplit sa renaissance et perd son ami B. (l'homosexualité) qui ne peut plus le suivre sur le nouveau terrain.

En résumé, nous voyons que, dans ce rêve, M. J., tout en restant craintif, consent à se montrer avec ses voitures, à exposer son cas, c'est-à-dire à se montrer lui-même tel qu'il est, et qu'il se résigne à perdre ce qu'il aime, l'homosexualité, pour renaître, pour s'engager dans une vie nouvelle.

Le cas de M. Z. illustre, à mon avis, la même situation d'une façon particulièrement typique.

M. Z. nous apporte un jour le rêve suivant : « Je suis dans une pièce d'ameublement oriental, assis à une table basse avec deux Japonais ; les deux Japonais tiennent à la main une arme, un sabre énorme, qui m'appartient et qu'ils ont réussi à me prendre. Le sabre se dresse tout droit en l'air. Je flaire un mauvais coup et je crains que les Japonais ne tournent l'arme contre moi. Je leur tiens tête de toutes mes forces. »

Pour comprendre ce rêve, il faut savoir que notre malade a souffert d'une forme grave d'impuissance sexuelle et affective. Dans la vie sexuelle, il avait remplacé l'acte normal par des lavements qu'il se faisait faire dans des maisons closes.

Dans la vie affective, cet homme qui a une personnalité remarquable a tout fait pour être annihilé, tant par la nature de son travail que par le pas qu'il laissait prendre sur lui à son associé. Celui-ci, homme assez médiocre, jouait dans les affaires de M. Z. un rôle hors de proportion avec ses aptitudes.

Le Japonais, c'est pour lui un être qui prend des notes, qui ne fait qu'assimiler et qui veut « grossir », c'est-à-dire étendre ses frontières. C'est encore l'antipode, quelque chose comme une autre espèce d'hommes, d'êtres rusés, aussi rusés que des femmes, etc. Ajoutons que la femme de M. Z., que nous connaissons très bien, peut faire songer à une Japonaise, tant elle est fine, civilisée et subtile... Le Japonais, c'est encore quelqu'un qui, à l'occasion de manœuvres militaires, a assisté d'une façon muette à tout ce qui

se passait sans perdre la moindre nuance des opérations —, exactement comme l'analyste dans l'analyse, pouvons-nous ajouter. Bref, le sabre que brandissent les deux Japonais, c'est l'organe de M. Z. qui, dans ce rêve, manifeste les qualités nouvellement acquises. Vous avez compris entre les mains de qui : entre celles de sa femme et de l'analyste à la place d'une femme. M. Z. proteste : on lui a pris cette arme de force, il craint le contre-coup, il résiste tant qu'il peut. Quand on sait que ce rêve survient au moment où la personnalité de M. Z., enfin libérée après une longue analyse, commence à réaliser le maximum de ce qu'un homme peut espérer dans son milieu, quand on considère que M. Z., dont la parole a été paralysée par la névrose, peut enfin développer un talent d'orateur de premier ordre, manifestant une énergie, une force de combattivité étonnante, faisant de lui quelqu'un d'exceptionnel, — alors qu'autrefois la seule présence d'une personnalité marquante dans une société où il se trouvait le poussait à se conduire d'une façon humiliante et ridicule, et l'empêchait totalement de donner la moindre mesure de sa force, — quand on a assisté à tout cela, dis-je, alors le rêve que je viens de vous citer prend une valeur particulièrement caractéristique.

Avant de clore la liste de mes exemples, je voudrais vous citer brièvement le rêve d'une femme ayant souffert d'obsession grave, de frigidité sexuelle et de troubles du caractère. Voici le rêve :

« Je suis dans le Midi, sur une plage, et je quitte mon pyjama pour mettre une robe, — car sur cette plage les femmes portent des robes. Tout à coup, je vois que quelque chose se passe dans la voiture de mon mari, laquelle est à côté de nous. Une espèce de parasol énorme se déploie derrière les deux places avant, et je monte vite sur la voiture pour aplatir cela. Mais, je ne sais comment, tout à coup ma robe prend feu et je suis en flammes. J'essaye d'arracher la robe, rien à faire, elle reste accrochée autour de mon cou. J'appelle au secours ; mes enfants et leur bonne sont là et ne bougent pas. Je me réveille, — mais je n'étais pas aussi angoissée qu'on pourrait le croire d'après le rêve. »

Je n'insiste pas sur les détails de ce rêve qui est facile à comprendre. La malade avoue — au grand jour (plage du Midi) — qu'elle n'est plus frigide, mais au contraire en « flammes » après le contact avec le curieux parasol qui s'est élevé sur la « voiture » de son mari. Vous avez compris. Ce qui nous intéresse ici, c'est le besoin d'arracher la robe, d'étouffer la flamme, — la résistance de

la malade à l'orgasme. Elle appelle au secours, elle se débat comme pour se libérer du diable ; et elle subit tout cela uniquement parce que c'est plus fort qu'elle, et que même les enfants dont elle s'est servi comme arme contre son mari ne bougent plus. Je crois qu'il est inutile de multiplier les exemples de ces rêves. Vous voyez que tous se rapportent à peu près à la même situation, que tous expriment à un degré considérable la résistance du malade à la transformation que nous opérons, et qu'il n'accepte que si c'est plus fort que lui. Cette résistance, dans tous les cas, est une conséquence de l'angoisse. Le premier a peur d'être vu avec sa tante, il se reproche — en ouvrant la lettre — de commettre une action indélicate. Le deuxième a peur de dépenser trop d'essence. Le troisième a peur qu'on ne tourne contre lui les armes qu'on arrache à son affectivité avare et craintive. Et la femme du dernier rêve, appelle au secours pour qu'on la délivre des flammes. Cette peur, vous la connaissez, on l'appelle, en psychanalyse, la peur de la castration. Cette notion donne peut-être lieu à un malentendu. N'a-t-on pas l'impression que derrière la crainte de la castration se cache, souvent, la crainte de la mort. N'est-ce pas elle qui pousse nos malades à se jeter à l'eau à la manière de Gribouille ? Et n'est-ce pas la mort qu'il faut pouvoir affronter quand on veut être capable de vivre, d'aimer, de créer, de lutter ? Les rêves de la fin d'une analyse tournent toujours autour de ces problèmes. Voyons, par exemple, le rêve suivant :

« Je suis obligé de partir seul, en chemin de fer, à 4 heures de l'après-midi. J'ai mon billet, je suis prêt, mais des gens me disent que je peux attendre encore une demi-heure. » Celui qui a fait ce rêve est un homme qui a souffert d'une névrose d'angoisse particulièrement désagréable et humiliante. Le moindre rhume, la moindre douleur était pour lui un prétexte à abandonner son travail pour se soigner et se lamenter. C'était à sa femme qu'à cette époque-là il demandait de fournir en grande partie leurs moyens d'existence. Aujourd'hui, tout cela est fini. Mais le rêveur qui se sent prêt, hésite encore, car le fait de se séparer de l'analyste implique un long voyage. Vous savez ce que dans les rêves symbolisent ces voyages.

Un autre de mes malades, qui m'a donné beaucoup de difficultés, m'a apporté un jour le rêve suivant : « Je suis à l'hôtel avec un de mes employés. Je dois partir en voyage et je demande ma note. Le patron de l'hôtel me la donne, la note est assez élevée, mais j'ai

suffisamment d'argent sur moi pour la payer. Je veux payer, mais voilà que mon employé, auquel j'ai montré la note en me plaignant, se tourne vers le patron pour « l'engueuler ». Le patron baisse son prix de plus en plus. Il a peur du chantage, tant il est impressionné, et finalement il ne réclame plus un sou. Je pense que ce n'est pas de ma faute s'il cède devant mes valets. »

Mesdames Messieurs, c'est la peur de la mort comme l'a aussi très justement remarqué un jour Mme Sokolnicka (1), qui, à mon avis, explique le mieux la violence des réactions de certains malades quand ils sont arrivés à ce point du traitement. Cette violence peut prendre parfois des formes inouïes, et la question se pose de savoir comment on pourrait simplifier au malade ce passage douloureux d'une vie à une autre, ce renoncement à tout un passé, cet abandon d'une partie de soi-même qu'il faut laisser mourir ?

La technique du traitement que je puis vous recommander est infiniment variable. Il faut naturellement beaucoup de tact, comme Lœwenstein nous l'a exposé dans une de ses conférences. Mais ce tact n'exclut pas la fermeté, vous le savez bien, sans elle on est réduit à l'impuissance. Un analyste qui a peur de perdre l'amitié de ses analysés serait en mauvaise posture devant les difficultés en question, de même que celui qui dépendrait de son malade, ou qui aurait peur de se brouiller avec lui. Mieux encore : Il manquerait à sa tâche en privant le malade de l'usage de sa combattivité dont il peut avoir besoin pour réussir socialement et matériellement.

Pour faire œuvre d'analyste, nous sommes obligés de suivre l'exemple magnifique que notre maître nous a donné. Si nous ne voulons pas capituler devant les difficultés, nous devons être capables de faire face, suivant le cas, à la désapprobation du malade ou à celle de son entourage, nous ne pouvons rien changer à ce sort. Mais, ceci posé, il va sans dire que nous devons éviter les difficultés inutiles, et surtout ne pas les rechercher, comme cela peut arriver quelquefois. Et, dans cet ordre d'idée, il y a bien des choses qu'on peut faire.

Dans certains cas, il faut éviter que les malades, qui ne supporteraient pas le contre-coup de leur progrès, n'aillent trop vite. Nous avons besoin de temps, de beaucoup de temps, pour nos accouchements laborieux. Et j'ai fait de fâcheuses expériences en bousculant mes malades, par exemple par la fixation d'un terme. Il

(1) Conférence faite à la Société Psychanalytique de Paris, en 1931.

m'est arrivé d'exiger trop de choses, et le malade, ne supportant pas de me suivre, a été obligé de rompre l'analyse.

Pour vous indiquer comment on peut parfois procéder, il faut que je vous cite l'exemple suivant. Vous savez que les manifestations les plus désagréables de la résistance du malade se traduisent par un besoin de punition souvent insatiable, consécutif au sentiment de culpabilité provoqué par le développement du traitement. Or, j'ai eu un malade qui, à la manière de Baudelaire, ne pouvait vivre qu'avec des créatures de basse condition et qui détruisait par l'intermédiaire de l'alcool, à l'instar de l'ivrogne des *Fleurs du Mal,* tous les sentiments élevés en lui, — j'ai conseillé, au moment où cet homme était sorti de la boue et commençait à fréquenter les salons, de ne pas aller trop vite, car chaque nouveau succès se traduisait chez lui par la nécessité de faire une bombe effrénée susceptible de dégénérer en querelles, avec coups donnés aux agents. Avant l'analyse, le malade, pour faire plaisir à ses parents, avait réussi à un certain moment à s'abstenir d'alcool, mais en travaillant comme une bête de somme. Un soir, il sort en smoking avec une Anglaise et boit un peu. En rentrant chez lui, en auto, quoique sobre, il renverse un passant et le tue. Puis il réussit par son étrange comportement à se faire mettre en prison. Il a fallu des démarches très compliquées pour le faire sortir de là. J'ai conseillé à ce malade de fumer de temps en temps un peu de haschich, ce qui lui permit souvent d'échapper au besoin de s'abrutir par l'alcool.

Dans d'autres cas, où les progrès du malade se traduisent par une réussite exceptionnelle en affaires, il m'arrive de conseiller de faire un sacrifice d'argent en faveur de la famille ou d'une œuvre, sacrifice qui permet souvent de diminuer la réaction négative due au besoin de punition. Il y a des cas où le malade recherche la punition dans des querelles avec nous. Je suis persuadé que, si on pouvait lui en fournir l'occasion, cela faciliterait parfois la situation. Mais nous ne disposons pour cela que de peu de moyens : le silence, la fermeté, la séance sacrifiée inutilement. D'autre part, notre action a pour but de permettre au malade de renoncer à la satisfaction de ce besoin qui demande la souffrance, comme une drogue, comme un bienfait. « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance. » Il y a des cas où la réaction négative déclenchée par la guérison est particulièrement douloureuse, si bien que l'on peut se demander, au moment où l'on se trouve en face d'une situation pareille, s'il ne

vaut pas mieux abandonner. Freud prétend que certaines réactions de ce genre rendent la continuation du traitement absolument impossible. Il importe donc de bien se rendre compte de ce qui se passe pour pouvoir abandonner à temps, si cela est nécessaire.

Jusqu'à présent nous avons surtout envisagé la résistance du malade résultant de la *perte du profit secondaire de la névrose.* Vous savez que Freud désigne par le terme de profit secondaire tous les avantages qu'un malade peut tirer de son état : protection, bénéfice de la fuite devant la vie, devant la castration, devant la mort, etc. Vu de ce point de vue, la résistance se présenterait en fonction d'un principe économique déterminant la névrose et elle serait conditionnée par ce que nous appelons le complexe anal, c'est-à-dire par le refus d'abandonner, de sacrifier les matières digérées ou mortes, que ce soit les matières fécales, ou le passé, l'enfance.

Mais on aurait tort de croire que ce serait là la principale source dont se nourrit la résistance de la fin de l'analyse. Il y en a d'autres, dont il s'agit de tenir compte pour ne pas être débordé.

D'abord rappelons-nous ce que nous avons dit au début de ce travail au sujet de la cuirasse protectrice d'une névrose. Or cette cuirasse devant assurer la protection de l'affectivité du malade n'a pas seulement une valeur économique, elle a une valeur esthétique. Elle est le produit d'un effort d'autoguérison du malade, elle est l'œuvre du médecin qu'il est pour lui-même et vous savez que ce médecin est comme tout autre médecin, susceptible de réagir par des blessures d'amour-propre quand on met en question son art de guérir. En d'autres termes : nous rencontrons dans le malade un concurrent qui au premier abord se montre parfois narquois, puis, quand le traitement avance, amical et tolérant en face de nos efforts, mais qui au moment où nos succès s'affirment et triomphent de ses tentatives de guérison névrotiques, devient inquiet et morose, manifestant fréquemment sa mauvaise humeur à notre égard pour finir par nous faire souvent de véritables scènes de jalousie quand nous avons eu raison de lui et de ses résistances.

« Ma belle cuirasse qui faisait l'admiration de tout le monde est brisée », écrivait dernièrement une de mes malades à un de ses amis. « J'ai trompé tout le monde et j'étais seule à connaître ma misère, maintenant je suis une pauvre femme obligée d'avouer qu'elle a besoin d'autrui... »

Il y a des cas où cette jalousie engendre un véritable besoin de vengeance vis-à-vis de l'analyste. Il importe d'en tenir compte et de donner à ce besoin, si cela est possible, quelque satisfaction. C'est non la moindre tâche de l'analyste que de se faire pardonner ses succès par son malade et de ménager avec tact sa susceptibilité de « confrère ».

Cette susceptibilité est d'autant plus grande que l'effort qu'avait fourni le malade pour masquer, pour refouler, pour cacher ses émotions était considérable et il est d'autant plus vexé qu'il a honte de ses sentiments.

A côté du principe économique, nous voyons donc apparaître un principe esthétique pouvant conditionner la résistance du malade et ceci nous fera comprendre qu'au fond nous pouvons avoir à faire face à un véritable amour que le malade peut avoir placé dans sa maladie. Mais ce n'est pas tout.

Si la cuirasse nous paraît d'une part, représenter une protection et un chef-d'œuvre d'art pour le malade, nous comprenons d'autre part qu'elle a pour lui la valeur d'un véritable enfant, enfant qu'il a conçu dans son âme, dans son corps, et qu'il porte douloureusement et amoureusement. Mais n'avons-nous pas la tâche pénible de le lui ravir ? Cette tâche, inutile de le dire, apparaît particulièrement ingrate dans les cas où le malade n'a vécu, si j'ose dire, que pour sa maladie — maladie, qui comme un fruit monstrueux a absorbé toutes les forces vives de l'individu, forces que ce fruit nous dispute parce qu'il en vit et parce qu'il les aime.

C'est quand nous nous sommes emparés de ce fruit qu'éclatent généralement chez le malade toutes les jalousies — non seulement de « confrère », mais également et surtout ceux de la paternité et de la maternité.

La jalousie de la gloire de la paternité est un sentiment bien pénible à supporter et c'est elle surtout qui contribue à la rancune qu'éprouvent certains malades à l'égard de l'analyste qui les a guéris. Ne les avons-nous pas rendu malheureux par notre succès — qui fait notre gloire — ne les avons-nous pas privés des seuls moyens qui leur ont permis de se consoler d'un malheur d'enfant ?

Le rêve suivant nous paraît être un bon exemple à ce sujet.

« Je suis furieux de voir un confrère mener les enfants à la mare aux cannes. Il a de l'autorité sur les enfants alors que je n'arrive pas à en avoir. »

Le rêve est celui d'un professeur, dont la cuirasse névrotique a particulièrement bien compensé ses malheurs d'enfant choyé, voyant naître après lui deux autres enfants. Je n'insiste pas sur l'interprétation du rêve. Il paraît clair.

Dans un autre cas le malade rêve qu'il se trouve avec sa marchandise à la frontière d'un Etat pour aller dans un autre Etat. Mais le douanier exige que notre malade continue le voyage sans marchandises. Ce dernier offre de payer le prix fort pour emporter sa marchandise. Le douanier reste inflexible. Finalement pour dénouer ce conflit dans le rêve, le malade fait appel au chef du douanier qui admoneste sévèrement son subordonné. Dans le cas de ce malade, il ne s'agissait pas d'une économie à réaliser en lâchant sa marchandise pour passer d'un Etat à un autre, c'est-à-dire pour guérir. Il y tenait par amour-propre, car il entendait bien faire son métier. Il était consciencieux même dans sa névrose et il n'acceptait pas que l'analyste le détournât de ce qu'il considérait comme un devoir sacré. La marchandise, dans son cas, c'était son père, un pauvre père martyrisé par la vie, auquel le malade était fortement attaché. C'était aussi l'analyste qu'il ne voulait pas perdre en allant dans son nouvel Etat.

Ceci nous explique pourquoi au moment du succès d'une analyse nos malades pleurent souvent, nous reprochant suivant leur caractère avec plus ou moins de véhémence, de tout leur prendre, de ne rien leur laisser. C'est que par leurs résistances, ils défendent également le fruit de leur amour dirigé dans une direction anormale. Notre victoire pour eux est souvent une défaite, défaite après laquelle la vie n'offre souvent que des satisfactions très relatives. « Ma terrible fidélité » me disait un de mes grands malades, « c'est elle qui me pousse à vous emm... et qui m'empêche de me guérir. Je préfère ne pas guérir que de voir qu'on se f... de mes résistances ». Ce cas m'a d'ailleurs montré jusqu'à quel point le malade pouvait prendre consciemment le parti de ses résistances et rester malade uniquement pour avoir la satisfaction à la Don Quichotte d'avoir mis son médecin en échec.

Car mettre son médecin en échec, n'est-ce pas mettre la vie en échec ? Sans névrose, il n'y a plus moyen de bouder la vie, — de se moquer d'elle et de ses exigences, de se révolter contre les lois sociales, les lois de la vie et de l'amour, de se révolter sans responsabilité ni culpabilité, puisqu'on ne se sent plus couvert par la

maladie qui désarme le juge et la divinité. Sans maladie, plus d'irresponsabilité pour ses mouvements d'humeur — la vie reprend ses droits, fini « la rigolade ». Et quelle vie hélas, trop souvent : une vie ratée quand elle a été irrémédiablement compromise par la névrose et l'échec déterminé par cette dernière. Trop souvent aussi un ménage malheureux, parce qu'on n'a pas su choisir le chemin normal du bonheur ; ou encore la maladie organique dans le cas où cette dernière est devenue un pilier du rempart de la résistance névrotique, maladie organique qui persiste même alors que la névrose a disparu.

Les conditions sociales dans lesquelles nous vivons répondent de moins en moins à nos aspirations instinctives naturelles — et il devient de plus en plus difficile de réussir socialement dans une société où tant de choses sont faites à l'envers. Alors, pour certains, guérir signifie se révolter contre des conditions sociales anormales et cette révolte, parfois, signifie la bataille, la guerre, quand elle est devenue la seule issue pour la vie.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que la signification des résistances, surtout de celles de la fin d'une analyse, est extrêmement complexe. Gardons-nous, en général, de tenir rigueur au malade qui ne veut ou ne peut nous suivre. Nous ne savons pas toujours ce que nous ferions à sa place. Heureusement pour nous, les cas où nous avons toutes les chances de réussir sont encore nombreux. Et notre connaissance des difficultés auxquelles nous nous heurtons, nous permet également de trouver une issue, même dans les cas désespérés.

Mesdames et Messieurs, je regrette de n'avoir pu vous exposer le sujet que d'une façon très sommaire. Mais le temps dont je disposais pour la préparation de la conférence était trop court pour une élaboration plus détaillée. Je vous remercie de m'avoir écouté avec tant de patience et de bienveillance.

A propos de l'article de M. R. Laforgue

Dans une conférence que j'ai faite à la Société de Psychanalyse de Paris au mois de février 1931 j'ai parlé du problème de l'angoisse et de la mort. Je me suis arrêté surtout aux rapports entre celles-ci et la fin de l'analyse. J'ai cité alors des cas où cette angoisse par son intensité particulièrement frappante m'a permis d'étudier ce phénomène. Vu l'estime que je porte aux travaux et aux opinions du docteur René Laforgue je ne peux pas m'empêcher d'exprimer le plaisir qu'il soit arrivé aux mêmes constatations dans son travail « les Résistances de la fin du traitement analytique », communiqué dans la même Société Psychanalytique de Paris, à la séance d'Octobre dernier.

E. SOKOLINSCKA.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

RAPPORTS

présentés au VIII[e] Congrès des Psychanalystes de Langue française
le 18 et le 19 Décembre 1933
à PARIS

Psychologie Génétique et Psychanalyse

PREMIER RAPPORT

présenté par R. DE SAUSSURE

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Au Congrès International de Psychologie de Copenhague (août 1932), M. Claparède disait : « Notre collègue Murchisson publie tous les cinq ans des volumes de psychologies (au pluriel !)... Vous avez le behaviourisme, la réflexologie, la psychologie dynamique, la psychanalyse... Ce sont des recueils très intéressants ; mais qui prouvent surtout que notre science est encore bien arriérée ! Il n'y a pas plusieurs physiques, ni plusieurs chimies. De même, il n'y a ou il ne devrait y avoir qu'une seule psychologie (1).

Nous sommes pleinement d'accord avec ces paroles de notre maître, et notre rapport est un modeste essai de faire rentrer dans le cadre d'une psychologie plus générale, une partie des données psychanalytiques. Nous croyons que la psychanalyse contient un très grand nombre de faits définitivement acquis et, si tel est le cas, ils doivent forcément avoir de nombreux points de contact avec la psychologie générale. Ces faits ne peuvent être que mieux établis, si, après avoir été envisagés du point de vue psychanalytique, ils reçoivent une nouvelle confirmation et donnent lieu à de plus amples développements, éclairés à la lumière d'autres méthodes.

Ce qui caractérise l'ensemble des recherches psychanalytiques, c'est d'avoir jeté une lumière nouvelle sur le contenu de la pensée enfantine. Cette pensée spontanée échappait à de nombreux observateurs qui poursuivaient en même temps un but pédagogique et qui, par suite, s'intéressaient surtout à la façon dont l'enfant s'assimile la pensée adulte.

Parallèlement aux découvertes de Freud, mais un peu plus tardivement, une école de psychologues, dont les représentants les plus distingués sont MM. Piaget et Luquet, cherchait à préciser la structure de la pensée enfantine. Il m'a paru intéressant de faire appel à la collaboration de M. Piaget pour confronter les résultats de ces deux perspectives. Cette confrontation m'est apparue d'autant plus intéressante, que Freud ne s'en est pas tenu au contenu seulement

(1) Voir *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger*, 1933, p. 7 et 8.

de la pensée, mais qu'il a essayé de décrire certains mécanismes de structure. Citons, par exemple, les processus d'identification, de projection, d'investissement affectif, de symbolisation, etc...

De même Piaget, pour illustrer la logique de l'enfant, a fait de vastes enquêtes sur le contenu de la pensée spontanée de l'enfant. Il s'est servi d'une méthode différente de la psychanalyse, méthode que nous aurons à décrire dans un instant.

Ce qui différencie ces deux ordres de recherches, c'est que Freud a en vue surtout les mécanismes de la pensée inconsciente, alors que Piaget vise à décrire des mécanismes de la pensée qui tend à prendre conscience d'elle-même. Freud étudie avant tout les opérations mentales qui tendent à préserver la pensée de sa socialisation, Piaget, au contraire, cherche à établir les étapes de la socialisation de la pensée. Freud insiste sur le contenu de la pensée affective et subjective de l'enfant, Piaget s'intéresse surtout au contenu objectif de la pensée.

Cette différence de perspective devait fatalement amener des points de contact et des points de différenciation entre les deux doctrines. Il nous a paru intéressant de mettre les principaux d'entre eux en évidence.

Il est certain qu'on s'expose à des erreurs à ne vouloir examiner certains phénomènes que sous l'un de ces angles.

Les méthodes de Freud et de Piaget étant différentes, il y avait intérêt également à envisager des phénomènes qui ont été perçus par des voies diverses. Malheureusement, pour des raisons faciles à comprendre, il n'était pas possible à Piaget de faire porter ses enquêtes auprès d'enfants sur leurs conceptions concernant les faits de la sexualité. Il reste cependant un domaine commun aux investigations de Freud et de Piaget, à savoir l'évolution des idées morales chez l'enfant.

A la suite de cette confrontation, bien des objections qui nous sont faites de l'extérieur tomberont. En effet, beaucoup d'assertions paraissent erronées tant que nous les regardons du point de vue de notre logique adulte, mais elles deviennent infiniment plus vraisemblables lorsque nous les comparons à d'autres conceptions enfantines, et lorsque nous cherchons à nous les expliquer avec l'ensemble des lois qui régissent la pensée de l'enfant.

Une connaissance plus approfondie de la logique des premières années n'a pas seulement une valeur académique, elle est un précieux appui thérapeutique. En comprenant certaines différences de

raisonnements, le malade arrive mieux à s'expliquer et ses idées infantiles, et ce qui le sépare encore de la guérison.

A ce propos, je voudrais glisser ici une remarque sur certains sujets dont l'analyse traîne indéfiniment, bien qu'ils apportent à leur traitement une foule d'associations intéressantes.

Ces malades n'ont aucune peine à associer librement, ceci pour la bonne raison qu'ils sont inoccupés et vivent seuls une grande partie de la journée. Leur pensée est désocialisée ; elle se poursuit presque toute la journée sur le même plan que les associations libres de l'analyse.

Or, Piaget, dans sa communication sur la pensée symbolique (1), faite en 1922 au Congrès International de Psychanalyse à Berlin, insiste sur le fait que l'enfant, avant l'âge de 6-7 ans, ne prend pas conscience de sa pensée. Il la subit.

Les cas rares, il est vrai, auxquels je faisais allusion il y a un instant, ont régressé dans cette forme de pensée. Leurs associations libres, loin d'être une soumission aux règles de la méthode, ne sont qu'un symptôme de leur état. Si paradoxal que cela puisse sembler, l'indication thérapeutique, dans un cas de ce genre, consiste à exiger du malade une certaine concentration sur un sujet donné.

Ces malades sont incapables de travailler, parce qu'ils oublient qu'ils en avaient l'intention, ou, lorsqu'ils l'ont, ils prennent celle-ci pour la réalité. Ils s'asseyent dans un fauteuil, examinent ce qu'ils devraient faire et se donnent l'illusion de l'avoir fait.

L'analyse ne peut avoir de prise sur ces sujets que si elle les rééduque premièrement à prendre conscience de leur pensée et de la réalité. Si elle néglige de diagnostiquer cette forme de pensée infantile, elle va certainement au-devant d'un échec. Le malade ne saurait, en effet, tirer aucun bénéfice de l'interprétation d'une chaîne d'associations, tant que son esprit ne s'est éveillé à la logique de l'adulte.

Je me suis un peu étendu sur cet exemple, car il montre bien la nécessité de tenir compte, en thérapeutique, autant de la structure que du contenu de la pensée. C'est là un des grands services que peut nous rendre la confrontation des recherches de Freud et de Piaget.

Les points de contact que l'on pourrait établir entre la psychanalyse et l'ensemble des recherches sur le développement de l'intelli-

(1) Voir *Archives de Psychologie*, 1923, p. 282.

gence chez l'enfant, sont nombreux. Ce sont souvent des points de détail, et les exposer sans ordre aurait amené une incohérence désagréable dans ce rapport. C'est pourquoi nous avons préféré choisir un certain nombre de problèmes qui nous paraissaient importants et laisser dans l'ombre une série de points secondaires. Cependant, pour montrer le parti que l'on pourrait tirer d'une confrontation plus méthodique de ces deux champs d'expérience, donnons au hasard un de ces exemples.

Freud a signalé depuis longtemps l'amnésie concernant nos premières années. Il l'a attribuée aux refoulements sexuels, — cela était une explication bien naturelle, puisqu'il s'intéressait surtout aux souvenirs de cet ordre qui avaient pu provoquer des chocs chez les enfants.

Il semble cependant que l'amnésie soit un phénomène beaucoup plus général au cours des premières années. Piaget nous apprend, en effet, que la plupart des garçons affirment, jusqu'à l'âge de 6-7 ans, que le soleil est vivant parce qu'il avance, mais dès qu'ils ne le croient plus, ils sont persuadés qu'ils ne l'ont jamais cru. D'autre part, ils pensent toujours avoir découvert eux-mêmes ce qu'on vient de leur apprendre, et il n'y a là qu'une simple amnésie.

On voit donc que ce n'est pas dans le domaine sexuel seulement que s'établira une résistance à l'ecphorie des souvenirs infantiles. Il est probable qu'à cet âge l'enfant éprouve le besoin de mettre d'accord ses croyances avec celles de son entourage, et que ce fait l'amène à refouler sa pensée autistique, aussi bien dans le domaine cosmologique que dans le domaine sexuel.

Nous avons réparti notre travail de la façon suivante. Pour ma part, j'ai essayé de montrer les phénomènes de la petite enfance mis au jour par l'analyse, sous l'angle des théories de Piaget. Là aussi, pour ne pas me perdre dans trop de détails, je me suis limité à envisager, d'une part, les préoccupations sexuelles de la fillette dans l'âge phallique, et, d'autre part, la constitution du surmoi chez le garçon.

Piaget s'est chargé de la tâche plus délicate d'aborder quelques problèmes de psychologie générale en confrontant les résultats des deux méthodes en question.

La Méthode

La méthode employée se compose, d'une part, de l'observation directe de la pensée spontanée de l'enfant, et, d'autre part, de ce que nous appellerons la méthode clinique. Ces deux méthodes se complètent et peuvent servir de contre-épreuve l'une à l'autre.

Si l'on veut interroger l'enfant sur sa pensée, il convient de partir de ses propres questions, faute de quoi l'on n'atteindra guère son champ de préoccupations.

La méthode de l'observation pure est insuffisante. En effet, à cause même de son égocentrisme, l'enfant ne cherche pas à communiquer spontanément sa pensée. D'autre part, lorsqu'il parle, c'est en général dans la société de ses semblables, mais alors elle est liée aux actions immédiates et ne porte pas sur cette fraction essentielle de la pensée qui est détachée de l'action, et qui se développe au contact des spectacles de l'activité adulte ou de la nature.

« Le second inconvénient systématique de l'observation pure tient à la difficulté de discerner chez l'enfant le jeu de la croyance. Voici un enfant qui se croit seul et qui dit à un rouleau compresseur : « Tu as bien écrasé les grosses pierres ». Joue-t-il ou personnifie-t-il vraiment la machine ? Il est impossible de le dire dans un tel cas, parce que c'est un cas particulier. L'observation pure est impuissante à discerner la croyance de la fabulation. Les seuls critères sont fondés sur la multiplicité des résultats et la comparution des réactions individuelles (1). »

Il nous faut donc dépasser les méthodes de pure observation, et c'est là que nous avons recours à la méthode clinique. Précisons ce que nous entendons par là.

Le clinicien, en effet, peut tout à la fois : 1) converser avec le malade en le suivant dans ses réponses mêmes, de manière à ne rien perdre de ce qui pourrait surgir en fait d'idées délirantes ; et 2) le conduire doucement vers les zones critiques (sa naissance, sa race, sa fortune, ses titres militaires, politiques, ses talents, sa vie

(1) Piaget : *Représentation du Monde chez l'Enfant* (*R. M. E.*), Alcan, 1926, p. XII.

mystique, etc.), sans savoir naturellement où l'idée délirante affleurera, mais en maintenant constamment la conversation sur un terrain fécond. Ainsi, l'examen clinique participe de l'expérience, en ce sens que le clinicien se pose des problèmes, fait des hypothèses, fait varier les conditions en jeu, et enfin contrôle chacune de ses hypothèses au contact des réactions provoquées par la conversation. Mais l'examen clinique participe aussi de l'observation directe, en ce sens que le bon clinicien se laisse diriger tout en dirigeant, et qu'il tient compte de tout le contexte mental, au lieu d'être victime d'erreurs systématiques, comme c'est souvent le cas du pur expérimentateur.

Dans la psychologie de l'enfant, comme en psychopathologie, le bon expérimentateur doit, en effet, réunir deux qualités souvent incompatibles : savoir observer, c'est-à-dire laisser l'enfant parler librement et, en même temps, savoir chercher quelque chose de précis, avoir à chaque instant quelque hypothèse de travail, quelque théorie juste ou fausse à contrôler. Il faut naturellement observer la prudence que réclame cette méthode, ne pas suggestionner l'enfant et éviter à la fois la systématisation due aux idées préconçues et l'incohérence due à l'absence de toute hypothèse de travail.

Bref, nous adressant à des médecins, nous n'insistons pas davantage sur ces faits qui leur sont bien connus.

La phase phallique examinée sous l'angle de la logique infantile

Un premier fait qu'il nous semble intéressant de noter, c'est que les enquêtes faites sur des enfants de 4 à 6 ans révèlent une extraordinaire similitude de conceptions cosmologiques. A cet âge, l'artificialisme règne en maître. Les montagnes, le lit des rivières et des lacs ont été fabriqués par la main de l'homme. D'un enfant à l'autre, les mythes qui leur servent à expliquer la formation du soleil, l'origine des rivières, l'apparition de la nuit, etc., varient extrêmement peu. Ce fait nous paraît intéressant à noter, car beaucoup de critiques de la psychanalyse ont bien voulu admettre le rôle du complexe d'Œdipe, l'envie de l'organe masculin chez la fillette, les théories anales sur la naissance, etc., comme des faits pouvant survenir exceptionnellement chez certains enfants psychopathes, mais ont nié qu'il s'agissait là de conceptions tout à fait générales. Or, les enquêtes faites, dans d'autres domaines, directement auprès des enfants, nous montrent qu'il y a beaucoup plus de vraisemblance à penser que tous les enfants, et non pas quelques-uns seulement, acceptent temporairement ces idées. Mais dès qu'ils sont parvenus à un autre stade de la pensée, ils s'imaginent avoir toujours cru à cette solution et n'en avoir jamais eu d'autres dans l'esprit.

Après cette remarque générale, décrivons la phase phallique chez la fillette, et nous examinerons ensuite l'ensemble de cette pensée sous l'aspect de la logique enfantine.

Abraham (1) est le premier à avoir signalé que derrière le désir de masculinité de la femme se cachait une expérience mal digérée de la petite enfance. La fillette, lorsqu'elle entre en contact avec l'organe masculin, se dit : « J'ai dû avoir autrefois un membre comme celui des garçons, mais on me l'a pris ». Il en résulte que la fillette considère ses organes comme une blessure. Cette constatation a donné lieu à une série d'observations que nous résumons ici (2).

(1) Voir Abraham : « Aeusserungsformen des weiblichen Kastrationskomplexes ». *Zschr. f. Psa.*, T. VII, 1921, p. 422-452.

(2) Freud : « Die infantile Genitalorganisation ». *Ges. Schriften,* T. V.

Freud : « The early development of female sexuality ». *Internat. Journ. of Psa.* 1927.

Freud : *Neuere Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psa.* Wien 1933.

Karen Horney a bien mis en lumière que les éléments érotiques qui déclenchaient le désir du pénis n'étaient pas la déception de ne pas être un garçon, mais la déception de ne pas pouvoir se voir uriner, de ne pas pouvoir s'exhiber à cette occasion, et surtout de ne pas avoir la possibilité de s'amuser avec cet organe. Pendant toute cette première phase, la fillette semble croire qu'elle aussi aura un jour une verge. Plus tard, lorsqu'elle comprend que toutes les personnes de son sexe sont constituées comme elle, la révolte entrera en jeu, et elle cherchera à se défendre contre la réalité qu'elle ne veut pas accepter. C'est alors qu'elle s'identifie à son frère ou à son père, ou qu'elle opère des tentatives de compensations symboliques, donnant une valeur d'équivalence phallique au bébé, au sein, à la colonne fécale, etc. Dans sa rage de ne pas posséder le membre viril, la fillette voudrait mordre et avaler l'organe de ses proches masculins (1). »

C'est à cet âge que la fillette voudrait que son père lui donnât un bébé vivant comme objet de consolation.

Rappelons qu'à ce même stade il existe diverses théories sur la

JONES : « Bemerkungen zu Dr. Abrahams Aeusserungsformen », etc. *Zschr. f. Psa.*, T. VIII, 1922, p. 329.

EISLER : même titre, *ibidem.*

SACHS : « Der Wunsch ein Mann zu sein ». *Zschr. f. Psa.*, T. VI, 1919, p. 252.

Karen HORNEY : « Zur Genese der weiblichen Kastrationskomplexes ». *Zschr. f. Psa.*, 1923, p. 12-26.

Karen HORNEY : « Flucht aus der Weiblichkeit », *ibidem*, T. XII, 1926, p. 360-374.

FREUD : « Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds ». *Ibidem*, 1925, T. IX.

LEWIS : « Psychology of the castration complex ». *Psa. Rev.* T. XIV, et XV.

BONSFIELD : « Castration complex in Women », *Psa Rev.*, T. XI, 1924, p. 121-143.

Beatrice HINKLE : « On the arbitrary use of the terms Masculine and Feminine ». *Psa. Rev.*, T. VII, 1920, p. 15-30.

Hélène DEUTSCH : « Psychologie der weiblichen Sexualfunktionen », *Zschr. f. Psa.*, 1925.

Mélanie KLEIN : « The Psycho-analysis of children ». *Psychoanalytical Library*, 1932.

M. KLEIN : « Early stages of the Œdipus conflict ». *Journ. of Psa.*, vol. IX, 1928.

Josine MULLER : « A contribution to the problem of libidinal development of the genital phase in girls ». *Ibid.* 1932, vol. XIII.

JONES : « The phallic phase ». *Ibid.*, 1933, vol. XIV.

WULFF : « Mutter-Kind Beziehungen als Ausserungsform des weiblichen kastrationskomplexes ». *Intern. Zschr. f. Psa.*, T. XVIII, 1932.

Hélène DEUTSCH : « Ueber die welbliche Homosexualität ». *Ibidem*, T. XVIII, 1932.

(1) Voir SAUSSURE : « Les fixations homosexuelles chez les femmes névrosées ». Rapport à la IVe Conf. des Psa. de langue française ; ou FERENCZI : « Gullivers Phantasien ». *Zschr. f. Psa.*, 1927, p. 383.

naissance. Elles se concentrent presque toutes autour de ce schéma : on met l'enfant au monde quand on a mangé quelque chose de spécial (ainsi dans les contes de fées), et les enfants naissent par l'intestin, comme lorsqu'on va à la selle (1).

On sait que chez un grand nombre de névrosées il y a persistance de ces idées, qu'elles déterminent toutes sortes de sentiments d'infériorité et qu'elles conduisent souvent à la frigidité et à l'homosexualité féminine.

Nous pourrions décrire avec plus de détails les éléments de cette phase phallique, mais ce que nous en avons dit suffit pour le but que nous nous proposons. Nous voudrions, en effet, examiner ces données fournies par les études psychanalytiques à la lumière de la logique enfantine. Nous verrons alors que bien des constatations qui heurtent notre entendement adulte, sont au contraire dans la logique de l'enfant.

1) La psychanalyse admet que, lorsque la fillette a vu l'organe du garçon, elle ne renonce pas immédiatement à l'idée de posséder ce robinet avantageux et qu'elle s'imagine qu'il lui poussera encore. Ce n'est que lorsqu'elle réalise que sa frustration est définitive qu'elle se représente qu'on lui a coupé cet organe.

Cette façon de voir n'explique pas bien la généralité de cette idée de castration. Nous pensons que la réaction est en somme complexe. Tout d'abord, ce n'est que lentement que l'enfant arrive à cette idée que l'organe masculin n'appartient qu'au sexe masculin. Ici, nous croyons que Freud a parfaitement raison de décrire une phase dans laquelle seul le phallus compte. Pendant cette période, la fillette scotomise son absence de pénis. Il y a là un état d'esprit que nous avons de la peine à nous représenter en tant qu'adulte, où la fillette sait et ne sait pas qu'elle ne possède pas l'organe masculin.

C'est cet état d'esprit que nous voudrions analyser de plus près. Pour mieux le comprendre, nous nous servirons de différentes données qui nous sont fournies par le dessin des enfants et qui ont été bien étudiés par Luquet (2).

Cet auteur a attiré l'attention sur le fait que l'enfant, avant de dessiner selon un réalisme visuel, dessinait selon un réalisme intel-

(1) Voir Freud : « Trois essais sur la sexualité ». Traduction Reverchon, Paris, N. R. F., 1923, p. 93, et Freud : *Uber infantile Sexualtheorien. Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre.* T. II, p. 159-174, Vienne, 1912.
(2) Voir Luquet : *Le Dessin enfantin.* Paris, Alcan, 1927.

lectuel. Un dessin qui illustre bien cette différence est celui d'un garçon de 7 ans ; il s'agit d'un champ de pommes de terre ; mais au lieu de représenter la partie aérienne de la plante, l'enfant n'a représenté que les tubercules invisibles à l'œil.

L'enfant se crée ainsi des types, des modèles internes, comme les appelle Luquet, qui priment la vision réelle. C'est en vertu d'un même réalisme intellectuel que la fillette et le garçon de 4-5 ans créent le type phallique qui a pour eux une valeur universelle.

Deux raisons, croyons-nous, donnent la prédilection au type masculin. Tout d'abord, c'est lui qui procure le plus de plaisir. Il satisfait des tendances ludiques et des tendances exhibitionnistes. Ensuite, c'est lui qui est le mieux adapté du point de vue de l'action. Or la pensée de l'enfant est très fortement orientée vers l'action.

En vertu des avantages précités du type masculin, il se fait d'emblée la conviction spontanée chez l'enfant que ce type est général. C'est pourquoi il est seul à retenir l'attention de l'enfant. Ceci est encore conforme à une règle observée par Luquet : « L'évolution du dessin, écrit-il, témoigne que les détails individuels (ici : absence de pénis) ne prennent de l'intérêt aux yeux de l'enfant que postérieurement aux caractères génériques : non seulement il voit le général dans le particulier, mais encore il voit l'individuel en tant que général avant que de le voir en tant que particulier (1). »

L'étude du dessin enfantin nous donne un autre point de comparaison qui nous fait mieux saisir l'état d'esprit de la fillette lors de sa découverte du sexe opposé.

Un enfant, lorsqu'il a commis une erreur dans un dessin, souvent ne corrige pas sa faute, mais juxtapose sa correction à côté du dessin originel.

« La raison de ce procédé de correction sans rature, écrit Luquet, ne saurait être cherchée dans une difficulté matérielle, puisque, comme nous l'avons vu, l'enfant sait raturer... Une fois un tracé reconnu fautif, il est comme inexistant, l'enfant ne le voit littéralement plus, hypnotisé en quelque sorte par le tracé nouveau, qui le remplace, pas plus qu'il ne tient compte des lignes qui peuvent se trouver accidentellement sur son papier (2). »

Chez la fillette qui vient de découvrir l'organe masculin le même phénomène se produit. La réalité de son corps, jugée comme une

(1) Voir Luquet : *op. cit.*, p. 233-234.
(2) Voir Luquet : *op. cit.* p. 14.

erreur, n'existe plus, seule la réalité masculine persiste. Du reste, comme nous le verrons plus tard, la fillette se persuade qu'elle possède quelque part ailleurs l'organe défaillant.

On le voit, l'enfant prend conscience de deux faits, dont il ne retient qu'un seul. L'intérêt de la perception présente lui fait oublier, ou négliger, la perception passée. Il n'élimine pas le contradictoire et n'établit pas, comme le ferait l'adulte, que les garçons sont ainsi faits, tandis que les filles sont autrement. La fillette saisit bien la contradiction qu'il y a entre elle et le garçon, mais elle n'en tire pas les mêmes conclusions que l'adulte.

Pour mieux saisir ce phénomène, nous devons encore faire intervenir la loi du syncrétisme que Piaget a bien étudiée chez les enfants.

« Tout d'abord, écrit-il, deux objets apparaissent simultanément dans la perception de l'enfant, ou bien deux caractères sont donnés ensemble dans la représentation. Dès lors, l'enfant les perçoit ou les conçoit comme liés ou, mieux, comme fondus en un schéma unique. Enfin ce schéma prend force d'implication réciproque, c'est-à-dire que si l'on isole l'un des caractères du tout, et que l'on demande à l'enfant les raisons de ce caractère, l'enfant invoque simplement l'existence des autres à titre d'explication ou de justification (1). »

Cette forme de raisonnement est capitale pour nous expliquer pourquoi l'idée de castration est universelle chez l'enfant, même lorsqu'il n'a pas été menacé de cette punition.

Dans le cas particulier que nous étudions, les deux objets qui apparaissent simultanément dans la perception sont le pénis et la castration. Ils sont contradictoires pour notre pensée adulte, ils ne le sont pas entièrement pour l'enfant qui les réunit dans un schéma global. D'où la nécessité d'expliquer l'un par l'autre. Le sexe féminin n'est que la castration du sexe masculin.

Mais nous insistons sur ce fait que la castration n'est pas clairement perçue ; elle est bien plus une virtualité qu'une réalité. La perception de la différence anatomique des sexes reste un schéma global. C'est-à-dire que l'enfant en même temps la réalise et ne la réalise pas.

L'enfant, en effet, n'élimine que très progressivement le contradictoire. Luquet nous en a rapporté une belle démonstration.

(1) Voir Piaget : *Le Jugement et le Raisonnement chez l'Enfant.* Delachaux et Niestlé, Paris, 1924, p. 304.

« Une fillette de 4 ans 1/2, après avoir tracé un bonhomme qui a à la fois une pipe et des boucles d'oreilles, l'interprète comme une dame. Comme on lui fait remarquer la pipe, elle répond que c'est le mari de la dame qu'elle avait dessinée auparavant. On lui montre alors les boucles d'oreilles. Elle dit : « Ça, c'est ses boucles d'oreilles, une dame ça a des boucles d'oreilles ». Elle revient donc à l'interprétation dame. Mais, comme on lui remontre la pipe, elle revient à l'interprétation monsieur, et, pour se débarrasser du détail qui ne peut plus être des boucles d'oreilles, elle n'y veut plus voir que de simples ornements du dessin, dépourvus de toute signification figurée. C'est par des boucles d'oreilles, c'est pour faire joli, et puis il fume la pipe (1). »

On voit que l'enfant n'a éliminé le contradictoire que sur les suggestions de l'adulte. Son dessin était primitivement à la fois homme et femme. De même pour l'enfant de 4 à 5 ans, le pénis reste pour les deux sexes le symbole de l'organe urinaire.

« L'enfant ne pouvant choisir entre les deux explications contradictoires d'un même phénomène les admet concurremment et même les fond l'une avec l'autre (2). »

Jacqueline, âgée de 4 ans, déclare, en essayant d'uriner comme un petit garçon entre les barreaux d'une barrière qu'elle veut un « petit long chose qui coule ». Dans son action, elle agit comme si elle le possédait. Tel est cet état d'esprit complexe où il y a à la fois sentiment de frustration et sentiment de possession de l'organe. Pour mieux comprendre cet état, il nous faut encore préciser la notion de participation.

Piaget distingue trois temps dans l'évolution de la pensée enfantine du magique au réel. Voici comment il les caractérise : « Durant le premier temps, le moi est entièrement confondu avec les choses ; il y a participation entre tout, et tout est action magique du désir sur la réalité. Durant le second temps, le moi se différencie des choses, mais les choses restent couvertes d'adhérences subjectives. Dès lors, le moi se sent en participations partielles avec les choses et se croit capable d'agir sur elles à distance, parce qu'il prend pour liés aux choses les différents instruments au moyen desquels il les pense (les mots, les images, les gestes, etc). D'autre part, les choses sont nécessairement animées, parce que le moi n'étant pas séparé

(1) Voir Luquet : *op. cit.*, p. 42-43.
(2) Voir Piaget : *J. et R.*, p. 320.

encore des choses, les notions psychiques et les notions physiques ne sont pas dissociées. Durant ce second temps, la magie et l'animisme sont donc complémentaires. C'est le moment où l'enfant, se croyant suivi par le soleil et la lune, peut aussi bien interpréter le fait en termes de magie (c'est moi qui les fais avancer), qu'en termes d'animisme (ce sont eux qui me suivent). Enfin, dans un troisième temps, le moi est trop séparé des choses pour que les instruments de pensée soient encore conçus comme adhérant aux choses. Les mots ne sont plus dans les choses, les images et la pensée sont situées dans la tête. Les gestes ne sont plus efficaces ; il n'y a plus de magie (1). »

Que l'enfant réalise la différence anatomique pendant le premier ou le second temps de cette évolution, le résultat reste le même. Dans les deux cas, la fillette se différencie mal du garçon, et le garçon de la fillette. Dans un premier âge, cette participation empêche la réalisation de la castration. Le garçon pense lui-même que cet organe est caché chez la fillette. A un âge plus avancé, où la distinction du moi et du monde extérieur s'opère plus spontanément, c'est la peur de la castration, dans l'un et l'autre sexes, qui l'emporte. La participation magique de la fillette à l'égard du pénis s'affaiblit, et la crainte de demeurer frustrée prend le dessus. De même chez le garçon, la possibilité d'une castration commence à l'effleurer et à l'inquiéter. Pendant toute la période de participation, il suffit à la fillette de faire les gestes du garçon pour qu'elle ne prenne pas conscience de ce qui la différencie de lui. C'est là un fait analogue à celui que Piaget résumait en ces termes (2). »

« Or, si nous admettons cette assimilation du monde au moi et du moi au monde, la participation et la causalité deviennent intelligibles. D'une part, les mouvements du corps propre doivent être confondus avec n'importe quel mouvement extérieur. D'autre part, les désirs, plaisirs et peines, doivent être situés, non dans un moi, mais dans l'absolu : dans un monde que, du point de vue de l'adulte, nous dirions commun à tous, mais qui, du point de vue du bébé, est le seul monde possible... Si l'on veut, la participation résulte d'une indifférenciation entre la conscience de l'action de soi-même sur soi-même et la conscience de l'action de soi sur les choses. »

Pour bien mettre en valeur cette notion enfantine de la phase

(1) Voir PIAGET : *Représentation du Monde chez l'Enfant*, p. 251.
(2) Voir PIAGET : *R. M. E.*, p. 140.

phallique, il nous faut encore étudier de plus près la notion de symbolisme. Nous avons dit plus haut que la fillette tâchait de trouver des substituts symboliques au pénis. Il ne faut pas se représenter cette activité du point de vue de la pensée adulte, mais bien la replacer dans son cadre de la pensée enfantine.

Nous croyons que les idées que Piaget a émises à ce sujet, il y a déjà bien des années, ont passé trop inaperçues dans le monde des psychanalystes. En bref, nous pouvons résumer la différence du point de vue de Freud et Piaget, en ce sens que, pour le premier, la symbolisation s'explique surtout par la projection d'une intention dans un objet, tandis que pour le second il s'agit d'une indifférenciation entre le monde extérieur et le moi.

Piaget (1) a opposé ces deux manières de voir ; à notre sens elles se complètent sans s'exclure.

Si nous prenons une jeune fille qui s'amuse avec le robinet d'une baignoire, elle symbolise ainsi l'organe masculin il y a à la fois indifférenciation et projection d'une intention. On ne peut entièrement faire abstraction de cette intention, puisqu'il y a un choix des symboles, et qu'une fillette, par exemple, ne prendra jamais une coquille d'huître ou quelqu'autre symbole féminin pour représenter l'organe masculin.

Le symbolisme nous apparaît comme un investissement libidinal d'un objet qui, ensuite, ne se distingue plus du sujet.

Par contre, nous pouvons dire que ce besoin de symbolisme est alimenté par le besoin de participation. Notons aussi que chez l'enfant la juxtaposition ne se différencie pas toujours de la symbolisation (2). L'enfant, au lieu de chercher un lien causal aux choses, juxtapose certains faits qui ont pour lui une même note affective. Cela n'est que la conséquence de la pensée syncrétique. Celle-ci fait précisément que les enfants procèdent par schémas globaux et par schémas subjectifs, c'est-à-dire ne répondant pas à des liaisons causales vérifiables par tous les individus. « Deux phénomènes perçus en même temps sont en effet impliqués d'emblée dans un schéma que la représentation ne dissocie plus (3) » ; ou, comme le dit Piaget ailleurs : « A un défaut de liaisons objectives correspond un excès de liaisons subjectives (4). »

(1) Voir *R. M. E.*, p. 236.
(2) Voir Piaget : *J. et R.*, p. 292-300.
(3) *Ibid.*, p. 303.
(4) Piaget : *Causalité physique*, p. 317.

Le manque de différenciation que la fillette établit entre elle et le garçon (ce qui n'est qu'un cas particulier de l'indifférenciation entre le moi et le monde ambiant, lui fait interpréter tous les éléments possibles de la réalité dans le sens de sa participation au pénis. On dirait que ce qui lui importe, ce n'est pas tant l'organe même que l'activité qui en découle. D'où l'utilisation de tous les objets qui servent à cette activité. Il en résulte que tant que la fonction de participation prime la fonction de discrimination, la fillette reste dans cet état indécis que nous avons essayé de décrire plus haut, elle connaît et ne connaît pas le fait de sa castration.

On conçoit, dès lors, l'importance énorme que peut avoir pour l'avenir d'une fillette l'âge durant lequel elle constate la différence anatomique des sexes. Si elle est encore dans la période où les processus de participation l'emportent, le désir du pénis prime le sentiment de castration ; si elle est â l'âge où les processus de discrimination l'emportent, c'est l'idée de castration qui deviendra le centre de ses préoccupations.

Il est évident que, chez une fillette normale, l'évolution se fera du stade de participation au stade de discrimination. Puis la fillette acceptera cette différence et, avec elle, l'équivalence sociale des fonctions féminines et des fonctions masculines. Mais, lorsque l'évolution ne se fait pas normalement on peut rencontrer chez la femme adulte deux types distincts qui correspondent au fait que le choc initial non cicatrisé s'est produit dans l'âge des participations ou l'âge des discriminations.

Sans entrer ici dans des descriptions cliniques complètes, notons quelques différences.

La femme restée fixée au stade des participations, présente avant tout des traits de masculinité ; elle n'est pas frigide, mais se complaît souvent dans une ambivalence qui lui est néfaste, ne sachant pas si elle veut donner sa préférence à un homme efféminé dont elle n'a pas à craindre le pénis, qui est psychiquement châtré, ou si elle veut un homme extrêmement puissant, auprès de qui elle puisse continuer son culte phallique, identifiant alors l'homme et l'organe. Ce n'est généralement que lorsqu'elle tombe sur ce second type qu'elle parvient à un équilibre spontané de sa sexualité. L'adaptation au mari efféminé ne se fait pas, parce qu'une femme de ce genre garde dans ce domaine des jugements absolus. Un homme est pour elle sexuel, ou il ne l'est pas. Elle n'arrive pas à manier la logique des relations, et elle se trouve dans la même situation que

l'enfant pour qui le concept lourd, par exemple, sera un qualificatif absolu. Un objet est lourd ou léger, mais il n'est pas, pour l'enfant, lourd ou léger par rapport à d'autres objets ; le kilo de plume pèsera toujours moins que le kilo de plomb.

La femme qui est restée fixée au stade des discriminations demeure sous le choc de sa castration. Elle est avant tout pénétrée par des sentiments d'infériorité, qu'elle compense par une série d'attitudes narcissiques. Elle accepte mal la critique, elle est obligée sans cesse de se justifier ; son attitude est dominée par le fait qu'elle réalise sa castration, mais qu'elle veut la nier à ses propres yeux. Elle ne se défend plus par une participation à la libido de l'autre sexe, mais par une exaltation narcissique. Elle demeure généralement frigide et hostile aux exigences du sexe masculin.

Jones (1), pour des raisons différentes des notres, distingue :

1) *La phase protophallique,* où l'enfant croit que tout être humain possède un phallus.

2) *La phase deutérophallique,* où l'enfant pense que l'humanité est divisée en deux : ceux qui possèdent le phallus et ceux qui ne le possèdent pas. L'explication que l'enfant se donne de cette différence est la castration.

En plus des explications que nous avons déjà données, il est certain que la castration répond à l'artificialisme enfantin. Ce n'est pas le hasard qui peut déterminer le sexe, mais c'est une intervention des parents. Il ne faut pas oublier que « l'enfant se sent dépendant de ses parents et il les conçoit comme cause de tout ce qu'il possède (2) ».

Et maintenant, pour revenir à ce sentiment universel de la castration dans l'inconscient des êtres humains, nous pouvons l'expliquer, d'une part par les schémas syncrétiques qui tendent à condenser les contraires, et d'autre part par le fait qu'à la phase de participation, qui se trouve liée à la phase phallique, succède celle de la discrimination qui constate l'absence de pénis, sans pouvoir encore en déterminer la raison fonctionnelle.

Je dis : raison fonctionnelle, car l'enfant étant tourné avant tout vers l'action, c'est la seule qu'il comprend. Pour cette raison, une explication précoce des fonctions féminines peut avoir une action libératrice favorable.

(1) Jones : *Internat. Journal of Psa.*, T. XIV, 1933.
(2) Piaget : *R. E. M.*, p. 393.

Les problèmes du désir du pénis et de la castration étant éclaircis, continuons notre travail qui consiste à situer dans le cadre de la logique le contenu de la pensée enfantine, tel qu'il nous est révélé par l'analyse.

Nous avons vu que, lorsque la fillette atteint l'âge de discrimination, et qu'elle réalise son absence de pénis, elle tend à accuser sa mère de son infériorité.

C'est un fait assez surprenant que l'universalité de cette explication. En réalité, il n'est pas si étonnant. L'enfant est encore trop jeune pour recourir à une explication fonctionnelle ; il est par contre en plein dans l'âge des explications artificialistes. D'autre part, avant l'âge de 7-8 ans, la notion de hasard fait défaut chez l'enfant.

Piaget écrit à ce sujet : « Le monde est conçu avant cette date comme un ensemble d'intentions et d'actions bien réglées, voulues, ne laissant aucune place aux rencontres fortuites et inexplicables comme telles. Tout peut se justifier, sauf à faire appel à un arbitraire qui n'est pas l'équivalent du hasard, mais du bon plaisir des volontés toutes-puissantes (1). » Or, ces bonnes volontés sont les parents, et si la fillette accuse sa mère de l'avoir frustrée, c'est qu'elle a le sentiment que c'est elle qui l'a faite. Cette conception rentre dans les règles de l'artificialisme enfantin.

Ce sont pour les mêmes raisons que la fillette pense que son père pourrait lui donner un enfant ou un pénis.

Dans cette phase artificialiste, rien ne paraît impossible. C'est souvent après avoir vécu la déception de constater que le père n'apporte ni pénis, ni enfant, que la fillette régresse vers des préoccupations narcissiques anales et investit ses selles de ce double désir.

Nous voudrions intercaler ici quelques fragments de l'analyse d'une malade. Ils permettront de se faire une idée plus claire des mécanismes que nous avons décrits. Nous ne rapportons de cette observation que quelques incidents qui nous paraissent typiques.

Alice a un frère de deux ans plus jeune qu'elle. Celui-ci a une hernie et doit porter bandage. C'est elle qui le lui met. Elle fait ici une double indifférenciation : elle confond la hernie avec un pénis et son frère avec elle-même. Elle adopte pour elle la hernie. Cette indifférenciation se traduit aussi dans le langage. Elle ne dit pas *je*,

(1) Voir PIAGET : *J. et R.*, p. 336.

elle dit *on*. Par là, il faut entendre « mon frère et moi ». Notez qu'elle n'emploie pas ce *on* quand elle parle de sa sœur et d'elle.

Vingt ans plus tard, lorsqu'elle sera mariée, elle reprendra cette même habitude de dire *on* pour son mari et elle. Qu'il s'agisse là vraiment d'un besoin d'indifférenciation d'avec son mari, et qu'il soit commandé par le besoin de participation au pénis, c'est ce que nous prouvent les faits suivants :

1) Même dans son analyse, la malade n'emploie que rarement le mot *je*. Elle le saute. Voici comment se succèdent ses associations : « Allé à Berne aujourd'hui, disputé avec mon mari, pas contente. Vois tout de travers. Veux tout détruire. Veux pas travailler pour l'analyse », etc. Ce langage n'est pas un simple infantilisme, il est le refus de prendre conscience de soi.

2) Pour marquer cette indifférenciation d'avec son mari, il lui arrive d'obliger celui-ci à rester plusieurs heures à côté d'elle. Et ceci subitement, parce qu'elle se sent trop angoissée sans sa moitié. Ou bien, chez ses amis, elle imposera que son mari soit à côté d'elle à table. Elle ne peut en tout cas jamais supporter qu'il soit en face d'elle.

3) Dans ses rapports avec son mari, elle « accapare la fonction », comme elle dit. Lui doit agir seulement quand elle veut. Il y a donc eu chez Alice toute une phase de participation, mais lorsque son frère eut 7 ans, il fut opéré de son hernie, et depuis elle se désintéressa de lui. Ce fut une période de discrimination dans laquelle le sentiment de castration prend le dessus. Mais, en même temps, se dessine chez elle un besoin de vengeance : désir de mordre « la garniture » de son frère, comme elle dit. Longues heures de vacances passées à écraser des limaces dans les bois ; c'étaient des battues systématiques et bien organisées. Puis elle arrache le bras de sa poupée et vit dans la terreur que les saltimbanques ne la prennent et ne lui infligent le même supplice. Toutes les abeilles, à l'exception de la reine, étant des mâles à son avis, elle cherche toutes les abeilles mortes qu'elle peut trouver, dresse un petit bûcher et les brûle.

On voit que l'activité de cette seconde phase est toute différente de la première. C'est une phase d'agressivité contre le pénis, qui suit celle de la participation phallique.

A 11 ans, Alice perd sa mère, femme religieuse et frigide, qui semble avoir souffert d'une névrose d'angoisse. Le besoin de purification de la mère s'extériorisait entr'autres par la manie de donner

des lavements à ses enfants et par l'habitude qu'elle avait de faire porter, en permanence, à ses filles un antidote contre les morsures de serpents.

De 11 ans jusqu'à son mariage, Alice semble s'identifier à sa mère morte et vivre en refoulant sa sexualité. Le mari qu'elle choisit est une image paternelle, quelqu'un qui la protège plus qu'il ne la satisfait.

Les premiers rapports sexuels sont difficiles, et la régression s'opère dès qu'Alice est enceinte. Elle présente alors des vomissements incoercibles, une grève de la faim et un vrai état délirant. Elle supplie qu'on interrompe la grossesse, mais il n'est pas donné suite à son désir.

A l'âge de 3 ans, Alice avait fait une première grève de la faim. Sa mère était restée très forte de sa dernière grossesse, et Alice avait un dégoût affreux de cet énorme corps. En mangeant, elle risquait de devenir enceinte (conception infantile de la grossesse) ; or, elle voulait un pénis, et non un enfant. Ses selles la bouleversaient, elle se représentait chaque fois que c'était un phallus qui la quittait.

Le fait d'être enceinte devait réveiller toutes ses idées infantiles. Il en résulta qu'à l'accouchement elle ne reconnut nullement son enfant, mais s'imagina enfin posséder l'organe désiré. Elle habille et déshabille cent fois par jour cet enfant. Elle lui donne à boire, mais le fait vomir de suite après avec l'idée que c'est son pénis qui éjacule. Les seins, qu'elle n'acceptait qu'en tant que substitut de la « garniture » désirée, n'ont plus aucune valeur pour elle. Elle fait venir un chirurgien, le supplie de les lui enlever.

En un mot, la phase de participation est complètement réveillée.

Ce cas me paraît particulièrement démonstratif pour illustrer les idées de Piaget. Si, du point de vue de l'inconscient, nous devons bien parler d'un investissement libidinal, résultat d'une projection d'affect dans tel ou tel objet, du point de vue d'une psychologie consciente et des opérations logiques de l'enfant ou du malade, il est exact de parler d'une indifférenciation.

Il est ecrtain qu'au moment où Alice prenait son enfant pour un pénis, sa régression était si totale qu'elle ne différenciait plus le symbole de la réalité. Du reste, notre malade donne des preuves constantes de ce fait. Passe-t-elle par une période d'agressivité contre son mari ? Immédiatement, il faut vendre tous les meubles qui lui appartiennent. Pour des raisons semblables, elle s'est débarrassée de tout ce qui appartenait à sa mère. Après une première

période d'analyse, elle a brûlé tous les vêtements qu'elle avait mis au cours de son traitement. Je pourrais multiplier à l'infini les exemples de ce genre.

Chez Alice, nous voyons particulièrement nettement combien le contradictoire s'élimine mal. Elle admet d'une part qu'elle est châtrée, et elle en souffre, d'autre part elle ne se trouve pas différente de son frère ou de son mari. De là un comportement à la fois masculin et féminin, un sentiment d'infériorité désespéré et une assurance masculine déconcertante. Le principe de réalité la prive de verge, mais le principe du plaisir lui accorde constamment une participation intégrale à la masculinité.

Il y a là une confirmation de ce que Piaget écrivait en 1924 :

« Pour la pensée enfantine, qui reste égocentrique, il n'y aura dès lors pas de hiérarchie possible entre les diverses réalités, et cette absence de hiérarchie ne se fera même pas sentir, faute d'un contact continu avec la pensée des autres ; à certains moments l'enfant enfermé dans son moi croira à sa fiction et se jouera de ses croyances antérieures, mais à d'autres moments, en particulier lorsqu'il prendra contact avec la pensée d'autrui, il oubliera ce qu'il vient de croire et regagnera le second pôle de ce qui constitue la réalité pour lui (1). »

Il nous reste encore à examiner quelques aspects des théories infantiles de la naissance. Lorsqu'elles ne contiennent pas d'éléments empruntés aux connaissances des adultes, elles reposent sur cette analogie. Le bébé a été dans le ventre de maman. Les matières sont dans mon ventre. Donc il y a une égalité entre les matières et l'enfant. Ces rapprochements sont possibles dans la pensée de l'enfant, parce que celui-ci ne procède pas par induction ou déduction, mais pour employer le terme de Stern, par transduction. L'enfant ne cherche pas à lier ses jugements par des liens nécessaires. « C'est une même intention, extérieure à l'acte de juger, ou une même action sur la réalité qui groupe ces jugements momentanément ; mais, en dehors de cette systématisation extrinsèque, il n'y a pas entre eux d'implications conscientes ni de liens démonstratifs (2). »

L'implication à ce stade demeure un phénomène moteur ou sensitif, plus qu'un phénomène de pensée. Ces implications restent en dessous du niveau de la conscience. Or, l'enfant établira des impli-

(1) *J. et R.*, p. 325.
(2) Voir Piaget : *J. et R.*, p. 310.

cations de ce genre pour tout ce qui est mystérieux et défendu, pour toutes les choses où l'adulte l'arrête par ces mots : « c'est sale ». Il en résulte qu'il lie ainsi, dans des combinaisons diverses, les organes sexuels, les matières fécales, la naissance des enfants, et, quand il en a entendu parler, l'acte sexuel.

Lorsque nous abordons ces phénomènes chez des malades adultes qui, comme Alice, ont conservé des préoccupations infantiles, il importe de nous garder de vouloir les systématiser avec notre logique d'adultes. Elles gardent forcément un caractère syncrétique, contiennent une foule d'implications sensitives qui ne sauraient s'enchaîner par des raisonnements analogues aux nôtres. La psychanalyse explique la persévérance d'idées infantiles chez l'adulte par le mécanisme du refoulement. Or, beaucoup de ces idées ne sont jamais totalement refoulées et continuent à troubler l'enfant, l'adolescent ou l'adulte. Elles conservent cependant un caractère infantile, car le malade n'en parle pas. C'est un groupe d'idées qui ne se socialise pas et qui, par suite, garde tous les caractères d'une pensée égocentrique.

En effet, l'observation montre que ce n'est pas parce que l'enfant est parvenu à objectiver sa pensée dans un domaine, qu'il progresse sur toute la ligne dans les autres domaines.

« Nous avons pu distinguer danc chaque domaine des stades particuliers, mais il serait singulièrement difficile d'établir des stades globaux, pour cette raison que l'enfant, durant les stades primitifs, reste incohérent. En effet, à l'âge où l'enfant reste animiste ou artificialiste, ou dynamiste sur certains points, il ne l'est plus sur d'autres. Il ne tire pas les conséquences d'un progrès dans tous les domaines où ce progrès est destiné à avoir un jour ou l'autre ses répercussions (1). »

Ces faits nous montrent une fois de plus la nécessité de donner à l'enfant la possibilité de parler très librement des problèmes sexuels, de façon que là aussi, il puisse socialiser sa pensée.

Du point de vue thérapeutique, je considère qu'il ne suffit pas d'éclairer le malade sur le contenu de sa pensée infantile, mais de lui expliquer la structure et les mécanismes de cette pensée.

Nous croyons très important, du point de vue du traitement, de ne jamais perdre de vue la nécessité de faire évoluer la pensée du malade de sa forme infantile à sa forme adulte.

(1) Piaget : *Causalité physique*, p. 328.

A ce propos, nous voudrions relater ici quelques expériences, mais auparavant rappelons les étapes de la pensée, telles que Piaget les a décrites.

Piaget (1) écrit :

« L'histoire du développement intellectuel de l'enfant, c'est en bonne partie l'histoire de la socialisation progressive d'une pensée individuelle, d'abord réfractaire à l'adaptation sociale, puis de plus en plus pénétrée par les influences adultes ambiantes... Quel est le processus de cette socialisation ?... Il suffit de savoir qu'il y a trois termes à ce problème : l'univers auquel l'enfant s'adapte, la pensée de l'enfant, et la société adulte qui influe sur cette pensée. » La plupart des pensées sont influencées et non dictées par l'adulte. L'enfant digère ce qu'il emprunte, et il le fait conformément à une chimie mentale qui lui est propre. De là surgissent des conflits réels entre la pensée de l'enfant et celle de l'entourage, conflits aboutissant à la déformation systématique des propos adultes dans l'esprit des enfants. On s'apercevra alors que le langage adulte constitue pour l'enfant une réalité souvent opaque, et que l'une des activités de la pensée est de s'adapter à cette réalité, tout comme il doit s'adapter à la réalité physique elle-même. Or, cette adaptation qui caractérise la pensée verbale est originale et suppose des schémas *sui generis* de digestion mentale. Ainsi, même lorsque l'enfant construit telle notion à l'occasion d'un mot du langage adulte, cette notion peut être entièrement enfantine, en ce sens que le mot était primitivement aussi opaque à son intelligence que l'est tel phénomène physique, et que, pour le comprendre, il l'a déformé et assimilé suivant une structure mentale propre. »

Dans le cours d'une analyse, nous voyons se transformer une série de notions restées infantiles, et qui tendent à devenir adultes. Dans ce processus, que l'analyste tend à hâter par ses explications, il est facile de constater que l'analysé, dans bien des cas, est non seulement obligé de s'adapter à une réalité nouvelle, mais encore à un vocabulaire nouveau, non pas qu'il emploie des termes différents de ceux de l'analyste, mais parce qu'il leur confère un sens différent. Nous n'avons qu'à citer l'exemple banal de la sexualité. Ce mot comporte une signification toute différente pour l'analysé qui la refoule et l'analyste qui la connaît. Le premier s'adaptera tout

(1) *Introduction de la R. M. E.*, p. XXXVII et s.

d'abord à la conception adulte de ce terme, il s'adaptera ensuite à la vie sexuelle. Mais ce n'est que lorsqu'il aura vécu sa sexualité normale qu'il lui semblera avoir réalisé la valeur du terme ; ou plus exactement il croira l'avoir réalisée auparavant, mais après l'expérience il ajoutera : « C'est maintenant seulement que j'ai compris ».

Prenons un autre exemple. L'enfant prend son désir pour la réalité, de même il confond facilement son intention avec la réalisation de cette intention. Il arrive qu'il soit plein de bonne volonté pour son travail, et cependant qu'il le néglige en fait. S'il est grondé avec incompréhension, à ce propos, il ne manquera pas d'être blessé dans son amour-propre et de trouver le reproche injuste. Dans ce cas, on observera un arrêt de développement dans ce domaine. L'enfant sera tenté de surestimer la valeur de son intention, par défense narcissique, et d'attacher toujours moins d'importance à la réalisation de son intention. Si théoriquement il reste capable de distinguer les deux choses, pratiquement il les confondra. Il résultera chez cet individu une insincérité apparente. Le sentiment vrai (dégoût pour le travail) est refoulé, et le malade vit d'un verbalisme sentimental dont il a été imprégné par l'entourage, et qu'il prend pour ses sentiments vrais.

Au cours d'une analyse, il m'est arrivé un incident extrêmement typique à cet égard. Notre malade, qui n'avait pas d'argent, et dont l'analyse était payée par un de ses parents, témoignait d'un vif regret à l'égard d'une note d'honoraires de quinze francs restée impayée depuis deux ans. Comme par ailleurs il avait bien d'autres dettes, ce regret me parut masquer un transfert négatif. Voulant éprouver la sincérité de ce sentiment, je le priai de me faire, pour s'acquitter de sa dette, un compte rendu d'un ouvrage hollandais. Après 68 jours, le malade m'apporta un petit article qu'il avait fait sans lire l'ouvrage. Ce n'était qu'un commentaire banal du titre et de la table des matières. Au moment où je lui avais donné ce travail, le malade m'avait remercié très sincèrement, touché qu'enfin quelqu'un lui fît confiance. Il ignorait lui-même ses sentiments hostiles et prenait ses intentions, forgées par la contrainte sociale, pour ses sentiments réels.

On voit aisément que la notion de sincérité ne peut avoir la même signification chez un tel individu ou chez un homme conscient de ses sentiments. Chez le premier, le critère de sa sincérité sera son intention, tandis que chez le second ce sera la réalisation de l'inten-

tion. Les deux personnages parlent un langage différent et ne pourront vraiment s'entendre que lorsqu'ils donneront aux termes qu'ils emploient une même signification.

Nous voyons dans cet exemple un fait intéressant, tant pour la psychologie du développement intellectuel que pour la psychanalyse. Il représente un point de jonction et un point de disjonction de ces deux méthodes. Point de jonction, en ce sens que l'analyse découvre ici un de ses comportements typiques d'égocentrisme, tels que nous avons appris à les connaître par la méthode clinique appliquée à l'étude de l'enfant. Point de disjonction, par contre, en ce sens que la méthode clinique vise surtout à l'observation des faits, alors que l'analyse cherche à mettre en lumière leurs mécanismes, à fixer par quoi ils sont déterminés. Certes, la méthode génétique ne néglige pas le facteur de la contrainte sociale, mais elle ne considère pas le déterminisme particulier de tel ou tel retard d'évolution. C'est que les deux méthodes ne poursuivent pas le même objet. La méthode génétique s'attache à observer la succession des acquisitions de l'enfant, alors que la psychanalyse vise à déterminer les arrêts de cette évolution et les causes dont ils dépendent. Ce n'est pas à dire que chacune des méthodes ne puisse servir à l'autre. L'analyse nous explique en grande partie pourquoi l'enfant ne passe pas sur toute la ligne d'un stade à l'autre. La méthode clinique d'observation de l'enfant rend à l'analyse ce grand service de montrer quelles sont les voies d'évolution normales d'un stade à l'autre ; elle nous rend attentifs à cette double adaptation au langage et à la réalité. Nous pensons que cette distinction est d'importance, et que l'analyste ne doit pas la négliger dans les explications qu'il donne à son malade.

Nous avons vu tout à l'heure que l'analyse pouvait éclairer le même fait (le comportement égocentrique) que la méthode clinique. Elle vient confirmer aussi que le passage d'un stade à l'autre se fait progressivement, avec des stations intermédiaires. Nous pourrions en trouver un exemple dans le fait suivant :

Deux jours après nous avoir remis son compte rendu, notre malade nous apporte le rêve suivant : « Je suis dans une classe, vous en êtes le professeur, bien que vous soyez revêtu d'une blouse de médecin. Vous enseignez le hollandais, et je me demande si vous allez me dispenser du cours, puisque je le sais mieux que vous. »

A la suite du rêve, le malade avoue ne pas avoir lu le livre, ce qui est un progrès dans sa sincérité, mais, dans le rêve, l'aveu reste incomplet. Il ne s'agit pas d'un renvoi (ce qui équivaudrait à la

crainte que l'analyste ne refuse le travail), il s'agit d'une dispense. Le rêveur refoule le sentiment d'infériorité provoqué par la médiocrité de son travail et par sa paresse. Il ne laisse paraître que la cicatrisation de la blessure narcissique. Il est dispensé parce qu'il sait mieux le hollandais que l'analyste. De nouveau, il est récompensé de son intention, et non pas de la qualité de son travail (réalisation).

Nous pouvons conclure ce paragraphe en disant que, en ce qui concerne le passage de la pensée enfantine à la pensée adulte, les deux méthodes arrivent à des résultats concordants, mais leur objet étant différent, elles portent chacune l'accent sur une autre catégorie de faits.

Constitution du sur-moi chez le garçon

Les processus par lesquels le sur-moi se forme chez la fillette sont très semblables à ceux que nous décrivons chez le garçon, à cette exception près que le rôle du père est remplacé par celui de la mère. Pour le problème qui nous occupe, il suffit d'examiner ce qui se passe chez l'un des sexes.

Rappelons la théorie freudienne. Elle est contenue dans la petite brochure *Le moi et le soi* (1).

Il faut reconnaître que la pensée de Freud manque de précision, dès qu'on tente de la serrer d'un peu près. En tout cas, le sur-moi est formé de couches diverses que nous allons analyser.

« A l'origine, écrit Freud, dans la phase orale, primitive, de l'individu, la concentration sur un objet et l'identification sont des démarches difficiles à distinguer l'une de l'autre. A des phases ultérieures, on peut seulement supposer que la concentration sur l'objet a pour point de départ le soi pour lequel les tendances érotiques constituent des besoins... Si, pour une raison ou pour une autre, le soi est obligé de renoncer à un pareil objet sexuel, le moi en subit souvent une transformation que nous ne pouvons décrire autrement qu'en disant que le moi a retrouvé en lui-même l'objet sexuel perdu, sans pouvoir donner plus de détails sur les conditions dans lesquelles s'opère cette substitution. C'est précisément ce qui se produirait dans la mélancolie. Il se peut que, par cette introjection, qui représente une sorte de régression vers le mécanisme de la phase orale, le moi rende plus facile ou possible le renoncement à l'objet. Il se peut également que cette identification soit la solution sans laquelle le soi ne saurait renoncer à ses objets (2). »

« Quelle que soit la résistance que le caractère sera à même d'opposer plus tard aux influences des objets sexuels abandonnés, les effets des premières identifications effectuées aux phases les plus précoces de la vie, garderont toujours leur caractère général et

(1) Nous suivrons ici la traduction de Jankelevitch, publiée dans les *Essais de Psychanalyse*, Payot, 1927. Là où Jankelevitch écrit super-moi, nous avons toujours transcrit sur-moi, pour nous conformer aux usages des psychanalystes de langue française.

(2) *Op. cit.*, p. 195-196.

durable. Ceci nous ramène à la naissance de l'idéal du moi, car derrière cet idéal se dissimule la première et la plus importante identification qui ait été effectuée par l'individu : celle avec le père de sa préhistoire personnelle. Cette identification ne semble pas être la suite ou l'aboutissement de la concentration sur un objet ; elle est directe, immédiate, antérieure à toute concentration sur un objet quelconque. Mais les convoitises libidinales qui font partie de la première période sexuelle et se portent sur le père et sur la mère semblent, dans les cas normaux, se résoudre en une identification secondaire et médiane qui viendrait renforcer l'identification primaire (1). »

Pour bien comprendre ces textes et pour les compléter, avant de poursuivre l'étude du sur-moi, nous aimerions rappeler les idées de Freud sur l'identification. Elles sont contenues dans le chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi* (2).

« La psychanalyse voit dans l'*identification* la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne. Cette identification joue un rôle important dans le complexe d'Œdipe ; aux premières phases de sa formation, le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce qu'il est, le remplacer à tous égards. Disons-le tranquillement, il fait de son père son idéal. Cette attitude à l'égard de son père (ou de tout autre homme en général) n'a rien de passif ni de féminin : elle est essentiellement masculine (3). »

« ... Simultanément avec cette identification avec le père, ou un peu plus tard, le garçon a commencé à diriger vers sa mère ses désirs libidinaux... Ces deux sentiments demeurent pendant quelque temps côte à côte, sans influer l'un sur l'autre, sans se troubler réciproquement. Mais, à mesure que la vie psychique tend à l'unification, ces sentiments se rapprochent l'un de l'autre, finissent par se rencontrer, et c'est de cette rencontre que résulte le complexe d'Œdipe normal. Le petit s'aperçoit que le père lui barre le chemin vers la mère ; son identification avec le père prend de ce fait une teinte hostile et finit par se confondre avec le désir de remplacer le père, même auprès de la mère (4). »

En plus de cette identification, le père peut devenir un objet

(1) *Op. cit.*, p. 197-198.

(2) Nous citons ici aussi la traduction de Jankelevitch, parue dans le même recueil d'essais.

(3) *Op. cit.*, p. 126.

(4) *Ibid.*, p. 126.

d'attachement. « Il est facile d'exprimer dans une formule cette différence entre l'identification avec le père et l'attachement au père comme à un objet sexuel : dans le premier cas, le père est ce qu'on voudrait être, dans le second, ce qu'on voudrait avoir (1). »

« Il y a trois formes possibles d'identification : 1) l'identification constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet ; 2) à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place d'un attachement libidinal à un objet, et cela par une sorte d'introjection de l'objet dans le moi ; 3) l'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne, sans que celle-ci soit pour elle l'objet d'un désir libidinal (2). »

« Le sur-moi étant « l'héritage du complexe d'Œdipe » (3), il convient de préciser l'évolution de ce complexe, mais tenons déjà pour acquis qu'en vertu de la bisexualité de l'individu, le garçon passe par une phase d'attachement libidinal au père, attachement auquel il devra renoncer, en sorte que l'identification avec le père tiendra des trois mécanismes décrits plus haut. »

Lorsque le garçon sera en pleine phase œdipienne, « l'identification avec le père revêt alors un caractère d'hostilité, engendre le désir d'éliminer le père et de le remplacer auprès de la mère. A partir de ce moment, l'attitude à l'égard du père devient ambivalente ; on dirait que l'ambivalence, qui était dès l'origine impliquée dans l'identification, devient manifeste. Cette ambivalence à l'égard du père et le penchant tout de tendresse qu'il éprouve pour l'objet libidinal que représente pour lui la mère, forment pour le petit garçon les éléments du complexe d'Œdipe simple et positif. »

« Lors de la destruction du complexe d'Œdipe, l'enfant est obligé de renoncer à prendre la mère pour objet libidinal. Deux éventualités peuvent alors se produire : ou une identification avec la mère, ou un renforcement de l'identification avec le père. C'est cette dernière éventualité que nous considérons généralement comme normale ; elle permet à l'enfant de conserver jusqu'à un certain degré l'attitude de tendresse à l'égard de la mère. A la suite de la disparition du complexe d'Œdipe, la partie masculine du caractère du petit garçon se trouverait ainsi consolidée (4). »

(1) *Ibid.*, p. 127.
(2) *Op. cit.*, p. 129.
(3) *Op. cit.*, p. 203.
(4) *Op. cit.*, p. 198-199.

L'identification avec le père aurait donc, en plus des motivations précédentes, un but de neutralisation des agressivités. « L'hostilité ne pouvant pas être satisfaite, il se produit à sa place une identification avec celui qui était primitivement un rival. Des observations faites sur des homosexuels atténués confirment la manière de voir d'après laquelle cette identification servirait, elle aussi, de substitution à une attitude de tendresse à l'égard d'un objet, attitude qui a mis fin à des rapports d'hostilité agressive (1). »

Avant de terminer ce que nous avons à dire du sur-moi, nous voudrions ouvrir une nouvelle parenthèse sur l'ambivalence qui joue dans la théorie freudienne un rôle si important. Rappelons en passant que le terme a été créé par Bleuler.

Dans son introduction à la psychanalyse, Freud précise (2) que l'ambivalence naît chez le garçon à propos du conflit avec le père. C'est un sentiment très primitif où haine et amour se juxtaposent, alors que chez l'adulte ces deux sentiments entreraient en conflit. Chez l'adulte, on peut retrouver cette ambivalence à l'état inconscient. Plus l'enfant avance en âge, plus il abandonne les mécanismes de l'ambivalence. De même, l'humanité s'est éloignée de plus en plus des relations tabous qui caractérisent les civilisations primitives et qui sont essentiellement de nature ambivalente (3).

Cette notion d'ambivalence éclaircie, revenons à l'étude du surmoi, et précisons son rôle par rapport à l'Œdipe.

« Ce sur-moi, écrit Freud, n'est cependant pas un résidu des premiers choix d'objets par le soi ; il a également la signification d'une formation destinée à réagir énergiquement contre ces choix. Ses rapports avec le moi ne se bornent pas à lui adresser le conseil : sois ainsi (comme ton père), mais ils impliquent aussi l'interdiction : ne sois pas ainsi (comme ton père) ; autrement dit : ne fais pas tout ce qu'il a fait ; beaucoup de choses lui sont réservées à lui seul. Ce double aspect du moi idéal découle du fait qu'il a mis tous ses efforts à refouler le complexe d'Œdipe et qu'il n'est né qu'à la suite de ce refoulement. S'étant rendu compte que les parents, surtout le père, constituaient un obstacle à la réalisation des désirs en rapport avec le complexe d'Œdipe, le moi infantile, pour se faci-

(1) *Op. cit.*, p. 204-205.

(2) Voir FREUD : *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, Vienne, Heller, 1918, p. 382.

(3) Voir FREUD : *Totem et Tabou*, traduction Jankelevitch, Payot, 1924, p. 96 et 97.

liter cet effort de refoulement, pour augmenter ses ressources et son pouvoir d'action en vue de cet effort, dressa en lui-même l'obstacle en question. C'est au père que, dans une certaine mesure, il emprunta la force nécessaire à cet effet, et cet emprunt constitue un acte lourd de conséquences. Le sur-moi s'efforcera de reproduire et de conserver le caractère du père, et plus l'Œdipe sera fort, plus vite (sous l'influence de l'enseignement religieux, de l'autorité, de l'instruction, des lectures) s'en effectuera le refoulement, plus forte sera aussi la rigueur avec laquelle le sur-moi régnera sur le moi, en tant qu'incarnation des scrupules de conscience, peut-être aussi d'un sentiment de culpabilité inconscient... (1) »

« En réfléchissant à ce que nous avons dit relativement au mode d'apparition du sur-moi, nous constations qu'il constitue la résultante de deux facteurs biologiques excessivement importants : de l'étant d'impuissance et de dépendance infantile que l'homme subit pendant un temps assez long, et de son complexe d'Œdipe que nous avons rattaché à l'interruption que le développement de la libido subit du fait de la période de latence ; c'est-à-dire aux doubles dispositions de sa vie sexuelle (2). »

Alexander a exposé la naissance du sur-moi d'une façon beaucoup plus simple (3).

L'enfant entre en conflit avec le monde extérieur ; c'est généralement à propos de l'éducation à la propriété que naît ce premier conflit. Il apprend qu'en se salissant, il provoque une réaction de mécontentement dans son entourage. Cette réaction peut se compliquer de menaces faites à l'enfant.

Pour éviter le déplaisir de la réaction de l'adulte, l'enfant la prévient en se privant de sa satisfaction. Le conflit qui primitivement se jouait entre le moi de l'enfant et l'adulte, se passe maintenant entre ce même moi et la personne adulte introjectée. Autrement dit, le conflit est devenu intérieur et le sur-moi a été créé. Le complexe d'Œdipe n'est qu'un cas particulier qui vient renfercer ces premières réactions. Le sur-moi prendra une nouvelle puissance lorsqu'aux premières tentatives d'onanisme l'adulte menacera l'enfant de castration, ou que cette menace s'imposera spontanément à la prise de conscience de la différence anatomique des sexes.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure qu'il existe un

(1) Freud : *Essais de Psychanalyse*, p. 291.
(2) *Ibid.*, p. 292.
(3) Voir Alexander : *Psa. der Gesamtpersönlichkeit*, ch. I.

flottement assez fâcheux dans la pensée des psychanalystes au sujet de la formation du sur-moi. Avant d'essayer de préciser ces mécanismes génétiques, nous voudrions exposer le résultat des enquêtes de Piaget concernant le développement de la pensée morale chez l'enfant.

En confrontant ensuite les deux points de vue, nous tenterons d'atteindre une notion plus claire du sur-moi et de sa genèse.

« Il semble exister chez l'enfant deux morales distinctes, dont on peut du reste discerner les contre-coups sur la morale adulte. Ces deux morales sont dues à des processus formateurs qui, en gros, se succèdent sans pourtant constituer des stades proprement dits. Il est possible, en outre, de marquer l'existence d'une phase intermédiaire. Le premier de ces processus est la contrainte morale de l'adulte, contrainte qui aboutit à l'hétéronomie et par conséquent au réalisme moral. Le second est la coopération qui aboutit à l'autonomie. Entre deux, on peut discerner une phase d'intériorisation et de généralisation des règles et des consignes.

» La contrainte morale est caractérisée par le respect unilatéral. Or, comme M. Bovet l'a clairement montré, ce respect est la source de l'obligation morale et du sentiment du devoir : toute consigne émanant d'une personne respectée est le point de départ d'une règle obligatoire... Cette morale du devoir, sous sa forme originelle, est essentiellement hétéronome. Le bien, c'est d'obéir à la volonté de l'adulte. Le mal, c'est de faire à son idée. Il n'y a pas de place, dans une telle morale, pour ce que les moralistes ont appelé le « bien », par opposition au devoir pur, le bien étant un idéal plus spontané de la conscience, et plus attirant que coercitif. Certes, les rapports des enfants avec leurs parents ne sont pas que des rapports de contrainte. Il y a une affection mutuelle spontanée, qui pousse l'enfant, dès les débuts, à des actes de générosité et même de sacrifice, à des démonstrations touchantes qui ne sont en rien prescrites. Là est, sans aucun doute, le point de départ de cette morale du bien que l'on verra se développer en marge de celle du devoir, et qui l'emportera complètement chez certains individus. Le bien est un produit de coopération. Mais le rapport de contrainte morale, qui est générateur du devoir, ne saurait par lui-même conduire qu'à l'hétéronomie. En ses conséquences extrêmes, il aboutit au réalisme moral.

» Puis vient une phase intermédiaire qu'a finement notée M. Bovet : l'enfant n'obéit plus seulement aux ordres de l'adulte, mais

à la règle en elle-même, généralisée et appliquée d'une manière originale... Il y a là assurément un effet de l'intelligence qui travaille au moyen des règles morales, comme de toutes les données, en les généralisant et les différenciant. Mais si nous tendons ainsi vers l'autonomie de la conscience, ce n'est encore qu'une demi-autonomie : il y a toujours une règle qui s'impose du dehors, sans apparaître comme le produit nécessaire de la conscience elle-même. »

La réciprocité seule sera facteur d'autonomie.

« La morale de l'autorité, qui est la morale du devoir et de l'obéissance, conduit, dans le domaine de la justice, à la confusion de ce qui est juste avec le contenu de la loi établie, et à la reconnaissance de la sanction expiatoire. La morale du respect mutuel, qui est celle du bien (par opposition au devoir) et de l'autonomie, conduit, dans le domaine de la justice, au développement de l'égalité, notion constitutive de la justice distributive et de la réciprocité. La solidarité entre égaux apparaît une fois de plus comme la source d'un ensemble de notions morales complémentaires et cohérentes, qui caractérisent la mentalité rationnelle. Assurément, on peut se demander si de telles réalités pourraient se développer sans une phase préliminaire dans laquelle le respect unilatéral de l'enfant pour l'adulte façonne la conscience enfantine. Comme l'expérience n'est pas possible, il n'est guère utile de discuter ici ce problème. Mais, ce qui est certain, c'est que l'équilibre constitué par les notions complémentaires du devoir hétéronome et de la sanction proprement dite, est un équilibre instable, par le fait que la personnalité ne trouve pas en lui son épanouissement complet. A mesure que l'enfant grandit, la soumission de sa conscience à la conscience adulte lui paraît moins légitime, et, sauf les cas de déviations morales proprement dites qui sont constitués par la soumission intérieure définitive (ces adultes qui restent enfants toute leur vie) ou par la révolte durable, le respect unilatéral tend de lui-même au respect mutuel et au rapport de coopération, lequel constitue l'équilibre normal (1). »

Avant le stade de la coopération, il y a donc un stade où la morale de l'enfant est régie presque uniquement par la contrainte de l'adulte. C'est ce stade qu'il importerait d'étudier de plus près, afin d'examiner ses rapports avec le sur-moi. Il se pourrait, en effet, que le sur-moi ne soit qu'un vestige d'une phase de développement,

(1) PIAGET : *Jugement moral chez l'enfant.* Paris, Alcan, 1932.

comme la période de magie et d'animisme laisse, sous forme de superstitions et de pressentiments, un dépôt indélébile chez les êtres incomplètement évolués. La lutte entre le moi et le sur-moi serait l'effort de l'individu pour substituer une morale de coopération aux habitudes morales gravées dans l'inconscient par la crainte que l'enfant avait de l'adulte.

Pour être mieux à même de comparer les idées de Freud et de Piaget, résumons les étapes du sur-moi selon la doctrine analytique.

1) Identification primaire par respect pour l'adulte.

2) Identification secondaire par crainte.

L'œdipe et l'onanisme ne sont que des cas particuliers de ce mécanisme qui viennent renforcer la crainte à cause des idées de castration qui leur sont associées.

3) Identification tertiaire par neutralisation de l'agressivité.

4) Mécanisme plus simple de l'intériorisation du conflit, décrit par Alexander.

A) *L'identification primaire.*

Cette identification correspond à ce que Piaget a appelé indifférenciation. Nous croyons ce second terme plus heureux. L'enfant sent la force de l'adulte et, grâce aux mécanismes de participation, il ne se différencie pas du père. Il n'a pas une notion claire de ce qui le différencie de l'être qu'il voudrait être. J'ai tout dernièrement encore vérifié la justesse de cette interprétation chez un psychopathe de 25 ans qui accueillait tous les événements heureux qui arrivaient à son père comme si c'était à lui qu'ils arrivaient. Ce malade, dont l'analyse était payée par le père en question, réagissait aux notes d'honoraires exactement comme s'il les réglait avec son propre argent.

Le fait que l'enfant voit beaucoup de ses désirs réalisés par l'adulte, l'aide à rester dans ce stade d'indifférenciation.

« Comme nous l'avons vu à propos de la magie, écrit Piaget, l'enfant dont toute l'activité est liée dès le berceau à une activité complémentaire de ses parents, doit vivre dans ses premières années avec l'impression d'être perpétuellement entouré de pensées et d'actions propices. Chacune de ses intentions doit lui paraître connue et partagée par les siens. Il doit, à chaque instant, se voir vu, compris et prévenu (1). »

(1) Voir Piaget : *Représentation du monde chez l'enfant*, p. 246.

On pourrait dire que pendant un temps l'adulte est pour l'enfant la meilleure partie de lui-même.

Il ne faut pas oublier que, dans cette identification primaire, le réalisme enfantin joue son rôle. Quelles que soient les expériences douloureuses que l'enfant ait pu vivre au contact de son père, celui-ci, en vertu du schéma enfantin, reste un être parfait, omnipotent et omniscient. « Ce qui importe à l'enfant, comme l'écrit Luquet à propos des dessins, ce n'est pas l'aspect que l'objet prend de tel point de vue contingent et variable, c'est, si l'on peut dire, son aspect en soi, *sub specie æternitatis* (1). » Il en est de même au point de vue moral. Cette conception absolue imprime aussi son caractère à la fonction du sur-moi.

Ce schéma ne se modifie pas aux premiers conflits avec le père, et c'est ce qui explique pourquoi l'ambivalence est possible. Le contradictoire n'est pas éliminé à ce stade. En effet, de même que le dessin le plus primitif que l'enfant fait d'un bonhomme n'implique pas que l'enfant n'ait pas pris conscience de la différence de la tête, du cou et du tronc, de même l'image omnipotente du père n'implique pas l'absence de conscience de certains défauts, mais ces premières expériences n'ont pas encore la force de détruire le schéma intellectuel primitif.

B) *Identification secondaire par crainte.*

Dans son ouvrage sur « Le Jugement moral de l'Enfant », Piaget a accepté la thèse de Bovet qu'il résume comme suit (2) :

« Comment donc apparaît la conscience du devoir ? Deux conditions sont nécessaires et leur union suffisante : 1) il faut qu'un individu reçoive des consignes d'un autre individu ; la règle obligatoire est donc psychologiquement différente de l'habitude individuelle ou de ce que nous avons appelé la règle motrice ; — 2) il faut que l'individu, recevant la consigne, accepte celle-ci, c'est-à-dire respecte celui dont la règle émane... En ce qui concerne l'enfant, l'apparition du sentiment du devoir s'explique ainsi de la manière la plus simple par le fait que les aînés (dans le jeu) ou les adultes

(1) Voir LUQUET : *Op. cit.*, p. 239.

(2) M. Bovet a exposé ses idées à ce sujet dans un article intitulé : « Les conditions de l'obligation de conscience », paru dans L'*Année Psychologique* de 1912, Paris, Alcan.

(dans la vie) imposent des consignes et que les enfants respectent aînés et parents (1). »

La description de Piaget correspond ici à la consigne librement acceptée en vertu de l'identification primaire que nous venons d'étudier.

Mais le cas n'est souvent pas aussi simple. La consigne de l'adulte provoque un conflit chez l'enfant qui lui préférerait sa manière de voir. L'enfant est vaincu par la force (répression) ou les menaces de l'adulte. Ainsi naît la crainte qui pousse le mineur à intérioriser son conflit, selon le schéma d'Alexander.

Deux cas peuvent se présenter :

1) L'enfant se révolte, donne libre cours à son agressivité, prend conscience de lui-même et rejette la consigne de l'adulte. A des degrés divers c'est ce qui arrive à tout individu à un âge plus ou moins avancé.

2) L'enfant, plus ou moins terrorisé (menaces de castration, d'enfer, châtiments corporels, etc.), ne se développe plus qu'en fonction des consignes de l'adulte. Par l'intériorisation du conflit, le sur-moi représente de façon permanente la volonté de l'adulte. Dans ce second cas, l'enfant ne prend plus conscience de lui-même, de ses désirs, qui sont immédiatement refoulés. On peut aussi dire que plus le sur-moi est sévère, plus forte est l'ambivalence.

Cherchons à préciser la notion d'ambivalence.

Elle nous paraît être, sur le terrain affectif, ce que le schéma global est sur le terrain intellectuel. Elle est un sentiment complexe qui réunit des contraires parce que l'individu n'est pas capable de les dissocier. En ce sens Freud a raison de le décrire comme un sentiment tout à fait primitif. Là encore c'est le pouvoir de discrimination qui manque ; il y a une certaine indifférenciation entre l'amour et la haine. Pour étouffer la haine et la révolte, l'enfant surestime l'identification primaire.

L'enfant se trouve ainsi engagé dans un cercle vicieux. Il est obligé de renforcer les rapports de contrainte, et ceux-ci le maintiennent dans son infantilisme.

« Le réalisme moral, écrit en effet Piaget, nous paraît tenir à la conjonction de deux séries de causes : les unes propres à la pensée spontanée de l'enfant (le réalisme enfantin), et les autres à la

(1) Voir Piaget : *Jugement Moral*, p. 111-112.

contrainte exercée par l'adulte. Mais cette conjonction, loin de constituer un phénomène accidentel, nous paraît représentative des processus les plus généraux de la psychologie de l'enfant, et cela aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine moral (1). »

Dans le passage suivant, Piaget est encore plus explicite sur l'action nocive de la contrainte. « Elle agit, dit-il, d'une tout autre manière que la coopération et renforce par conséquent les traits propres à l'égocentrisme, sur certains points tout au moins, jusqu'à ce que la coopération délivre l'enfant tout à la fois de cet égocentrisme et du résultat de cette contrainte (2). »

Si le sur-moi est un vestige de la morale que l'enfant crée sous la pression de l'adulte, il doit avoir les mêmes caractères que le réalisme moral enfantin.

Or, nous savons que son trait essentiel est son intransigeance, l'individu ne peut s'y soustraire sans entrer dans un violent conflit intérieur et sans s'infliger des autopunitions.

Dans l'exposé général des idées de Piaget, nous avons vu que pour l'enfant la consigne de l'adulte représentait une règle absolue, que la notion de devoir se confondait avec celle du bien. Enfin, caractère important pour comprendre le mécanisme des autopunitions, le réalisme moral sur le terrain de la justice ne conçoit que la justice répressive.

La sévérité du sur-moi tient donc aussi de cette conjonction de causes : d'une part, la pensée égocentrique et réaliste de l'enfant ; d'autre part, la crainte de la punition infligée par l'adulte.

Lorsque nous examinons le problème de la genèse du sur-moi du point de vue de la psychologie générale, le complexe d'Œdipe ne semble pas jouer le rôle génétique que lui attribue Freud. Tout au plus pouvons-nous dire que la haine que le garçon dirige contre son père renforce des mécanismes de crainte. Cette haine se heurte à la règle : « Tu dois aimer ton père », déclenche des sentiments de culpabilité qui viennent renforcer les exigences du sur-moi.

Il en va de même pour le problème de castration et de l'onanisme. Il est juste cependant de dire que, dans le sort particulier d'un individu, il peut arriver que l'un ou l'autre de ces complexes aient été si prépondérants qu'ils aient fixé définitivement les réactions du sur-

(1) Voir Piaget : *Jugement Moral*, p. 210.
(2) *Ibid.*, p. 211-212.

moi et n'aient pas permis une évolution normale vers une morale de coopération.

Le sur-moi est le résidu de la pensée réaliste et égocentrique sur le terrain moral. Ce qui est intéressant pour nous, psychanalystes, c'est que toute la pensée de l'enfant, même celle qui n'est pas spécialement d'ordre affectif ou moral, évolue normalement vers l'âge de 7-8 ans, pour prendre un autre caractère.

« La diminution de l'égocentrisme, écrit Piaget, qui devient très nette vers 7-8 ans, est due à la socialisation progressive de la pensée de l'enfant. Détachement du lien exclusif qui le relie à ses parents et détachement du point de vue propre ou du moi, tels sont donc les deux facteurs principaux qui semblent expliquer le déclin progressif de l'animisme et de l'artificialisme (1). »

Piaget fait donc découler le progrès, de la socialisation de la pensée. Cette idée peut être superposée à la doctrine psychanalytique qui voit le progrès dans la transformation des relations de fixation (toujours plus ou moins liées à des mécanismes de contrainte et d'ambivalence) en relations objectales, qui sont des relations librement consenties.

Le sur-moi est un résidu typique des fixations à l'autorité quelle qu'elle soit. Il est un facteur d'inhibition et non de progrès.

Telles nous paraissent les considérations qui peuvent se dégager d'une confrontation, sur ce sujet, des idées de MM. Freud et Piaget.

(1) Voir Piaget : *R. M. E.*, p. 409.

La naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur

Les études de Piaget sur la justice peuvent nous ouvrir des horizons nouveaux sur les conflits qu'occasionnent, chez certains enfants, la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. Elles nous font mieux comprendre pourquoi cet événement est bien supporté chez les uns, et mal chez les autres.

Piaget découvre, en effet, dans l'enfance, trois stades de justice :

1) La justice se confond avec l'ordre donné par l'adulte.

2) La justice devient égalitaire, chacun a droit à la même part.

3) La justice égalitaire se tempère d'équité et tient compte des circonstances particulières de chacun.

On conçoit aisément que, suivant le stade dans lequel se trouve l'enfant au moment où il doit partager l'affection des siens avec un nouveau venu, cela puisse créer chez lui des réactions fort différentes.

Avant 5 ans, l'idée d'une justice qui se confond avec un ordre donné reste assez théorique. En pratique, lorsque la personnalité de l'enfant est en jeu, c'est son égocentrisme qui prend le dessus. Il est dans cette phase d'indifférenciation avec ses parents qui lui donne l'illusion de participer à leur toute-puissance. Ses parents se confondant avec lui-même, il a la prétention de les posséder entièrement pour lui. Son point de vue égocentrique ne lui permet point encore de sortir de son point de vue, il ne peut que se révolter contre l'arrivée du nouveau venu et exprimer contre lui des désirs de suppression.

Si quelque chose l'empêche d'évoluer, cette réaction sera fixée à jamais. Cependant, à ce stade, l'enfant confondant la justice avec l'ordre donné par l'adulte, il refoule son sentiment égocentrique spontané, et le conflit qui couve sous cendres donne souvent des symptômes névropathiques importants.

Si le petit frère ou la petite sœur naissent dans la seconde phase du développement moral, les conflits de jalousie ne se développeront que dans la mesure où l'aîné éprouvera l'impression d'être négligé par rapport à son cadet.

Si le dernier-né survient lorsque l'autre enfant a déjà atteint le stade d'équité, il n'y aura pas conflit.

Le problème ne peut naturellement pas être résolu d'une façon aussi schématique que cela. L'attitude des parents qui savent plus ou moins bien comprendre les conflits de leurs enfants joue ici un rôle normatif.

Ces stades dans l'évolution de la justice permettent de comprendre mieux pourquoi un individu, appartenant à une nombreuse famille, réagit de façons fort diverses aux naissances des frères et sœurs qui viennent après lui.

Nous croyons aussi que ces constatations ont une grande importance du point de vue thérapeutique. On parvient souvent beaucoup mieux à faire tomber certaines résistances du malade en le replaçant dans l'attitude caractéristique de la phase qu'il traversait lorsqu'est né le conflit.

La Psychanalyse
et
le développement intellectuel

Résumé du Second Rapport

présenté par M. J. PIAGET

La Psychanalyse
et le développement intellectuel

I. — *Introduction.* — Il y a parallélisme entre le développement affectif et l'évolution de la pensée parce que les sentiments et les opérations intellectuelles ne constituent pas deux réalités extérieures l'une à l'autre, mais les deux aspects complémentaires de toute activité psychique .

On dit en général que la pensée est tantôt pure, tantôt gouvernée par les sentiments. Ce sont là expressions impropres, car le sentiment accompagne toujours la pensée. Mais tantôt les sentiments, comme la pensée, s'attachent à des règles (à la fois morales et logiques) d'objectivité et de cohérence, et alors la pensée est rationnelle, tantôt les sentiments comme l'intellect demeurent égocentrique, c'est-à-dire préfèrent la satisfaction du moi à la vérité, et alors la pensée est pré-ou illogique.

II. — *Les traits généraux du parallélisme entre l'affectivité et la pensée.* — Etant données les relations constantes qui unissent l'intelligence aux sentiments, il va de soi que les développements respectifs de ces deux fonctions présentent d'étroites analogies, d'ensemble et de détail. Dans l'ensemble on peut noter les trois points suivants :

1° La pensée comme l'affectivité a une histoire, c'est-à-dire qu'elle évolue en sa structure et pas seulement en son contenu. Les étapes de cette évolution peuvent être caractérisées au moyen d'un système de « stades », étant entendu qu'une classification est toujours artificielle et que, en vertu de divers décalages, elle s'applique d'autant moins à l'ensemble des caractères du sujet que l'on s'éloigne des stades primitifs.

Deux exemples : il existe un stade antérieur à la constitution d'un univers permanent et durant lequel le moi et le monde ne font qu'un (les 10-12 premiers mois environ), un stade égocentrique durant lequel le monde demeure centré sur le moi, etc.

2° Le développement de la pensée manifeste l'existence de cer-

tains systèmes isolables ou « schèmes », dont on peut reconstituer la genèse et l'histoire et qui correspondent aux « complexes » affectifs.

Exemple : les schèmes magico-phénoménistes, finalistes, artificialistes, etc.

3° La pensée comme les sentiments peuvent être anarchiques ou disciplinés par des systèmes de règles. Il existe à cet égard un parallèle entre la logique et la morale, comme entre la pensée « non dirigée » et les sentiments spontanés.

III. — *La pensée conceptuelle et la pensée symbolique.* — Dans la mesure où la pensée est disciplinée par la vie sociale, elle est modifiée à deux points de vue. En ce qui concerne les signes qui lui servent d'instrument, elle entre dans le monde du langage. Quand aux significations corrélatives, elles sont réglées par la logique — condition d'existence de la pensée commune — et acquièrent une structure conceptuelle, le concept constituant le schème collectif lié au signe verbal.

Dans la mesure, au contraire, où la pensée demeure individuelle (au sens strict par opposition à la pensée sociale intériorisée), le symbole fait fonction de signe : le signifiant en est l'image, mimée (comme dans le jeu enfantin ou diverses manifestations morbides) ou mentale, et le signifié l'expérience intime du sujet. C'est cette « pensée symbolique » que la psychanalyse a découverte et étudiée, et dont la pensée de l'enfant est imprégnée.

IV. — *La pensée de l'enfant.* — En effet, on trouve chez l'enfant toute une série de structures mentales intermédiaires entre le pur symbolisme, qui caractérise la pensée du jeu et de l'imagination individuels et la pensée rationnelle ou socialisée, la pensée égocentrique, qui flotte à mi-chemin de l'individuel pur et du social, présente à cet égard une structure spécialement intéressante par ses attaches avec le symbolisme.

On peut noter deux sortes d'analogies entre la pensée égocentrique et la pensée symbolique :

1° Des analogies de contenu, comme celles dont parle M. de Saussure en son rapport ou celles dont témoignent par exemple les mythes d'origine.

2° Les analogies de structure, comme celles du syncrétisme avec la condensation symbolique, etc.

V. — *La genèse du symbolisme.* — Mais, si l'on admet ce paral-

lélisme entre les mécanismes intellectuels et les mécanismes affectifs, il faut choisir entre les deux conceptions du symbolisme entre lesquelles ont oscillé les travaux de Freud.

Selon la première, le symbole est un déguisement inconscient des tendances refoulées et la genése du symbolisme dépend étroitement de la censure et du refoulement. La pensée symbolique serait donc à considérer comme antilogique.

Selon la seconde, au contraire, le symbole est une forme élémentaire de la pensée, indépendant en droit des processus affectifs qui peuvent le doubler, et prélogique plus qu'opposé à la pensée conceptuelle.

C'est dans cette seconde direction qu'il faudra semble-t-il s'orienter pour résoudre la question de la genèse des symboles.

VI. — *La mémoire et l'association.* — Or, à la première interprétation du symbolisme sont liées certaines conceptions de la mémoire et de l'association, qui dominaient la pensée freudienne au temps de la *Traumdentung* et dont elle ne paraît pas s'être entièrement affranchie.

Dans la *Traumdentung,* en effet, la mémoire apparaît comme un enregistrement automatique et comme un réservoir intégral des souvenirs, son activité demeurant étrangère à la conscience, laquelle, en tant qu' « organe interne des sens » se borne à éclairer ou à laisser dans l'ombre les images ainsi acumulées dans l'inconscient. De plus, les perceptions actuelles s'associent d'elles-mêmes à l'ensemble des souvenirs correspondants et c'est le jeu de ces associations qui, lorsqu'il est libre, produit la reviviscence du passé et, lorsqu'il est contrecarré par la censure, explique la production des symboles, par condensations et déplacements successifs.

Mais, à la suite de nombreux travaux, les psychologues contemporains sont de plus en plus portés à nier l'existence d'associations vraies et à considérer comme des relations intentionnelles les associations apparentes. De plus, la mémoire apparaît toujours davantage comme une reconstitution active du passé, sans que l'on puisse affirmer que les matériaux de cette reconstitution consistent en souvenirs inconscients doués de permanence.

Dès lors l' « inconscient » apparaît comme un système d'opérations et de schémes actifs, dont il s'agit de reconstituer la genèse et la filiation, plus que comme un réservoir de souvenirs que l'on peut espérer retrouver et invoquer pour l'explication du présent.

VII. — *Conclusion.* — *Les schèmes affectifs et les schèmes intellectuels.* — La différence entre les deux conceptions de la mémoire et du symbolisme se marque en particulier dans l'interprétation des schèmes.

Selon la première conception, ce sont les souvenirs inconscients et les sentiments qui leur sont attachés qui déterminent la conduite actuelle de l'individu. Les schèmes affectifs ou complexes reposent ainsi eux-mêmes sur la mémoire et c'est par une série de transferts et d'identifications que s'explique l'adaptation au présent.

Selon la seconde conception, au contraire, les expériences vécues et les réactions passées se condensent en schèmes qui déterminent la conduite actuelle. Ces schèmes sont essentiellement actifs et, loin de reposer sur des souvenirs inconscients, c'est sur eux que s'appuie la mémoire pour reconstituer le passé.

Motifs inconscients de l'attitude de Napoléon à l'égard de Talleyrand

Conférence faite le 21 février 1933, à la Société psychoanalytique de Vienne

par le Docteur Edmond BERGLER

Traduit de l'allemand par Mme Anna RATISBONNE

> La légende de Napoléon me fait la même impression que la révélation de Saint-Jean : *chacun a le sentiment qu'il y a encore autre chose, mais il ne sait pas quoi.*
>
> GOETHE.

> « ... Puisque d'après F. KIRCHEISEN la bibliographie touchant l'époque de Napoléon — sans nullement avoir épuisé la matière — comprend, en effet, 80.000 publications. Cet énorme chiffre, auquel nul autre relatif à n'importe quelle époque historique ne saurait être comparé, même de loin, montre bien qu'il est question ici de problèmes et de mobiles enfouis dans des tréfonds insondables et qui, par cela même, ou bien échappent aux *investigations historiques*, quelque consciencieuses qu'elles soient, ou bien ne peuvent que très imparfaitement être mis à jour. Et c'est ici que la recherche historique devra *s'allier, ou céder la place, à la méthode psychoanalytique* qui, pénétrant plus avant, pourra alors reprendre le travail là où *les autres investigations auront atteint la limite de leur pouvoir.*
>
> (JEKELS, « Le tournant décisif de la vie de Napoléon Premier », *Imago,* 1914.)

Charles Maurice, comte de Talleyrand-Périgord, évêque d'Autun, prince de Benevent, fut pendant de longues années ministre des affaires étrangères sous Napoléon. Ses conflits avec l'empereur, dans lesquels Napoléon montra une étonnante indulgence en face de vérités franchement dites, lesquelles vérités, dites par un autre, lui eussent coûté sa tête et sa position ; le fait que Napoléon supporta pendant des années ces manières de grand seigneur et la façon provocante avec laquelle Talleyrand étalait les faiblesses du parvenu impérial, et surtout — et avant tout — *l'inertie avec laquelle Napoléon toléra pendant des années les préparatifs de la trahison et*

cette trahison elle-même, tout cela constitue un problème qui ne fut résolu ni par les historiens, ni par les biographes, et auquel ils n'ont guère d'autre réponse prête qu'un point d'interrogation. Il s'agira de démontrer que les rapports de Napoléon avec Talleyrand étaient bien plus compliquées que ne l'auraient été ceux de l'empereur avec un ouvrier diplomatique habile et capable, et — disons-le tout de suite — ils restent simplement incompréhensibles si l'on ne tient pas compte des motifs inconscients.

Laissons de côté la question de savoir, quelles pouvaient bien être les causes déterminantes inconscientes qui poussèrent Talleyrand à prendre cette singulière attitude ; cette question fournira la matière d'un autre travail de l'auteur (1). Dans ce qui suit nous allons examiner les motifs qui furent *la force motrice chez Napoléon dans son attitude envers Talleyrand.*

Les faits historiques sont les suivants (2) : Talleyrand, fils d'une famille de vieille noblesse française, tombée dans l'indigence, est destiné, par opportunité, et bien malgré lui, à la prêtrise (à l'âge de quatre ans il avait fait une chute, s'était cassé une jambe et, comme la fracture ne fut constatée que bien longtemps après l'accident, et que pour cette raison elle guérit mal, Talleyrand resta avec une jambe plus courte que l'autre, ce qui le faisait boiter). Encore jeune (il avait 34 ans), ayant gravi l'échelle de la carrière ecclésiastique, il devint évêque, et ce furent les femmes qui lui aplanirent la voie. Comme représentant du clergé, il entre aux Etats Généraux, et plus tard devient président de l'Assemblée Nationale. Homme d'affaires de grand style, corrupteur par conviction, homme à femmes par plaisir, à la table de jeu joueur hasardeux par passion, cynique par suite de destinées d'instinct inconscient, il commence par miser sur la

(1) TALLEYRAND : *Une étude psychologique du cynique.*

(2) En présentant l'histoire de la vie de Talleyrand, je m'en tiens dans l'essence même à la biographie de Talleyrand parue récemment, par Franz BLEI, contre laquelle — bien qu'elle révèle des connaissances historiques approfondies et qu'elle soit écrite d'une plume éblouissante — il y a à faire les mêmes objections que contre la biographie de Fouché par Stefan Zweig : elles ne tiennent aucun compte de l'enfance ni des processus inconscients en résultant, et elles laissent tout à fait de côté l'existence de l'inconscient dans le sens psychoanalytique. L'ouvrage de BLEI fut complété par des travaux de : ARETZ, JEKELS, F.-M. KIRCHEISEN, KLEINSCHMIDT, LUDWIG, LACOMBE, MASSON, ROESSLER, SAINTE-BEUVE, SCOTT, WENCKER-WILDBERG, ZWEIG, *L'histoire Universelle des Propylées,* tome VII, et les *Mémoires* de Fouché et de Talleyrand (Voir la bibliographie).

monarchie absolue et charge le comte d'Artois, frère du roi, de faire à ce dernier la proposition de réprimer la Révolution par la violence. Cette proposition est rejetée, le roi préfère céder plutôt que de verser une seule goutte de sang, et le comte d'Artois conclut : « Quant à moi, mon choix est fait, demain je quitte la France. » Et Talleyrand de répondre : « S'il en est ainsi, Monseigneur, et si le roi et les princes abandonnent leur intérêt et celui de la monarchie, il ne reste à chacun de nous qu'à penser à ses propres affaires. » La solution monarcho-constitutionnelle dont Mirabeau et son ami Talleyrand furent les principaux représentants, fut bientôt abandonnée. C'est de Talleyrand, *évêque d'Autun,* que part le projet de séculariser l'Eglise française. Là-dessus Talleyrand est excommunié par le pape ; c'est lui qui, comme il dit, « fait » lui-même les évêques dévoués à la loi, et par cela inaugure le schisme.

Après les événements du 10 août 1792, Talleyrand prend peur et part pour l'Angleterre, muni d'un passe-port que lui donne Danton, lequel le désigne comme chef de mission. Ce fut, comme les suites le prouvèrent, une chance de premier ordre, à laquelle Talleyrand dut la vie (bientôt après son départ il fut inscrit sur la liste des personnes destinées à la guillotine). A part cela, ce voyage à l'étranger dispensa Talleyrand du pénible devoir de voter pour ou contre la décapitation du roi, ce qui, seulement plus tard, lorsqu'il travailla contre Napoléon, lui permit de se donner la gloriole de l'homme qui (sans être régicide) représentait l'ancien régime et la Révolution. Expulsé d'Angleterre, Talleyrand se rend en Amérique où il reste jusqu'à son rappel, après la chute de Robespierre, le 9 thermidor, et après que Barras eût établi le Directoire. Sur la proposition d'André Chénier, il reçoit la permission de rentrer en France, et — de nouveau grâce à une femme : Mme de Staël, qui déjà lors de son rappel avait été actrice principale derrière les coulisses — le Directoire le nomme ministre des affaires étrangères (3). « Il faut faire une immense fortune, une immense fortune », dit Talleyrand après sa nomination. Dans le rapport que l'ambassadeur d'Allemagne fait à Berlin, il est dit : « Le ministre des affaires

(3) Trois ans plus tard Bonaparte trouvait l'occasion de demander à Talleyrand quelle était cette femme, cette baronne de Staël. Et Talleyrand répondra : « Une intrigante et cela d'autant plus, que c'est elle qui est cause que je me trouve à cette place ». — « En tout cas, une bonne amie ? » — « Une amie ? Elle jetterait ses amis à l'eau, pour avoir le plaisir de les repêcher à la ligne. »

étrangères aime l'argent et dit tout haut que, pour le cas où il quitterait son poste, il ne demanderait pas l'aumône à la République. » L'intention de Talleyrand de faire sa fortune se réalisa vite : vers le 18 brumaire on évalua sa fortune à trente millions, qui provenaient en grande partie de corruptions diplomatiques.

Pendant les deux ans que dura sa résidence au palais Galiffet, comme ministre, son activité politique — d'après un mot de Barras — consista à caresser Bonaparte. Avec un sûr instinct, Talleyrand avait vu en Napoléon l'homme victorieux de l'avenir. Déjà, dans la première lettre, où il apprend sa nomination à Bonaparte (le 24 juillet 1797), il dit que le nom de Bonaparte lui serait une aide dans les complications des affaires diplomatiques. (« Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir. ») Et Napoléon, entrevoyant la valeur de Talleyrand pour ses autres projets, lui répond que le choix que le gouvernement avait fait, en le nommant ministre des affaires étrangères, faisait honneur à son discernement, qu'il était heureux d'avoir affaire à lui et de lui donner l'assurance de sa haute considération. Après la paix de Campo Formio, que Napoléon avait conclue avec l'Autriche, Talleyrand lui écrivait pour le remercier, disant que les termes lui manquaient pour exprimer tout ce qu'il voudrait en ce moment, et il termine ainsi : « Adieu, Général de la paix ! Amitié, admiration, respect, gratitude... », et ne sait où s'arrêter dans cette énumération. La première rencontre de Napoléon avec Talleyrand eut lieu chez Talleyrand. Le général fut frappé de la ressemblance de Talleyrand avec Robespierre : « La même figure pâle, impénétrable, impassible comme un masque, où seules vibraient les narines ; les deux plis durs qui vont du nez insolemment retroussé jusqu'à la bouche dont les coins s'abaissent, le même regard des yeux gris-verts, le même maintien exagérément raide à cause de la jambe, qui ne semblait pas avoir besoin de la haute canne, tant c'était habilement caché par celui qui s'y appuyait en marchant. Le petit général maigre, nerveux, dut, pour causer au ministre, lever un peu la tête d'où les cheveux couvraient presqu'en entier le front et complètement les oreilles, et retombaient sur le col ; et le ministre parut lui faciliter la chose en se penchant un peu, non pas de façon condescendante, mais comme si ce lui était naturel. *Il affectait d'être beaucoup plus âgé que quarante-trois ans.* » (Talleyrand avait quinze ans de plus que Napoléon.) (Blei, page 64.)

Dans ses Mémoires, Talleyrand décrit cette rencontre, et l'on peut supposer que la mise en scène de cette rencontre représente un des rares passages des 1.720 pages des Mémoires du prince, que l'on puisse goûter sans réserve :

« Je ne l'avais jamais vu... Le soir de son arrivée à Paris, il m'envoya un aide de camp pour me demander à quelle heure il pourrait me voir. Je répondis que je l'attendais ; il se fit annoncer pour le lendemain à onze heures du matin. Au premier abord, *il me parut avoir une figure charmante, vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse,* à un beau regard, à de la pâleur, et à une sorte d'épuisement. Cette première conversation fut, de sa part, toute de confiance. Il me parla avec beaucoup de bonne grâce de ma nomination au ministère des relations extérieures, et insista sur le plaisir qu'il avait eu à correspondre en France avec une personne d'une autre espèce que les directeurs. Sans trop de transition, il me dit : « *Vous êtes neveu de l'archevêque de Reims, qui est auprès de Louis XVIII... J'ai aussi un oncle qui est archidiacre en Corse, c'est lui qui m'a élevé. En Corse, vous savez qu'être archidiacre, c'est comme être évêque en France.* » (TALLEYRAND, I, p. 259-260.)

Talleyrand fut chargé par le Directoire d'arranger une fête en l'honneur de Napoléon ; à cette fête Napoléon fut acclamé, et le Directoire fut sifflé, ce qui n'alla pas sans faire à Talleyrand un certain plaisir, puisque là déjà il jouait double jeu contre le Directoire.

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène,* nous lisons les pages suivantes sur la fête du 21 janvier (date de l'exécution du roi) (*Mémorial de Sainte-Hélène,* tome IV, pp. 152-155) :

« Le gouvernement célébrait l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI, ce fut un grand objet de discussion entre les Directeurs et les ministres de savoir si Napoléon devait aller à la cérémonie ou non. On craignait d'un côté que s'il n'y allait pas, cela ne dépopularisât la fête ; de l'autre, que s'il y allait, on oubliât le Directoire, pour s'occuper de lui. Néanmoins, on conclut qu'il devait y aller. *Talleyrand,* comme de coutume, se chargea de la négociation ; le général s'en excusa, disant qu'il n'avait personnellement rien à faire à cette cérémonie, qui, par sa nature, plaisait à fort peu de monde. Il ajoutait que cette fête était des plus impolitiques ; que *l'événement qu'elle rappelait était une catastrophe,* un vrai malheur national ; qu'il comprenait très bien qu'on célébrât le Quatorze Juillet, parce que c'était une époque où le peuple avait conquis ses droits : mais que le peuple aurait pu conquérir ses droits, établir même une république, sans *se souiller du supplice d'un prince* déclaré inviolable et non responsable par la Constitution même. *Qu'il ne prétendait pas discuter si cela avait été utile ou inutile,* mais qu'il soutenait que c'était un incident malheureux. Qu'on célébrât des fêtes nationales pour

des victoires, mais qu'on pleurait sur les victimes restées sur le champ de bataille (4). *Talleyrand mettait en jeu tous ses moyens ; il essayait de prouver que c'était juste parce que c'était politique, et que c'était politique, disait-il, car tous les pays et toutes les républiques avaient célébré, comme un triomphe, la chute du pouvoir absolu et le meurtre des tyrans. Ainsi Athènes avait toujours célébré la mort de Pisistrate, et Rome la chute des décemvirs. Il ajoutait que, d'ailleurs, c'était une loi* qui régissait les pays, et que dès lors chacun lui devait soumission et obéissance... Après plusieurs pourparlers, on trouva un *mezzo termine* : L'Institut se rendait à cette fête ; il fut convenu que le membre de l'Institut suivrait sa classe qui remplissait un devoir de corps. »

Bientôt après, Napoléon partit pour l'Egypte, et à cette occasion il convint avec Talleyrand que le ministre se rendrait à Constantinople pour négocier avec la Sublime Porte, promesse que Talleyrand ne tint jamais. Par contre, il arrive une chose tout à fait inattendue : Talleyrand, étant tombé gravement malade, remet à Napoléon, au moment où celui-ci va s'embarquer pour l'Egypte (en mai 1798), la somme de 100.000 francs. Cette somme lui fut rendue deux ans plus tard, sous le Consulat. « L'empereur lui demandera un jour : Pour quelle raison m'avez-vous donné alors cet argent ? » Et Talleyrand de répondre : « Je n'avais aucune raison particulière. Il se pouvait que je ne vous revisse jamais. Vous étiez jeune, et moi je me sentais irrésistiblement poussé à vous rendre ce service. » Ce à quoi Napoléon répondit : « Vous faisiez un métier de dupe. » (Blei).

Il n'y avait que les affaires d'argent dans lesquelles le ministre Talleyrand eût du succès, car, dans la politique extérieure, on le rendit responsable de ce que la deuxième coalition contre la France ait pu se réaliser, et d'autre part des affaires de corruption furent étalées au grand jour. Talleyrand, pour prévenir sa destitution, démissionna lui-même. Quatre mois plus tard arriva le 18 Brumaire, avec lui le coup d'Etat de Napoléon, et Talleyrand redevint ministre. Talleyrand fut le médiateur entre Sieyès et Napoléon. Au moment où se préparait le coup d'Etat, il y eut une scène que Talleyrand décrit dans ses Mémoires :

(4) Au commencement de janvier 1810 le chancelier d'empire Cambacérès proposa à l'empereur de donner un bal à la cour à la date du 21 janvier. A peine Cambacérès eut-il mis cette date en rapport avec un bal à la cour, que Napoléon indigné bondit et s'écria : « Quoi ? vous proposez un bal à la cour pour le 21 janvier ? A quoi pensez-vous ? Je ne danse pas le jour qui commémore la mort d'un homme d'honneur ».

« Quelques jours avant la journée du 18 brumaire, il survint chez moi une petite scène qui n'emprunte son intérêt que des circonstances. Le général Bonaparte, qui logeait rue Chantereine, était venu un soir causer avec moi des préparatifs de cette journée. J'habitais alors une maison rue Taitbout, qui a porté depuis le numéro 24, je crois. Elle était située au fond d'une cour, et, du premier étage, on communiquait par des galeries à des pavillons qui donnaient sur la rue. Nous étions dans le salon éclairé par quelques bougies et très animés dans notre conversation ; il était une heure du matin, lorsque nous entendîmes un grand bruit dans la rue ; à un roulement de voitures se mêlaient les piétinements d'une escorte de cavalerie. Les voitures s'arrêtèrent tout à coup devant la porte de ma maison. *Le général Bonaparte pâlit,* et je crois bien *que j'en fis autant.* Nous pensâmes, au même instant, qu'on venait nous arrêter par ordre du Directoire. Je soufflai sur les bougies, et je me rendis à petits pas, par la galerie, vers un des pavillons qui donnaient sur la rue, et d'où on pouvait voir ce qui s'y passait. Je fus quelque temps sans pouvoir me rendre compte de tout ce mouvement qui, bientôt cependant, s'expliqua d'une façon assez grotesque. Comme à cette époque, les rues de Paris étaient fort peu sûres pendant la nuit, quand les maisons de jeu se fermaient au Palais Royal, on rassemblait tout l'argent qui avait servi à tenir le jeu, on le portait dans les fiacres, et le banquier des jeux avait obtenu de la police qu'une escorte de gendarmes qu'il payait, accompagnerait chaque nuit les fiacres jusqu'à son domicile qui était rue de Clichy, ou près de là. Cette nuit-là, quelque chose avait cassé à un des fiacres précisément devant ma porte, et c'était ce qui avait motivé le temps d'arrêt qu'on y faisait, et qui dura un quart d'heure environ. Nous rîmes beaucoup, le général et moi, *de notre panique* qui n'était toutefois que bien naturelle, quand on connaissait, comme nous, les dispositions du Directoire et les extrémités auxquelles il était capable de se porter. » (TALLEYRAND, tome I, page 272.)

Talleyrand continue à jouer devant Napoléon le rôle qu'il avait adopté dès le commencement : *Il présentait comme nécessités premières toutes les idées que le consul osait seulement penser à part lui, en se donnant vis-à-vis de Napoléon comme un vivant :* « *C'est permis* ». Citons-en quelques exemples. Nous lisons dans les Mémoires de Talleyrand :

« Pour rendre le pouvoir du premier consul plus effectif encore, je fis le jour même de son installation une proposition qu'il accepta avec empressement. Les trois consuls devaient se réunir tous les jours, et les ministres de chaque département rendre compte devant eux des affaires qui étaient dans leurs attributions. Je dis au général Bonaparte que le *portefeuille des affaires étrangères* qui, de sa nature, *est secret,* ne pouvait être ouvert dans un conseil, et qu'il fallait qu'il se réservât *à lui seul* le travail des affaires étrangères, que le chef seul du gouvernement devait avoir dans les mains et diriger. Il sentit l'utilité de cet avis, et comme au

moment de l'organisation d'un nouveau gouvernement, tout est plus facile à régler, *on établit,* dès le premier jour, *que je ne travaillerais qu'avec le premier consul.* » (I, p. 276.)

Talleyrand donna à Napoléon le conseil de conférer le second consulat à un juriste pour la justice et le troisième, pour les finances à un habile financier : « Cela les occupera, les amusera, et vous, mon Général, vous aurez à votre disposition toutes les parties vivantes du gouvernement. » Napoléon, lui-même, aurait alors en mains tout ce qui regardait directement la politique : les ministères de l'intérieur et de la police, le ministère des affaires étrangères et les deux grands pouvoirs exécutifs : l'armée et la marine. Napoléon fit la réflexion suivante, en réponse à ces projets ; réflexion faite devant Bourienne, son secrétaire ; que ce Talleyrand avait beaucoup d'intelligence et que, très habile, il était allé dans ses conseils, au devant des intentions de son maître, qu'il avait raison de dire que l'on va plus vite lorsqu'on est seul. Il ajoutait que le consul Lebrun était un honnête homme, mais qu'il n'avait pas de politique en tête, qu'il ne s'occupait que de livres. Quant à Cambacérès, il était beaucoup trop dans la tradition révolutionnaire. Et son gouvernement à lui serait un gouvernement tout neuf.

Citons un autre exemple pour illustrer cette attitude : c'est une lettre que Talleyrand écrit à Napoléon après Marengo, dans laquelle il parle de façon bien suggestive d'un impérium. Il est vrai qu'à cette époque il n'était guère plus qu'un organe exécutif, et Chateaubriand n'a pas tort en disant que : « Talleyrand signait les événements, il ne les faisait pas ». Ce qui veut dire, en d'autres termes : « Bonaparte fournit la substance que Talleyrand devait traiter politiquement » (Blei), et il ne faut pas ici oublier que chaque tournant de la politique napoléonienne rapportait à Talleyrand la grosse somme du fait des corruptions. « Si Napoléon ne s'occupe pas de ses plus fidèles serviteurs, ne sommes-nous pas obligés de nous en occuper nous-mêmes, n'est-ce pas ? », dit Talleyrand à Cambacérès. Ce mot du « ne-pas-s'occuper » était pensé *sub specie* de millions, et Talleyrand pouvait s'exprimer comme suit : « Quand on veut, on a toujours de l'argent. » Napoléon ne lui en voulait pas de ce qu'il s'enrichissait ainsi. L'empereur dit à Talleyrand : « Quand je n'aurai plus rien, je m'adresserai à vous. *Le cœur sur la main : combien vous ai-je rapporté ?* » — « Je ne suis pas riche, Sire, mais tout ce que je possède est à votre disposition. » (Ludwig, p. 579.)

D'ailleurs, Talleyrand fit tous ses efforts pour qu'une partie de la vieille noblesse s'accommodât de Napoléon. On pouvait avoir toute confiance en un règne sous lequel la rente de 5 pour 100 montait de 7 à 12 pour 100. Et Napoléon, lors des fêtes que le ministre donna en son honneur, put se rendre compte de façon bien claire que le nom et l'origine avaient bien leur valeur politique : presque toute la noblesse de France était présente et plus que prête à faire la paix avec le nouveau régime. Il va de soi qu'un peu de snobisme eut sa part dans le calcul politique, et cela aussi bien chez le ministre qui lui amenait le faubourg Saint-Germain, que chez le chef, de les voir amenés. Bonaparte aimait « ce parfum de vieille noblesse ». Etant empereur, il se créera une nouvelle aristocratie, « le vrai, le seul soutien d'une monarchie, son modérateur, son levier, son point résistant » (Blei).

Et avec cela Talleyrand ne se gênait pas pour faire sentir à bien des reprises, à Napoléon, que c'était l'empereur qui était le parvenu, et que le ministre était le grand seigneur : « Car à ce grand nom répondaient exactement le geste, les allures et le maintien du seul grand seigneur parmi les employés et les militaires de l'entourage de Bonaparte, qui, comme disait Stendhal, se composait de « petites gens ». Le chef capitulait devant les manières accomplies du grand seigneur, tout autant que devant la routine qu'il déployait en traitant les affaires politiques ; toutes deux lui en imposaient, car il ne possédait ni l'un ni les autres, ni routine, ni manières. » (Blei.) — Par exemple, lorsque, sous l'Empire, Talleyrand devint Grand Chambellan, Napoléon lui écrivait pour lui témoigner son mécontentement de ce que Talleyrand, dans les invitations, avait parlé de souper, tandis qu'elles étaient destinées à un dîner ; il entendait que, dans son ménage tout comme ailleurs, on obéit aux lois. Et Talleyrand de lui répondre que le bon goût était ennemi personnel de sa Majesté, et que si l'empereur pouvait s'en débarrasser par des coups de canon, il y a longtemps qu'il n'y en aurait plus. Un autre exemple : Le consul attend impatiemment le courrier qui doit lui apporter le traité de paix d'Amiens, dûment signé. Talleyrand l'a reçu, le met dans sa poche et se dirige vers les Tuileries pour liquider les affaires courantes ; il présente au consul les rapports pour être critiqués et signés ; rien dans ses traits ne fait supposer que le traité de paix est dans sa poche. En souriant, le ministre dit : « Et maintenant je vais vous faire un grand plaisir, — voici le traité de paix avec l'Angleterre, dûment

signé. » — « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela de suite ? » s'écrie le premier consul. — « Parce qu'alors vous n'eussiez plus écouté tout le reste ! Quand vous êtes heureux, vous êtes inabordable. » (Blei.) L'auteur auquel nous devons cette description ajoute : « Ces intentions pédagogiques frisent l'insolence. » Et n'oublions pas que ces propos furent dits durant l'époque de l'heureuse collaboration des deux géants ; au temps de leur désunion Talleyrand dit à l'empereur bien d'autres choses encore.

La part que Talleyrand eut au Concordat fut considérable, Talleyrand lui-même était rendu à la vie temporelle. Napoléon le force d'épouser sa maîtresse, Mme Grand, une femme jolie, mais bête. Obéissant au désir de Napoléon, il achète l'immense château renaissance de Valençay, « pour y représenter dignement » ; ce même château de Valençay servira plus tard à Napoléon pour y installer « l'occupation espagnole » des Bourbons chassés.

Dans toute une série de cas, Talleyrand renchérit sur l'empereur. C'est à juste titre que plusieurs biographes font la remarque que le machiavélisme de Talleyrand consistait à vouloir isoler Bonaparte : du côté de la Révolution, en liquidant les derniers jacobins (5) ; du côté des Bourbons, en faisant fusiller le duc d'Enghien. Il n'y a pas à douter que ce fut Talleyrand qui fut l'instigateur de l'assassinat du duc, tout aussi bien que ce fut Talleyrand qui, à l'origine, soutint la désastreuse campagne d'Espagne, parce qu'il espérait qu'à cette occasion Napoléon succomberait, ce qui amènerait sa chute. Naturellement, Talleyrand a nié avoir joué ce rôle dans les cas Enghien et Espagne (6).

Où faut-il chercher le commencement du grand conflit entre Talleyrand et Napoléon ? A en croire Talleyrand, la chose se passa comme suit : Napoléon, « littéralement grisé par ses victoires, n'aurait montré aucune disposition, « poussé par son insatiable ambi-

(5) Après l'attentat par les machines infernales de la rue Nicaise, sur le conseil de Talleyrand, 130 jacobins furent déportés dont 10 condamnés à mort et cela par arrêté du Sénat, et quoique plus tard on vît que ce furent des royalistes qui avaient fait le coup, l'arrêté ne fut pas dénoncé.

(6) Durant cette nuit du 21 mars, Talleyrand joue aux cartes chez la duchesse de Luynes, à deux heures il dit : « Le dernier Condé a cessé de vivre ». Hauterive son chef de service, quelle quel fût leur bonne entente, ne put réprimer son épouvante. « Eh bien, pourquoi tournez-vous des yeux comme cela ? quoi, quoi, êtes-vous fou ? On attrape un conspirateur à la frontière, on l'amène à Paris, on le fusille ; qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? « L'anecdote existe sous une forme plus concise : « Eh bien, quoi ? c'est de la politique, mon cher » (Blei, p. 130).

tion », à suivre « la voie de la modération » que lui conseillait Talleyrand, ce qui aurait engagé le ministre à donner sa démission. Après la paix de Tilsit, Napoléon qui, auparavant déjà, avait nommé Talleyrand prince de Benevent (7), aurait créé pour lui le poste de Vice-Grand-Electeur, « au fond pas autre chose qu'une sinécure des plus considérées et très lucrative » (Talleyrand, Mémoires). Avant tout, Talleyrand aurait été indigné de l'attitude de Napoléon en Espagne. Là-dessus (après Jena et Auerstädt) Napoléon résida pendant quelque temps à Berlin, c'est là qu'il reçut la proclamation imprudente du duc d'Aloudia (du « prince de la paix ») qui faisait entrevoir sous peu la défection de l'Espagne. Occasion d'une nouvelle scène très violente : l'empereur jura ses grands dieux qu'il *exterminerait toute la lignée des Bourbons d'Espagne jusqu'au dernier homme... ; en ce moment Talleyrand se jurait tout bas de demander dès le retour, et cela à n'importe quel prix, sa démission.* « *Il ne pouvait plus rester le ministre d'un tel homme.* » Talleyrand fut encore affermi dans cette décision par le traitement barbare que les Prussiens eurent à supporter dans la paix de Tilsit, où, « Dieu merci », Talleyrand n'eut aucune part.

Telle est la légende de Talleyrand. En réalité, c'est Napoléon qui commença par se méfier de Talleyrand. Il faut ajouter que la situation avait aussi changé : *Auparavant,* Talleyrand fut l'homme qui, le premier, exprimait, comme étant de nécessité publique les plus intimes pensées de Napoléon, tandis que *maintenant* il commença par présenter ses scrupules à l'empereur. (Ainsi, par exemple, Talleyrand se prononçait contre une façon trop dure de traiter l'Autriche.) Ce changement d'opinion de Talleyrand qui, en réaliste de la politique, voyait les inextricables complications en lesquelles Napoléon (pour des motifs inconscients) s'empêtrait, et qui craignait pour sa propre carrière sous son successeur ; ce changement est le moment décisif dans l'attitude inconsciente de Napoléon envers Talleyrand. En d'autres termes : c'est la métamorphose de celui qui permet en celui qui défend. C'est la part du Sur-Moi dont il sera parlé amplement plus loin. Talleyrand, ne pouvant comprendre les motifs inconscients de Napoléon, et ne voyant en lui

(7) Que l'empereur eût justement investi Benevent dans l'enclave papale, voilà une méchante blague que Napoléon fit à l'adresse de l'évêque républicain qui présenta la motion de séculariser les fortunes de l'Eglise, laquelle motion fut acceptée (Blei, p. 157).

qu'un mégalomane qui précipiterait dans l'abîme lui-même et ses partisans, s'éloigna de l'empereur. Le bavardage moralisant de Talleyrand, dans ses Mémoires, relatif à son indignation, n'est qu'une comédie, car un homme qui avait énoncé le principe : « le meilleur principe dans sa politique, est de n'en pas avoir », n'en était pas capable, ne serait-ce que pour des motifs purement psychologiques.

Grâce au poste de Vive-Grand-Electeur (8), Talleyrand put continuer à jouer un grand rôle à la cour, et ce qui importait avant tout, on ne pouvait pas le mettre de côté. Par moquerie, Napoléon imagina la « méchanceté » suivante (Fouché, dans ses Mémoires, emploie ce terme) : *Les deux princes espagnols et leur oncle furent logés au château de Valençay, qui appartenait à Talleyrand, qui était donc pratiquement le geôlier* (9). Et, comme dit Napoléon, c'était une mission assez honorable, car recevoir et amuser ces trois illustres personnages était dans le caractère de la nation française et aussi dans celui de Talleyrand. Il ordonna que *Madame de Talleyrand se rendît également au château avec sept ou huit dames,* le château avait un théâtre, une chapelle. Et *peut-être y avait-il là aussi une jolie femelle à qui le prince des Asturies pourrait s'attacher,* on aurait en elle un moyen de plus pour le surveiller. L'allusion à la « jolie femelle » vise Mme de Talleyrand, *avec laquelle l'oncle du jeune roi, Carlos, commença en effet une liaison,* fait que Napoléon dans la suite reprocha brutalement à Talleyrand. Pour achever la méchanceté contre Talleyrand, Napoléon paya pour l'entretien dispendieux des princes 50.000 francs par an, — par conséquent une somme dérisoire. En pratique, cela représentait une contribution de guerre que Napoléon imposait à Talleyrand.

(8) Dans le *Moniteur* il est dit que son travail au ministère ne s'accordait pas à sa nouvelle dignité. En réalité ce fut une sorte d'éloignement, adouci par un traitement de 500.000 francs. A Sainte-Hélène, Napoléon donna comme motif du congé de Talleyrand : « Un homme de talent, mais on ne peut rien faire de lui sans le payer. Les rois de Bavière et du Wurtemberg s'étaient tant plaints de sa cupidité, que j'ai dû lui enlever le portefeuille ». Ce qui est une pure duperie, car Napoléon était suffisamment informé de la corruptibilité de Talleyrand dès avant qu'il fût entré en relations personnelles avec lui et de plus ce genre de scrupules lui étaient inconnus.

(9) Le commencement des affaires d'Espagne de Napoléon est une série de supercheries fantastiques (« Perfidie » est le mot donné par Talleyrand devenu moral en 1826). Napoléon força d'abord le dauphin qui, par une renonciation antérieure au trône, extorquée à son père, était pour ainsi dire roi, de renoncer lui, à ce trône en faveur de son père ; il l'attira à Bayonne, donc sur le sol français, après quoi il décida le père à renoncer au trône en faveur de Joseph, frère de Napoléon.

La « trahison » de Talleyrand contre Napoléon se fit en trois étapes : Première étape : Talleyrand pousse Napoléon sur une fausse piste (il le pousse vers l'aventure espagnole, ainsi que vers l'assassinat du duc d'Enghien) ; seconde étape : il travaille à Erfurt avec le Tsar, en sa qualité de négociateur de Napoléon, directement contre les intérêts de l'empereur (1808) ; troisième étape : (1814) Talleyrand devient président du Conseil de la première Restauration sous Louis XVIII.

A Erfurt, Napoléon le charge non seulement de la mise en scène de toute l'affaire (on joue l'*Œdipe*, de Voltaire), mais aussi des négociations avec le Tsar Alexandre, négociations dont faisait également partie la demande en mariage d'une princesse russe. Au thé dans le salon de la princesse de Thurn et Taxis, voilà comment Talleyrand s'acquitta de sa mission : il dit au Tsar qu'il se demandait ce que le Tsar faisait bien à Erfurt ; que c'était lui qui tenait en mains le salut de l'Europe et qu'il n'y parviendrait *qu'en bravant Napoléon*. Que le peuple français était civilisé, alors que son souverain ne l'était pas. Que le souverain russe était civilisé, alors que son peuple ne l'était pas. Que donc le Seigneur de la Russie devait se faire l'allié du peuple français... Que le Rhin, les Alpes, les Pyrénées étaient la conquête de la France et que le reste, étant la conquête de Napoléon, la France n'y attachait pas d'importance... Et il donna au tsar le conseil de ne pas se laisser entraîner à une mesure de menace contre l'Autriche, et de n'assumer que les mêmes engagements que son chef.

On le voit bien : Talleyrand a trahi Napoléon à Erfurt ; c'est à son influence sur le tsar qu'il faut attribuer le fait que Napoléon doit quitter Erfurt sans avoir obtenu un résultat. Et il faut bien se dire que ces propos de Talleyrand ne furent pas construits par lui après coup, comme tant d'autres. Il y a une série de confirmations dans les Mémoires de l'époque qui certifient pleinement et en entier ces réflexions de Talleyrand. Ainsi, par exemple, un mot de Metternich, dans un mémoire du 4 décembre 1808 : « Nous voilà enfin arrivés à un point *où même des alliés paraissent s'offrir dans l'intérieur de l'Empire français*, et cela non pas des intrigants de basse envergure, mais des hommes qui sont à même de représenter la nation nous demandent notre appui. »

A Paris, les propos méchants que Talleyrand tient, relativement à l'expédition espagnole, font le tour de la société, — l'empereur a pris lui-même le commandement en chef en Espagne. Un exemple :

« On s'empare des couronnes, mais on ne les escamote pas » ; ou bien : « Rien de plus simple et peut-être rien de plus nécessaire pour le solide établissement de la dynastie napoléonienne, que de chasser d'Espagne la Maison des Bourbons. *Mais à quoi bon tant de ruse, tant de perfidie, tant de tours de force ?* Pourquoi ne pas simplement déclarer la guerre, ce pour quoi il n'eût pas manqué de motifs ? Dans une guerre pareille la nation espagnole serait sûrement restée neutre. Sans le mondre regret de voir tomber une dynastie usée, et, grisés par la réputation de Napoléon, le passage, après une faible résistance de la part de l'armée régulière, à la dynastie napoléonienne se serait effectué avec joie... » ; ou bien encore : « L'infortuné empereur met toute sa situation en jeu par cette entreprise contre une volonté nationale. Une faute irréparable. »

Talleyrand poursuit sa trahison par les démarches suivantes : Il se sert de Nesselrode, adjoint à l'ambassade russe *pour emploi particulier de Talleyrand,* afin d'informer le tsar des différentes intentions de Napoléon (10). Dans son autobiographie, Nesselrode avoue lui-même que « c'était par Talleyrand qui travaillait *en secret* à la chute de Napoléon, qu'il avait appris le plus de nouvelles » (F. M. Kircheisen, p. 223). Les noms d'emprunt dont il se sert pour ses rapports sont les suivants : Cousin Henry ; Ta. Anna Iwanowna ; notre libraire ; le beau Léandre, etc... Une seconde voie pour arriver jusqu'au tsar, depuis Erfurt passe par la famille : *Le Tsar donna en mariage au neveu de Talleyrand la fille de l'Electrice de Courlande, qui était parente du Tsar.* (Talleyrand eut du reste une liaison avec la mère et avec la fille). Par l'Electrice, Talleyrand eut un moyen direct de correspondance avec le Tsar, *une relation dont Napoléon était informé* (au commencement de la campagne de Russie il fait expulser de Paris la vicomtesse de Laval, secrétaire de ce groupe), et — nous voici de nouveau en face d'une énigme — contre laquelle il n'entreprend rien.

Pendant la campagne de Russie, Talleyrand se réconcilie avec Fouché, son adversaire, c'est-à-dire qu'il conclut avec lui un pacte pour le cas de la chute de Napoléon, sur laquelle ils spéculent tous

(10) Vu la cupidité de Talleyrand, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait tâché de capitaliser aussi ces nouvelles. Dans les archives de la cour de Russie se trouve une lettre de Talleyrand, datée de l'année 1810, où il demande au Tsar la somme de un million et demi.

deux ouvertement ; on les voit bras, dessus, bras dessous, à une fête. Mme Lætitia, mère de l'empereur, en avertit Napoléon, *qui se rend immédiatement compte de l'importance de cet événement,* et qui part de Valladolid le 17 janvier 1809, pour arriver à Versailles le 23 au matin. Le 26 janvier 1809 on en vient aux « grands règlements des comptes » avec Talleyrand :

« Pour ce règlement de comptes avec Talleyrand, l'empereur avait convoqué un tout grand apparat, pour que la célèbre scène du 28 janvier se passât devant un public qui se composait, en dehors de Talleyrand, de deux grands dignitaires de l'Empire et de deux ministres, sans compter les spectateurs bénévoles et non bénévoles, car l'empereur, au cours d'une scène, criait si fort qu'on pouvait l'entendre dans les appartements contigus. Ce ne fut pas de l'entendre crier qui étonnait l'auditoire, car on était habitué à ces invectives que l'empereur ne contrôlait pas. Mais que l'homme auquel s'adressaient ces invectives, adossé contre la cheminée, les acceptât sans sourciller, et qu'il ne prît la parole qu'une seule fois, Napoléon lui ayant posé une question directe, un tel sang-froid ne laisse pas de frapper même un homme aussi flegmatique que Fouché. Napoléon lui dit que ceux dont il avait fait ses dignitaires et ses ministres cessaient par cela d'être libres dans ce qu'ils pensaient et dans ce qu'ils exprimaient. Ils ne pouvaient être autre chose que les organes de sa pensée. Pour eux la trahison commençait au moment où ils doutaient, et la trahison s'achevait lorsque le doute atteignait au désaccord. Après ce préambule, l'empereur invectiva Talleyrand en le traitant *de voleur, de poltron, d'homme sans foi, ne croyant pas en Dieu.* Il lui dit que *sa vie entière n'avait été qu'une violation ininterrompue de ses devoirs, que rien ne lui était sacré, qu'il vendrait son propre père, qu'il avait trahi et trompé tout le monde.* Qu'il l'avait comblé de bienfaits et qu'il n'y avait rien dont Talleyrand ne fût capable contre lui. Que, depuis dix mois, croyant que les affaires de Napoléon allaient mal en Espagne, il disait à n'importe qui qu'il avait toujours été contre l'entreprise d'Espagne, alors que cela avait été Talleyrand qui lui en avait donné la première idée et qui l'y avait poussé sans cesse. Et que c'était la même chose pour le malheureux duc d'Enghien ; c'était également Talleyrand qui, en apprenant à l'empereur le séjour du duc, l'avait excité contre lui. Napoléon demanda à Talleyrand quelles étaient ses intentions et ce qu'il voulait. Qu'espérait-il ? Il mériterait que

l'empereur le brisât comme verre, et qu'il en avait bien le pouvoir, mais qu'il le méprisait trop pour se donner cette peine. Pourquoi ne l'avait-il pas fait pendre à la grille du Carousel, se demandait l'empereur, en ajoutant qu'il en était temps encore... Et il termina ses invectives par ce mot : « Merde en bas de soie ». Talleyrand ne rougit, ni ne pâlit ; son regard se fixa sur l'empereur sans sourciller, sans trembler. Ce que le général Lannes a dit en parlant de Metternich, que l'on ne remarquait pas à l'expression de sa figure, quand on lui donnait un coup de pied au derrière, aurait pu se dire à ce moment de Talleyrand. Mis en rage par ce calme, Napoléon porta un autre coup à Talleyrand en lui demandant *pourquoi il ne lui avait pas dit que le duc de San Carlos était l'amant de sa femme.*

La réponse de Talleyrand montre combien il savait se maîtriser, il répondit : « Sire, en effet, je n'avait pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté et la mienne. »

Pour sa sortie, le duc de Benevent trouva encore un mot : il dit que *c'était bien dommage qu'un si grand homme ait eu une si mauvaise éducation.*

Le soir du même jour, il est chez Mme de Laval, sa belle amie. Il lui raconte la scène dans tous ses détails. Quoi, lui demande-t-elle, il avait laissé dire tout cela sans se précipiter sur lui avec une chaise au bras ? Et Talleyrand de répondre qu'il y avait bien pensé, mais qu'il était trop paresseux pour cela. (Blei).

Le Moniteur du 30 janvier 1809 est en mesure d'annoncer que le duc de Benevent a été relevé de ses fonctions de grand chambellan, qu'il n'avait occupées que par intérim. Sur l'intervention d'Hortense (fille de Joséphine, avec laquelle, d'après Fouché, Napoléon aurait eu une liaison), l'empereur dit *qu'il ne lui voulait pas de mal,* mais qu'il ne désirait plus le voir se mêler de ses affaires. Et cinq semaines plus tard, Napoléon déclara à Rœderer qu'il ne lui voulait pas de mal, *qu'il lui laissait ses places, que lui-même avait pour lui les mêmes sentiments qu'auparavant,* mais qu'il lui avait retiré le droit d'entrer à toute heure dans son cabinet. Que plus jamais il n'aurait, ni ne devrait avoir un entretien particulier avec lui, qu'il ne pourrait plus dire qu'il lui avait conseillé ou déconseillé quoi que ce soit. Quatre ans plus tard, l'empereur disait qu'il était convaincu que la coopération de l'Espagne et du Portugal contre l'Angleterre, et même l'occupation partielle de ces Etats par ses troupes, étaient le seul moyen de contraindre le cabinet anglais à faire la paix.

Talleyrand fit des négociations en ce sens, quoiqu'il n'eût pas le portefeuille du ministre. Quand plus tard il se vit déçu dans ses espérances, aussi bien que dans l'influence qu'il avait espéré tirer de ses négociations, et lorsqu'il s'aperçut que Napoléon pouvait se passer de lui, il se crut dupé. Il chercha à se justifier et se fit l'interprête des mécontents. Il avait oublié que c'était lui qui avait eu l'idée de destituer les Bourbons d'Espagne, comme auparavant ceux de Naples (11). Et Napoléon d'ajouter *qu'il était loin de lui en faire un reproche, que Talleyrand avait un juste jugement sur les faits et qu'il avait été le ministre le plus capable qu'il ait eu.*

Il est vrai que Napoléon était dans l'erreur quand il croyait que Talleyrand était livré à la grâce ou à la disgrâce de l'empereur. Que l'on se souvienne, par exemple, de la naïveté avec laquelle l'empereur, à cette même époque, disait que *Talleyrand avait été un de ceux qui avaient le plus contribué à établir sa dynastie,* qu'il avait beaucoup trop d'intérêt à la conserver, qu'il était trop habile, trop prévoyant, pour ne pas conseiller tout ce qui pouvait la conserver, et ce qui garandissait le repos de la France..., qu'il était de ces nombreuses gens avec lesquelles il fallait toujours avoir la chance. Et du temps du Consulat, Napoléon fit preuve de cette même naïveté quand il dit à Cambacérès que Talleyrand possédait beaucoup de ce qu'il fallait pour les négoces : esprit du monde, la connaissance des cours d'Europe, de la finesse pour n'en pas dire plus, l'impassibilité du visage que rien ne savait altérer, et finalement un grand nom ; Napoléon disait qu'il savait bien que *c'était son inconduite qui faisait qu'il était du parti de la Révolution, comme jacobin et comme déserteur de son rang, c'était son intérêt qui était la garantie de Napoléon.*

Or, Napoléon n'était pas naïf d'habitude ; nous aurons à démontrer que des motifs inconscients le poussèrent à mal comprendre Talleyrand et qu'il le traita de façon si déraisonnable. « Il y avait — dit Blei — (après la grande scène) tout de même quelque chose qui ressemblait à une réconciliation ; mais tout le monde savait que cette réconciliation n'était qu'apparente. Il n'y aura jamais de raccommodement complet et sincère entre ces deux

(11) Pasquier note en 1803 la réflexion suivante de Talleyrand : « En Europe il n'existait que deux grandes familles, la maison des Bourbons et la maison des Habsbourg. Il faut épouser l'une et anéantir l'autre ».

hommes, dit Nesselrode, dans son rapport envoyé à Saint-Pétersbourg... L'empereur dit à Cadore que celui-ci avait stipulé cent millions d'indemnité pour la France et qu'il savait que tout serait livré au trésor. Et il ajouta que du temps de Talleyrand on n'en aurait même pas eu soixante, et, de ces soixante millions, dix seraient allés dans la poche de Talleyrand, mais que l'affaire eût été réglée en deux semaines, que Cadore devait s'en occuper. Du reste, Talleyrand continue, comme par le passé, à féliciter Napoléon de ses victoires, il regrette qu'il soit absent de Paris, il est consterné en apprenant que l'empereur a été blessé à Ratisbonne, et l'empereur lui fait des reproches de ce que Talleyrand soit allé voir sa vieille amie, la duchesse de Chevreuse, tombée en disgrâce auprès de l'empereur ; mais il envoie ses salutations à ses amies du jour, Mme de Laval et la duchesse de Luynes, sans oublier la *duchesse de Courlande* (12) et sa fille Dorothée, laquelle, en 1808, avait épousé le neveu de Talleyrand, Edmond de Talleyrand. *Ensuite il lui achète pour un million et demi l'hôtel de la rue de Varennes,* mais cela ne se fit qu'en janvier 1812, après deux années bien difficiles pour les finances de Talleyrand ; années remplies de tentatives aussi risquées qu'inutiles pour se rendre maître de ces difficultés. Dans ses grandes affaires d'argent il faisait comme au whist, auquel il jouait tous les soirs à un demi-louis ou à un louis entier la partie : quand il était en perte, il trouvait cela « injuste », et alors il trichait. Voilà du moins ce qu'on disait à Londres : « En homme ruiné, comme il disait, il demeura encore deux ans à l'hôtel de la rue de Varennes, locataire impérial, qui ne payait pas de loyer... » (Blei.)

Par la voie de son service d'informations — Nesselrode et la duchesse de Courlande — Taleyrand, en 1809, avertit le Tsar que Napoléon méditait une guerre contre la Russie, qui éclaterait à peu près en avril 1812 (la date même est exacte), et il donne le conseil de conclure un accord entre la Russie et l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie. « Talleyrand s'entourait d'un *harem* de femmes d'un certain âge. Rien ne semble captiver Talleyrand plus que la vieillesse, car toutes ses amours sont des antiquités », dit Laly Yarmouth, mais ces antiquités avaient, pour parler comme Blei, des fonctions plus importantes « que d'être simplement mondaines ou

(12) Ici encore nous retrouvons cette étrange naïveté de Napoléon. La duchesse de Courlande était l'intermédiaire de Talleyrand auprès du Tsar.

amoureuses : elles forment son « *officine russe* ». « La duchesse de Courlande écrivait au Tsar ce que Talleyrand jugeait d'importance qu'il apprît, non sans qu'auparavant Nesselrode et Tschernytschew y eussent posé les points sur les *i*. En outre, elle tenait la grande duchesse de Weimar, donc la *Prusse*, au courant des rapports entre le Tsar et Talleyrand. Et la vicomtesse de Laval établissait des copies exactes de la correspondance ducale. Talleyrand sut, deux années d'avance, quand la campagne de l'empereur de Russie commencerait et qu'elle se ferait, campagne qui, comme il disait, serait le commencement de la fin. Il ne fit rien pour empêcher cette fin, *il fit bien des choses pour l'accélérer*, et tout pour s'y préparer. Son officine russe fonctionnait si bien que cela ne changea en rien cette organisation lorsque, au commencement de la campagne de Russie, une partie du sérail quitta Paris... *Il est très peu vraisemblable que Napoléon n'ait pas été très exactement informé, par son excellente police, du genre des rapports existant entre Talleyrand et le Tsar.* Ce qui en est la preuve, c'est non seulement le fait que, peu avant la campagne, il ait fait expulser Mme de Laval, secrétaire de l'officine de Talleyrand, mais aussi qu'il ait pensé faire arrêter Talleyrand (13). Pourquoi la chose ne se fit-elle pas ? car un motif légal manquant n'eût pas été pour Napoléon un obstacle. »

Plusieurs biographes se sont demandé pourquoi Napoléon ne se *débarrassa pas* de Talleyrand, et pourquoi *Napoléon toléra que Talleyrand préparât la trahison, et toléra cette trahison même.* Par exemple : Emile Ludwig, dans son *Napoléon*, page 314, etc., admet la vérité du passage tant contesté des Mémoires de Talleyrand, d'après lequel Talleyrand aurait dit après Bayonne, à l'empereur, la phrase suivante :

« ... Je lui répondis, mais avec calme, que je ne voyais pas les choses sous le même aspect que lui, et que je croyais qu'il avait plus perdu que gagné par les événements de Bayonne.

— Qu'entendez-vous par là ? réplique Napoléon.

— Mon Dieu, repris-je, c'est tout simple, et je vous le montrerai par un exemple. Qu'un homme dans le monde y fasse des folies, qu'il ait des maîtresses, qu'il se conduise mal envers sa femme, qu'il ait même des torts graves envers ses amis, on le blâmera sans doute ; mais s'il est riche,

(13) A un Conseil de la couronne, tenu avant la campagne de Russie, on pensa à arrêter Talleyrand et Fouché. Le fait est confirmé par plusieurs attestations, et Fouché fait mention de cet épisode dans ses *Mémoires*.

puissant, habile, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société. Que cet homme triche au jeu, il est immédiatement banni de la bonne compagnie qui ne lui pardonnera jamais.

» L'empereur pâlit, resta embarrassé, et ne me parla plus ce jour-là. » (TALLEYRAND, I, p. 385.)

« *Mais pourquoi ne le chasse-t-il pas ? Pourquoi ne l'envoie-t-il pas en exil, aux Indes ?* Lui, Napoléon, *fustigé moralement* par quelqu'un de la vieille noblesse... *Et cependant il le garde près de lui !* Talleyrand aurait-il menti ? Il est le seul qui me comprenne. » Voilà une remarque que Napoléon a faite plus d'une fois, en parlant de Talleyrand. (Ludwig.)

Un autre biographe, F. Wencker-Wildberg (*Napoléon, Mémoires de sa vie,* en 14 volumes, tome VI, page 230), après avoir décrit la grande scène de 1809 (« ... vous êtes un voleur, un poltron, etc. »), s'exprime ainsi :

« Et cependant cet homme si indignement traité, est resté à la cour, il a conservé son rang parmi les plus hauts dignitaires de l'empire. Bien qu'il fût plus éloigné de la personne de Napoléon, il n'était pourtant pas tout à fait étranger aux affaires de l'Etat, et lors d'un incident de la plus haute importance, il ne tarda pas à être de nouveau rappelé comme conseiller de son souverain. *Ne fallait-il pas que Napoléon, en le traitant avec un tel dédain, sentît qu'il se faisait de Talleyrand un ennemi implacable ; pourquoi n'a-t-il pas achevé de l'anéantir ?* La seule explication d'une pareille inconséquence est que Napoléon avait une confiance exaltée en sa force, en sa chance, peut-être aussi que Napoléon avait trop de mépris pour une créature qu'il avait foulée aux pieds. »

Comme troisième exemple *d'une rationalisation de faits inconscients,* citons l'avis du plus habile des biographes de Talleyrand, de Franz Blei. Lui, croit que Napoléon n'aurait pas fait arrêter Talleyrand (avant son départ pour la Grande Armée contre la Russie) parce que, par erreur, il « s'expliquait l'attitude de Talleyrand par un effet de dépit personnel, lequel dépit Napoléon aurait été bien à même de faire disparaître, comme il l'avait fait naître ». *Mais d'où vient cette erreur de Napoléon ?* Là-dessus Blei ne donne pas de réponse. Et si Napoléon se trompait en croyant pouvoir réconcilier Talleyrand en lui donnant une position, comment se fait-il qu'il n'ait pas reconnu son erreur, lorsque Talleyrand, juste avant le départ de l'empereur pour la Grande Armée, refusa d'accepter le poste d'ambassadeur à Varsovie (en cas d'une victoire ce poste était de la plus haute importance) et resta à Paris ? Blei dit

encore : « Et l'empereur apprit que le plan confidentiel n'était pas un secret pour Talleyrand : à Vienne il spéculait déjà sur une hausse des emprunts officiels qui ne manquerait pas de se produire dès que l'intégrité de la Galicie serait connue ; en outre, il faisait de la propagande pour la candidature de la duchesse de Courlande au trône de Pologne. » Une énigme de plus : *Napoléon n'ignore donc pas que Talleyrand n'est plus à captiver. Napoléon connaît les perfidies de Talleyrand, il sait combien ce Talleyrand est dangereux, pourquoi n'entreprend-il rien contre lui ?*

Une autre question : *D'où vient l'absurde surestimation de Napoléon à l'égard de Talleyrand,* dont plusieurs exemples font foi ? Ainsi Napoléon dit à Caulaincourt que Talleyrand lui avait manqué à Varsovie, « et que, grâce à l'incapacité de l'abbé de Pradt, qu'une intrigue lui avait imposé à la place de Talleyrand, il avait perdu aussi bien la campagne de Russie que la Pologne, ce qui ne lui serait jamais arrivé avec Talleyrand. » (Blei, p. 207.)

Le prince de Talleyrand ne comprend rien lui-même à cet attachement de Napoléon. Dans ses Mémoires, il dit expressément *qu'il trouvait étrange que, juste à une époque où Napoléon se méfiait le plus de lui, il l'eût fait toujours de nouveau appeler auprès de lui.* Ainsi, en décembre 1813, *il l'engagea à reprendre le portefeuille des affaires étrangères, ce que Talleyrand refusa carrément* (14), dans la ferme conviction que jamais on ne trouverait la voie juste pour s'entendre sur le moyen de sortir du labyrinthe où Napoléon s'était enfermé grâce à « ses folies ». Quelques semaines plus tard, en janvier 1814, avant son départ pour l'armée, après avoir parcouru les dépêches de Caulaincourt concernant le progrès des négociations de Châtillon, Napoléon s'écrie : « *Ah, si Talleyrand y était, il saurait bien le tirer d'affaire !* »

(14) Talleyrand aurait répondu qu'il ne connaissait point les affaires de Napoléon, ce à quoi l'empereur aurait répliqué en criant, qu'il les connaissait, mais qu'il voulait le trahir (Blei; page 208). Dans une lettre à la duchesse de Courlande, Talleyrand parle d'efforts analogues de la part de l'empereur. Il parle dans cette lettre de la politesse officielle de Napoléon, politesse un peu froide. Et il ajoute que, quand tout le monde était parti, on l'avait rappelé et qu'alors la conversation était devenue pressante, que de son côté Talleyrand avait opposé le même refus. *Conditions inacceptables.* Que cela avait fini sans humeur, que l'empereur lui avait demandé le secret. Il nomme étranges les conditions stipulées par Napoléon, *il devait renoncer à la dignité et aux revenus du Vice-Grand-Electeur.* Talleyrand ajoute que si l'empereur avait confiance en lui, il ne devrait pas le dégrader. Et que s'il n'avait pas confiance en lui, pourquoi a-t-il besoin de lui ? Au duc de Savary le prince disait que ce n'était pas l'affaire de tout le monde de se faire enterrer sous des débris (Blei, p. 216).

Cette attitude ambivalente se manifeste de nouveau après le retour de Napoléon de la bataille de Leipzig, lorsque Napoléon dit à Talleyrand, en lui demandant ce qu'il était venu faire ici, qu'il savait bien que, qu'en cas d'échec Talleyrand aurait espéré devenir chef d'un Conseil de Régence. Il lui dit de prendre garde, que l'on ne gagnait rien en spéculant contre son pouvoir ; il lui déclara que, s'il tombait dangereusement malade, Talleyrand mourrait avant lui. La réponse polie du parfait courtisan Talleyrand fut la suivante : « Sire, il n'est nullement besoin de pareils avertissements pour que j'adresse au ciel mes vœux ardents pour la conservation de la vie de Votre Majesté. » (Blei, p. 211.)

En 1813, en vue de reprendre les relations avec les Bourbons, Talleyrand s'était adressé à Hartwell, son oncle, archevêque de Reims, qui vivait en exil avec Louis XVIII. Cette correspondance fut interceptée par la police impériale. Comme déjà, si souvent, il y eut scène violente : Napoléon disait qu'il connaissait son homme, qu'il savait ce dont il était capable ; mais qu'il le punirait comme il le méritait. Talleyrand, de son côté, savait par expérience ce qu'il fallait penser de ces éclats de fureur de l'empereur. En quittant le cabinet, il dit aux personnes qui l'attendaient dans l'antichambre que l'empereur était charmant aujourd'hui. *Il ne fut ni puni, ni exilé dans ses propriétés.* L'empereur se laissa apaiser par Cambacérès, Savary et Berthier. Lorsque le grand juge Molé dit à l'empereur que l'on croyait que seul Talleyrand saurait négocier la paix, l'empereur l'interrompit en disant que Talleyrand devait son autorité en partie au hasard qui, plus que son mérite, lui avait fait négocier et signer plusieurs traités de paix. Il jurait que, en réalité, il ne saurait affirmer s'il lui avait été d'un grand secours ou si par ses expédients il lui avait montré ce qui révèle un esprit véritablement ingénieux et une habileté profonde. Il n'était même pas de l'avis de Molé qui trouvait que Talleyrand avait de l'esprit, et même un grand esprit. Il suffisait d'observer sa manière de vivre. Grâce à sa naissance et à son rang, il était un des premiers personnages de la noblesse et du clergé, mais il avait de toutes ses forces contribué à la chute de la noblesse aussi bien qu'à celle du clergé. Revenu d'Amérique, après la Terreur, il avait mis le point final à sa dégradation *en s'attachant aux yeux de tous à une vieille catin sans esprit.* Napoléon avait voulu, au moment du Concordat, le tirer malgré lui de cette boue, en demandant au pape le chapeau de cardinal

pour Talleyrand, et il s'en était fallu de peu que cette prière n'eût été exaucée. Mais Talleyrand ne voulait jamais laisser faire l'empereur, et il avait *épousé sa maîtresse ridicule au grand scandale de toute l'Europe,* et encore il savait que jamais il n'aurait d'enfants avec elle. Il était, au su et au vu du monde entier, *l'homme qui avait le plus volé, il ne possédait pas un sou, Napoléon était forcé de l'entretenir sur sa cassette particulière, et justement à ce moment, de payer ses dettes.* Là-dessus Molé dit que cependant l'empereur devrait bien admettre que la conversation de Talleyrand était pleine de grâce, de charme et de coquetterie. Et Napoléon de répondre que c'était son triomphe, et qu'il le savait bien.

Blei écrit :

« Malgré toute l'acuité et toute la justesse de son jugement, l'empereur était subjugué par ce qu'il ne possédait pas et que pour cela il admirait d'autant plus ; le charme de Talleyrand n'était en grande partie que la culture de l'ancien régime... Talleyrand, grâce à ce charme, avait réussi en toutes circonstances à transformer à la table des négociations les défaites de son Chef en victoires apparentes. Il se pouvait que *Napoléon succombât parfois à la superstition,* malgré sa grande méfiance, à cette superstition que Napoléon superposait à la foi et, quand il était de bonne humeur, à la reconnaissance de la grande habileté de Talleyrand. »

Dans ses Mémoires, Talleyrand se défend d'avoir trahi Napoléon, ou d'avoir conspiré contre lui, et il fait une réflexion bien juste, c'est que jamais un conspirateur ne fut plus dangereux pour Napoléon que lui-même. Bien entendu, cette grimace d'innocence est chez Talleyrand un leurre, mais il faut le croire quand il dit que jusqu'au dernier moment il eût été dans les moyens de Napoléon de sauver la couronne. L'attitude de Napoléon, absolument insensée avant sa chute (nous en reparlerons), attitude incompréhensible sans la connaissance des motifs inconscients qui sont à sa base, eut pour effet de l'empêcher de profiter des possibilités, qui s'offraient à lui, de maintenir la paix à Francfort, à Prague, et peut-être même encore à Châtillon (15).

A la dernière minute, Napoléon se rappelle que Talleyrand pour-

(15) Dans ses *Mémoires* Talleyrand dit que Napoléon avait été le seul conspirateur contre lui-même, et qu'il serait à même de prouver la parfaite justesse de ce fait ; car jusqu'au dernier moment le salut était entièrement entre les mains de l'empereur. Il pouvait, comme déjà dit, affermir son pouvoir et cela de façon durable, non seulement en 1812 par la conclusion d'une paix générale, mais encore en 1813, il aurait obtenu à Prague des conditions qui, sans être aussi brillantes, que celles de 1812, paraissaient tout de même encore accep-

rait être un péril pour lui, il donne des avertissements contre lui, il donne même l'ordre non confirmé de s'assurer de lui et écrit à son frère Joseph, président du Conseil de la Régence, que si Talleyrand était d'avis de laisser l'impératrice en tout cas à Paris, c'était une *trahison* masquée. Qu'il ne fallait pas s'y fier. (« Je vous répète : Méfiez-vous de cet homme ! »). Depuis seize ans Napoléon le fréquentait, mais assurément il était le plus grand ennemi de leur maison, depuis que le bonheur l'avait déserté. Qu'il prenne son conseil à cœur, qu'il s'y entendait mieux que les jeunes gens.

Joseph laisse Talleyrand tranquille, ce qui n'est guère étonnant, car Joseph est un homme sans énergie, qui, à Naples et en Espagne, s'était montré absolument au-dessous de sa tâche, ce dont Napoléon se rend parfaitement compte.

Bientôt après, Talleyrand devient chef du gouvernement royaliste de Louis XVIII.

L'empereur, parlant à Caulaincourt, dit (ses dernières paroles à l'adresse de Talleyrand) qu'il succombait à la trahison, que Talleyrand était un brigand tout comme Marmont, qu'il avait trahi la religion, Louis XVI, la Constituante et le Directoire. Il se demandait *pourquoi il ne l'avait pas fait fusiller*. Qu'il était révolutionnaire, tout en étant un renégat de la Révolution. Qu'au fond Talleyrand l'avait très bien servi, tant qu'il avait été à son service. Que peut-être Napoléon s'était brouillé avec Talleyrand un peu à la légère et que celui-ci l'avait traité en conséquence. Peut-être avait-il été tenté de se venger. Un esprit aussi astucieux que le sien ne devait pas manquer de prévoir la venue des Bourbons et de se dire que ceux-ci seuls sauraient assurer sa vengeance. Ainsi il était allé de l'avant, ce qui était clair et simple. Napoléon disait *qu'il avait commis une grosse erreur ;* l'ayant amené à ce degré de mécontentement, où il en était maintenant, *il aurait dû, ou faire enfermer Talleyrand, ou le garder constamment à ses côtés*.

Mais Napoléon ne s'est servi d'aucune des trois possibilités : le faire *fusiller*, l'*enfermer*, ou le *captiver*. Nous avons entendu Napoléon lui-même se poser la question, qui est le centre de notre problème : « *Pourquoi ne l'a-t-il pas fait fusiller ?* »

tables. Et au congrès de Chatillon, encore si Napoléon avait su céder en temps utile, on eût pu obtenir encore une conclusion de paix avantageuse, non seulement pour la France si durement éprouvée, mais aussi pour l'empereur même, peut-être même avec l'espoir d'autres gloires à conquérir. La terreur qui animait tous les cabinets les faisait continuer à négocier avec le tyran.

Pendant les Cent Jours, le nom de Talleyrand ne figurait pas sur la liste des amnistiés que Napoléon avait fait publier à Lyon. Tous ses biens en France furent séquestrés. En même temps, l'empereur délégua Montroud, ancien confident de Talleyrand à Vienne, chez le prince, pour l'attirer de son côté. Ce fut en vain. Talleyrand devint premier ministre, aussi sous la seconde Restauration. Après Waterloo, Talleyrand écrivait à une amie que Napoléon était à Cherbourg, où il allait s'embarquer. Il espérait que les Anglais s'empareraient de lui ; il disait qu'il emportait beaucoup d'argent, et que l'on disait qu'il partait pour l'Amérique. Il ajoutait que *Napoléon finissait sa carrière* comme il l'avait mérité, *dans un cloaque de sang*.

Et lorsque Napoléon meurt, et qu'une des amies de Talleyrand s'écrie : « Quel événement ! », celui-ci la corrige, disant : « Une nouvelle, Madame, mais non un événement ». Ce qui n'empêche que quelques années plus tard, Talleyrand déclarait dans ses Mémoires avoir aimé Napoléon. Ainsi l'attitude de Talleyrand à l'égard de Napoléon fut tout aussi ambivalente que celle de Napoléon envers Talleyrand.

*
* *

La question que Napoléon se posa lui-même, pourquoi il n'avait pas fait fusiller Talleyrand, on ne peut y répondre qu'après avoir compris la structure inconsciente de Napoléon.

Je me réfère ici à un travail psychanalytique de Ludwig Jekels (« Le tournant décisif de la vie de Napoléon », paru dans *Imago* en 1914), et qui a été l'une des études les plus belles, les plus approfondies et les plus convaincantes qu'ait donné la psychanalyse appliquée à la biographie. Jekels traite de la « Période Corse » de Napoléon. Il est impossible de résumer en peu de mots tout le sujet de ce travail de 68 pages ; pour les détails il faut s'en référer au texte.

L'idée maîtresse en est la suivante : *Dans sa jeunesse Napoléon était un patriote corse enthousiaste et un ennemi tout aussi acharné des Français.* Il vénérait Paoli, le chef du mouvement libérateur de la Corse, en qui il voyait un être sublime. Et tout à coup Napoléon se détourne de Paoli, l'accuse de trahison ; l'ennemi juré des Français devient fervent Français lui-même. Ajoutons que le fait de la rupture avec Paoli ne se bornait pas à une banale brouille de

famille, mais elle fut « le moment psychologique où naquit *le* Napoléon et où se forma le Napoléon tel que nous le connaissons, par l'histoire, celui qui, durant vingt ans, a tenu le monde en haleine et qui l'a jeté dans le trouble et la terreur ». La question posée par Jekels n'a pas trouvé plus de réponse auprès des biographes de métier que celle que nous posons ici. Quels furent les motifs de ce changement ?

Déjà, à l'âge de neuf ans, Napoléon fait à son père (qui, à l'origine, avait combattu avec Paoli contre la France, qui ensuite, après la défaite de Paoli, s'était acoquiné à l'administration française sous le *gouverneur Marbeuf*) un reproche de son attitude : « Paoli était un grand homme, il aimait son pays, et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui était son adjudant, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France. Il aurait dû suivre sa fortune et succomber avec lui... » (D'après Coston.) Le reproche « il a concouru à la réunion » est adressé quinze ans plus tard à Paoli qui s'était allié à l'Angleterre contre la France, et cela dans un sens contraire : « Il la soustrait à la réunion ». Le consul disait à son professeur d'histoire, de l'Eguille, que de toutes ses leçons c'était celle de la trahison du Connétable de Bourbon qui lui avait fait la plus grande impression. Mais qu'il avait eu tort de lire à Napoléon que le plus grand crime de celui-ci avait été d'avoir fait la guerre à son roi ; que son véritable crime avait été d'être parti pour attaquer la patrie avec les étrangers. Le conflit avec Paoli peut ainsi se réduire à deux formules :

« Attaquer la patrie avec les étrangers » ;

« Il a concouru à la réunion de la Corse à la France ».

En d'autres termes : quelle est, dans les propos susdits, la signification du mot patrie (respectivement la Corse) et France (respectivement les étrangers) ? D'après le matériel clinique trouvé dans notre psychanalyse, il faut admettre que la patrie est une représentation de la mère, et que l'amour de la patrie signifie pour ainsi dire l'amour de la mère. Cette équivalence : Patrie-mère, était connue des anciens, car nous lisons dans Hérodote (traduit par Lange, 2e partie, livre VI, erato 107) : « Cependant Hippias, fils de Pisistrate, avait conduit les barbares à Marathon, décidé par une vision qui, la nuit précédente, l'était venu troubler pendant son sommeil. Il lui avait semblé qu'il partageait le lit de sa mère, et de ce songe il avait conclu qu'il rentrerait dans Athènes, qui recouvre-

rait sa souveraineté, qu'enfin il atteindrait la vieillesse en sa propre demeure. » (Traduction Gignet.)

Il y a d'autres preuves, que la *représentation de la patrie a la même valeur et la même origine affective que l'image de la terre* dont le sens maternel est déjà devenu un lieu commun pour les psychanalystes ; Suétone raconte que Jules César étant troublé par un rêve qu'il venait d'avoir, — il avait rêvé qu'il couchait avec sa mère, — les interprètes des songes l'avaient encouragé aux plus grandes espérances, car ils interprétaient ce rêve comme un présage de sa domination sur l'univers, la *mère*, qu'il avait vue couchée sous lui, n'étant personne d'autre que la terre, la mère de tout et de tous. » En outre, l'oracle bien connu de Tarquin parle dans le même sens. Chez Tite-Live I, LXI, nous lisons : « Le règne sur Rome écherra à celui qui *le premier baisera la mère* (*osculum matri tulerJ* », ce que Brutus interprétait comme une allusion à la *terre mère* (*terrum osculo contigit, scilicet, quod ea communis mater omnium mortalium esset*). Dans les écrits de Napoléon datant des années de la puberté (il y en a toute une série) les mots de patrie et de mère sont souvent équivalents. Par exemple dans « Sur l'amour et la patrie » il dit, en parlant du fils de Cimone : « Athènes est à lui *toujours mère et patrie* ». Ou dans son « Discours de Lyon » : « C'est le sentiment qui réunit *le fils à la mère, le citoyen à la patrie* ».

Dans une lettre que Napoléon écrit à Buttafuoco, il dit :

« Eh quoi ! fils de cette même *patrie,* ne sentîtes-vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ? votre cœur fut-il donc sans mouvement à la vue des rochers, des arbres, des maisons, des sites... théâtres des jeux de votre enfance ? *Arrivé au monde, elle vous porta dans son sein,* elle vous nourrit de ses fruits ; arrivé à l'âge de raison, elle mit en vous son espoir, elle vous honora de sa confiance. Elle vous dit : *mon fils,* vous voyez l'état de ma misère... »

Cinq jours après sa première aventure sexuelle, dont Napoléon parle dans la « Rencontre au Palais-Royal » avec force détails (il pousse la naïveté jusqu'à demander à la prostituée ce qu'ils feraient bien tous deux dans la chambre de Napoléon) :

LA FILLE : Venez, allons chez vous, monsieur.
NAPOLÉON : Et qu'est-ce que vous y ferez ?
LA FILLE : Eh bien, nous nous chaufferons, et vous...

Napoléon écrit un monologue sur l'amour de la patrie, monologue

à une dame qui n'est pas nommée. Napoléon aurait-il été assez naïf pour désigner, sous le voile de l'anonymat, la belle du Palais-Royal ? Voilà ce que demande G. Kircheisen, une biographe certainement non contaminée par la psychoanalyse. Et elle répond à la question en disant : « Ce serait bien possible ».

Tout cela nous révèle la forte fixation de Napoléon à sa mère. Dans le conscient, cette tendresse se manifeste surtout par une tendresse exaltée. « Sa première pensée est pour elle », dit *Masson,* le biographe de Napoléon. Et cette influence de la fixation à la mère se manifeste ouvertement dans la vie amoureuse de Napoléon : il ne peut aimer, ni se marier, sans rechercher autant que possible une image de la mère. La « *condition de la femme d'un certain âge* » joue un rôle décisif dans la vie amoureuse de Napoléon. Ainsi, après que ses projets de mariage avec Désirée-Eugénie Clary, sœur de sa belle-sœur, eussent échoué, et cela probablement pour cette même raison, il demande la main de plusieurs femmes d'un certain âge : de Mme Permon, veuve avec deux enfants et amie de sa mère, ensuite de Mme de la Boucharderie, également beaucoup plus âgée, pour s'éprendre un an plus tard de Joséphine de Beauharnais, que, malgré sa mauvaise réputation ,malgré ses deux enfants, et malgré son âge (elle avait neuf ans de plus que lui), il finit par épouser sans autres scrupules.

Il nous faut maintenant rechercher l'élément primordial de la valeur affective de l'élément « France », ou plutôt « étranger », et réduire celui-ci également à ses racines concrètes ; autrement dit : *il doit y avoir eu quelque « Français » que le petit Napoléon soupçonnait d'union avec sa mère avec la complicité de son père,* ou, pour le dire sans voiles, duquel il supposait *qu'il entretenait des relations sexuelles avec sa mère.*

Cet homme était le comte Louis-Charles-René de *Marbeuf,* gouverneur de la Corse et lieutenant général des troupes françaises d'occupation. Le gouverneur s'intéressa beaucoup à la famille Bonaparte, il procura une situation au père de Napoléon ; plusieurs des frères de Napoléon et lui-même obtinrent des bourses dans les écoles impériales, le gouverneur obligea son frère, *évêque d'Autun* (plus tard archevêque de Lyon), à donner son appui à cette famille. Cette protection du gouverneur fut l'origine des bruits qui accusaient Lætîcia d'avoir eu des relations sexuelles avec Marbeuf (16),

(16) La protestation de morale indignée des biographes de Napoléon (par

et il importe peu, en ce qui touche à l'effet inconscient de ces bruits sur Napoléon, de savoir si ces relations étaient réelles ou non. On peut admettre, que le petit Napoléon avait, tout comme les autres, des éléments suffisants de créance à une liaison de sa mère avec Marbeuf, *liaison tolérée, sinon encouragée par son père,* que du moins il eut des raisons pour se forger un fantasme qui, nous le savons, a toute la valeur d'un fait réel. Et que ce fût réellement le cas, que tel fût le véritable sens du reproche adressé à son père : « d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France », et que Marbeuf fut pour Napoléon aussi une figure paternelle, voilà qui est clairement prouvé par un propos que tint Napoléon lorsqu'il revint passer son premier congé en Corse après une absence de huit ans : « *Il ne manqua à mon bonheur que deux hommes chéris : mon père et le comte de Marbeuf*, que nous avions perdu le vingt septembre (cinq jours avant l'arrivée de Napoléon) et que ma famille regretta longtemps ». Par le rapprochement de Marbeuf et du père nous voyons que le reproche adressé au connétable de Bourbon correspond pleinement au reproche adressé au père. Et ainsi nous nous expliquons le passage connu de l'ouvrage *Sur le suicide* où il parle de se tuer, « parce que ses compatriotes chargés de chaînes baisent en tremblant la main qui les opprime », dans lequel Napoléon s'écrie : « Français ! *non contents de nous avoir ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs* »...

Une conséquence de ces fantasmes sexuels de Napoléon fut évidemment que, dans sa vie sexuelle, l'idée de l'adultère reçut un si puissant investissement que l'adultère lui semblait une faute, un délit des plus graves. Et ce fantasme devient enfin déterminant de l'attitude de Napoléon envers la femme. C'est lui qui créa la *condition érotique de l'infidélité* et de l'immoralité de la femme ; *il faut que la femme aimée soit infidèle, comme le fut la mère.* L'attitude de Napoléon envers Joséphine fut conditionnée par ce fantasme. A peine marié à la belle créole dont il était follement amoureux, et qu'il avait épousée *en dépit* de toutes les aventures amoureuses (en réalité, non pas « en dépit », mais « *à cause* ») qu'on lui prêtait, au cours de son premier mariage, et *quoiqu'elle* eut été la maîtresse

exemple MASSON, KIRCHEISSEN, etc.) contre cette accusation ne prouve rien contre le fait qu'elle fut portée ; voir un passage de la proscription des Bonaparte par PAOLI : « Les Bonaparte sont nés dans l'ordure du despotisme, ils ont grandi sous les yeux et aux frais d'un pacha (Marbeuf) habitué au luxe ».

de Barras — ou peut-être parce qu'elle l'avait été — il est forcé de la quitter, pour rejoindre l'armée d'Italie au titre de commandant en chef qu'on venait de lui conférer. De Milan, il lui écrit des lettres passionnées, ardentes d'amour, auxquelles Joséphine ne répond même pas, ce qui lui fait dire à Marmont : « Ma femme est ou malade ou *infidèle* ». Bientôt après, Joséphine arrive à Milan où elle le trompe avec un officier quelconque, nommé Charles. Napoléon est exactement informé de cette liaison ; Lorsque le vainqueur revient à Milan, Joséphine est à Gênes avec Charles, Bonaparte se lamente une nuit entière, mais ensuite, s'accrochant au piètre faux-fuyant qu'elle allègue, il lui accorde son pardon dès le lendemain et termine sa lettre par ces mots : « J'ouvre encore une fois ma lettre pour t'envoyer un baiser... oh Joséphine ! oh Joséphine ! » — et se contente sous un prétexte quelconque de faire rayer son rival de la liste des officiers. Ce qui est certain, c'est que cette infidélité de Joséphine n'eut aucune influence sur les sentiments de Napoléon. Deux ans plus tard, lorsque Joséphine, pendant la campagne d'Egypte, s'installe avec le même Charles à la Malmaison pour y filer une parfaite idylle, Napoléon exprime bien quelques plaintes, mais il cède aux instances des enfants de Joséphine et accorde à sa femme le pardon. Il faut croire que cette aventure, si tragique pour bien des maris, fut vite oubliée par Napoléon, puisque peu après il fait de *la Malmaison son séjour favori, de cette Malmaison qui avait été le théâtre de la trahison*. Et plus tard, durant sa vie commune avec Joséphine, nous ne rencontrons pas un seul indice qui pourrait prouver que l'infidélité de la femme ait jeté une ombre sur les sentiments de l'époux. Il est probable que la phrase de Napoléon : « L'adultère n'est pas un phénomène, mais une affaire de canapé ; il est tout commun » était simplement un moyen, une tentative de rendre cette conception voluptueuse de l'inconscient — en en rabaissant la portée et en la généralisant — supportable au conscient, avec lequel elle était incompatible, et d'éviter ainsi un conflit.

Cette exigence inconsciente de l'infidélité ne s'adressait chez Napoléon qu'à la femme aimée ; là où son cœur ne parlait pas ou n'était engagé qu'en partie, il exigeait fidélité et pureté de la femme. Tel fut le cas pour Marie-Louise à laquelle il adressait de sévères remontrances, parce qu'étant au lit, elle avait reçu Cambacérès. Il alla jusqu'à défendre l'accès de la cour à Mme Visconti, maîtresse de Berthier, un de ses amis les plus intimes. Et de même la femme

de *Talleyrand* n'avait pas le droit de paraître à la cour pour la simple raison qu'elle avait été la maîtresse de son mari avant le mariage. Pour des raisons analogues, Mme Tallien, son ancienne protectrice, fut encore plus durement traitée. Il ne pardonna jamais à son frère Lucien d'avoir épousé Mme Jouberthon de laquelle il avait eu un enfant avant le mariage, et persista à vouloir faire rompre ce mariage.

Mais nous trouvons aussi chez Napoléon et à un haut degré un élément inséparable de ce complexe de la fille, c'est le *mépris* de la femme aimée et infidèle. Cet élément est chez lui de même transposé. Son mépris de la femme avait valu à Napoléon une certaine célébrité ; il ne méprisait pas seulement les femmes dont la vie n'était pas irréprochable, mais aussi celles dont la conduite était impeccable, celles qui avaient accès à cette Cour si froide et si guindée ; en un mot, il les méprisait toutes. « Il n'était faible qu'envers une seule, — dit G. Kircheisen, — envers Joséphine. »

A cette attitude envers la mère correspondait la relation de Napoléon envers le père. Ainsi tous les biographes sont d'accord pour s'étonner du peu de tendresse que montre la lettre que Napoléon écrivit à la mort de son père, à sa mère et à son oncle Lucien. Et dix-sept ans plus tard nous trouvons les traces de cet état d'esprit, quand, en 1802, le premier consul rejette la requête et la résolution du Conseil municipal de Montpellier, d'ériger un monument à son père, mort durant son passage dans cette ville, à l'homme auquel « le monde est redevable de son grand fils ». Napoléon motive son refus par les arguments suivants, assez plats d'ailleurs : « Laissons cela, ne troublons pas la paix des morts, laissons leurs cendres tranquilles. Je perdis aussi mon grand-père, mon arrière-grand-père ; pourquoi ne fit-on rien pour eux ? Cela mène trop loin. »

C'est pour la même raison, parce qu'il connaissait l'état d'esprit de Napoléon, que Louis Bonaparte fait exhumer le corps de son père à l'insu de son frère, pour le faire transporter à Saint-Leu, où il lui fait ériger un monument funéraire.

L'amour pour son père n'est cependant pas moins intense que cet éloignement ; cet amour fut si fort que parfois il le pousse à abandonner son moi psychique pour se sentir *un* avec son père, pour s'identifier à lui. Et si nous voulons nous rendre compte combien il se sentait le père de ses frères et sœurs, nous n'avons qu'à lire les lettres que Napoléon écrivait, à l'âge de quinze ans, à son père

et à son oncle, lettres relatives aux affaires de son frère Joseph. Et plus tard il s'occupe de sa famille, il lui donne des ordres, tout comme un père tyran, et cependant — ambivalent — aimant aussi.

Toute *l'ambivalence* de Napoléon se retrouve également dans son attitude à l'égard des personnes de la *série-père,* dont font partie outre Charles Bonaparte, *Marbeuf* (17), *Paoli* et — last ent not least — le roi.

Dans sa « Dissertation sur l'autorité royale », Napoléon, le républicain révolutionnaire, note : « *Il n'y a que fort peu de rois qui n'eussent pas mérité d'être détrônés.* » Ou alors, dans le « Discours de Lyon » : « On sait assez combien les rois ont toujours été égoïstes : ils croient porter dans eux leur peuple, leur nation, etc. » Une preuve encore plus concluante de cette haine contre le roi se trouve dans le traité « Sur l'amour de la patrie » où Napoléon cite Dion de Syracuse comme le modèle du véritable amour de la patrie : « Dion possède une grande fortune, une race distinguée, une considération acquise. Que manque-t-il à son bonheur ? Ames énervées, vous ne pouvez deviner, *et vous osez parler ? Sa patrie est esclave d'un tyran qui est son allié, d'un tyran qu'il aime et considère, mais enfin d'un tyran.* » Il est caractéristique que Napoléon lui-même, ayant jugé que l'analogie avec sa propre relation psychique à son père était par trop visible, ait biffé ce passage cependant correct de son manuscrit.

Napoléon est aussi ambivalent *envers le roi qu'envers le père et Marbeuf,* la moitié seule de son âme est révolutionnaire et ennemie des rois, l'autre moitié reste hostile à la révolution et favorable au roi. Il y a toute une série de propos de Napoléon où les révolutionnaires sont traités de vile plèbe et où il prend parti pour le roi. Lorsque, le 10 août 1792, Bonaparte voit les révolutionnaires pénétrer aux Tuileries, et le roi coiffé d'un bonnet de jacobin, il dit à Bourrienne : « Comment a-t-on laissé entrer cette canaille ? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste

(17) La haine dont Napoléon est rempli contre Marbeuf n'est pas exclusive de l'amour. Les indices d'un certain attachement de sa part ne manquent pas. Le propos de Napoléon : « Il ne manqua à mon bonheur que deux hommes chéris : mon père et le comte de Marbeuf », a déjà été cité. Remarquons de plus que Napoléon qui, dans ses écrits de jeunesse, mena une campagne impitoyable contre les généraux français qui administraient la Corse avant la déclaration d'autonomie, n'y mêle jamais le nom de Marbeuf, et se contente d'en citer d'autres, bien que ce fût justement Marbeuf qui, sur une plaque commémorative, était désigné comme le tyran de la « Corse agonisante ».

courrait encore. » Sa sympathie pour le roi se manifeste encore plus clairement le 10 août, où des bandes jacobines massacrent les Suisses (18), ce qui fait dire à Bonaparte : « Je sentis que, si on m'avait appelé, j'aurais défendu le roi. »

Cependant il est évident que *la Révolution a puissamment développé la composante négative de son état d'esprit ambivalent à l'égard du père.* Pendant les années de la Révolution, le roi est constamment soupçonné d'appeler à son secours les puissances étrangères pour, avec leur aide, pouvoir attaquer la patrie. Donc, Louis XVI aussi — tout comme dans le fantasme de père Bonaparte — veut livrer la mère aux étrangers. C'est ce qui, tout au fond, détermine son attitude à l'égard de Paoli. *Mais ce n'est qu'après l'arrêt de mort, prononcé contre le roi le* 18 *janvier* 1793, *que le rattachement de Napoléon à la France se fait de manière nette, décisive, irrévocable.* C'est seulement alors que le père, l'auteur détesté de tant de maux, celui qui empêchait Napoléon de posséder la mère et la partageait cependant avec des étrangers, c'est seulement lorsqu'il eut enfin expié de sa tête ses crimes, que Napoléon se rallie définitivement à la France.

L'exécution du roi a réalisé la partie essentielle de son fantasme œdipien ; il est donc tout naturel que, par le rattachement à la France, il prenne possession de la mère libérée et achève ainsi la réalisation symbolique.

De plus, cette acceptation d'un état de choses créé par le père est aussi l'identification avec ce père, partant une expression d'un amour ancien. Et cette identification est à la fois la résultante d'un sentiment de culpabilité (19) qui s'éveille après que la haine est assouvie, et devient de ce fait aussi un rachat et une expiation. Ainsi la France, qui jusqu'alors avait signifié pour Napoléon Mar-

(18) A Sainte-Hélène Napoléon dit que l'aspect des Suisses massacrés l'avait plus consterné que la vue de tous ses champs de bataille ultérieurs cependant gigantesques en comparaison.

(19) Dans ses *Mémoires*, Pasquier, le chancelier, rapporte ce qui suit : « Bonaparte... attaché d'abord... à Paoli, ne tarda pas à s'en séparer... *Ce fut sur la nouvelle de la condamnation de Louis XVI*, qu'il prit ce parti. Je tiens ce fait de M. de Sémonville qui alors était en Corse avec le titre de commissaire du gouvernement français. Bonaparte vint, l'éveilla au milieu de la nuit. « Monsieur le Commissaire », dit-il, « j'ai bien réfléchi sur notre situation, on veut faire ici des folies ; *la Convention a sans doute commis un grand crime et je le déplore plus que personne*, mais la Corse, quoiqu'il arrive, doit toujours être réunie à la France ».

beuf et l'abandon de la mère à celui-ci, devint le symbole de la mère elle-même, de la mère-patrie, qu'il aimera et qu'il défendra.

Il faut lire dans le texte les différentes phases de la relation Paoli-Napoléon ; ce qui importe, c'est que Saliceti, auquel Napoléon s'était allié, fut le seul député corse qui eût voté pour l'exécution du roi, tandis que Paoli s'était expressément déclaré contre. Après la disparition du père (roi) Napoléon s'est identifié à lui, il s'est fait père lui-même ; et, ce qui confirme cette manière de voir, il adopte le programme du père (l'union de la mère avec Marbeuf) ; rien d'étonnant alors à ce qu'il veuille faire disparaître Paoli, cette dernière image du père. D'ailleurs, conséquence de cette identification, il lui faut répéter la façon d'agir de son père envers Paoli ; Charles, après avoir été pendant des années le fidèle adhérent de Paoli, n'a-t-il pas abandonné également ce dernier vers la fin de la guerre d'indépendance, pour se tourner vers les Français, de sorte que Napoléon, ce faisant, ne fait qu'imiter son père ?

De même, toute la politique bien rationalisée que Napoléon faisait avec l'Angleterre (les Anglais devinrent pour ainsi dire sa bête noire) trouve ici une base affective. Pendant son adolescence, Napoléon avait eu beaucoup de sympathie pour les Anglais, car l'Angleterre avait recueilli Paoli fugitif et lui avait même accordé une pension. Dans « La Nouvelle Corse », où tous les Français sont tués pour l'unique raison qu'ils sont français, un homme sauve sa vie en se faisant passer pour anglais. Lorsque Paoli se détourne de la France et pactise avec l'Angleterre (à laquelle plus tard il livra effectivement la Corse), dans l'inconscient de Napoléon se réveilla le vieux conflit : car Paoli ne songe à rien moins qu'à renouveler le grand crime commis jadis par Charles Bonaparte et dont Napoléon venait à peine de prendre son parti, au prix de quels sacrifices ! Grâce à cet effondrement définitif et total de l'amour pour le père, Napoléon adopta l'extrême attitude négative envers le père, contre lequel il va désormais engager une lutte incessante et sans merci.

A partir de ce moment, le désir inassouvi de posséder la mère trouble sans cesse l'âme de Napoléon, et la lutte passionnée qu'il engage pour l'arracher au père, constitue certes l'épopée la plus prodigieuse de l'histoire de l'humanité. La Corse n'a plus la moindre valeur affective (il défend à sa mère de lui adresser la parole en corse). Nous voyons Napoléon commencer une chasse infatigable et insatiable *aux substituts* de la mère ; son imagination inassouvie

convoite un pays après l'autre, *formant ainsi une série de succédanés* qui cependant, comme tels, ne sauraient satisfaire son avidité, ne fût-ce que de loin. Au cours de cette recherche effrénée, il plonge les pays dans une mer de sang, il répand la terreur sur l'univers, il transforme l'aspect de l'Europe ; et tout cela en vain, sa soif reste inassouvie ! Et l'empereur ne se contente pas non plus de la « *maîtresse* », comme il nomme lui-même la France, il veut être le maître de l'Univers, et tout cela poussé par le violent désir incestueux de la mère, et avec un défi immense porté au père, désir et défi uniques dans l'histoire de l'humanité ! Il faudrait récapituler ici l'histoire entière du siècle de Napoléon si on voulait exposer en détail la haine et le défi que, dans cette course sans fin *après la mère,* Napoléon éprouvait à l'égard des *images du père,* les différents souverains de l'Europe. Rappelons brièvement son attitude à l'égard de l'empereur d'Autriche, du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, des rois d'Espagne, de Portugal, de Naples, des rois allemands et des princes confédérés, et même du pape Pie VII ; comme il les provoque, comme il les tourmente, les humilie, les rabaisse, les avilit après les avoir vaincus, et comme il leur fait sentir leur dépendance !

Mais nulle dynastie ne fut traitée par lui, pas même approximativement, avec la même haine véhémente que les Bourbons, dont — devant l'indignation du monde entier — il fait fusiller l'innocent descendant, le duc d'Enghien, pour, deux mois après, se poser lui-même la couronne impériale sur la tête.

*
* *

Et maintenant que, grâce à la magistrale description de la structure inconsciente de Napoléon que nous a donnée Jekels (20), nous voilà informés, et que, par la première partie, nous connaissons les faits historiques de l'époque de Talleyrand, nous allons pouvoir nous poser la question suivante : *Quelle était la valeur de Talleyrand pour l'inconscient de Napoléon ?* Car cette question contient la seule possibilité qui nous soit donnée de débrouiller l'ensemble si obscur de la relation de Talleyrand à Napoléon.

(20) Je n'aurais guère d'objection à faire au travail de Jekels, sauf peut-être le détail de savoir si la vieille haine de Napoléon contre la France n'a pu s'assouvir par le détour de tous les maux qu'il fit au peuple français quand il fut son empereur. La France paya la gloire qu'il lui donna de deux millions de morts. Le travail de Jekels, écrit-il à vingt ans, est encore tout aussi jeune et vivant qu'à son apparition.

Dans son ouvrage sur Talleyrand, ouvrage d'ailleurs insignifiant et terne, Sainte-Beuve fait cette étonnante réflexion : « Monsieur de Talleyrand est un sujet des plus compliqués, il y avait plusieurs hommes en lui » (p. 39). Cet aperçu est juste, et avant tout il peut servir à définir les relations de Talleyrand à Napoléon : Pour Napoléon il y avait « plusieurs hommes » en Talleyrand.

1) *Talleyrand-Marbeuf, le bien-aimé protecteur.*

Tout d'abord, Talleyrand aborde Napoléon en grand seigneur, ce qui en impose à Napoléon (21). Le général essaie de suite de compenser ce sentiment d'infériorité en faisant remarquer à Talleyrand : « Vous êtes neveu de l'archevêque de Reims qui est auprès de Louis XVIII. J'ai aussi un oncle qui est archidiacre en Corse et qui m'a élevé. En Corse, vous savez, qu'être archidiacre, c'est comme d'être évêque en France. » (Talleyrand, Mémoires, I, p. 202.) Ce propos est typique de l'attitude ambivalente ultérieure de Napoléon : dans la première phrase une agression (le reproche d'une connexion avec les émigrants détestés), dans la seconde une flatterie sous la forme : nous sommes tous deux de grands seigneurs.

Talleyrand entre dans la série des images de père (Charles Bonaparte, Marbeuf, Paoli, Louis XVI, etc.). Que, dans cette couche psychique, Talleyrand ait pu d'abord inconsciemment rappeler à Napoléon l'image de Marbeuf, nous en avons la preuve dans le fait que jusqu'à ce moment Napoléon n'avait jamais eu de rapports avec les membres de la vieille noblesse, Marbeuf excepté. De plus, Talleyrand avait quinze ans de plus que Napoléon, et il le « protégeait ». Ajoutons encore un détail suivant bien caractéristique : la première ville française où Napoléon, à l'âge de neuf ans et demi, eût fait un séjour prolongé, c'était *Autun* (22). *Le même Autun dont Talley-*

(21) On sait que les bonnes manières en ont énormément imposé à Napoléon, bien que parfois il les ait méprisées. Ainsi par exemple, prit-il des leçons avec l'acteur Talma. Hermann BAHR, dans sa comédie *Joséphine* en a fait une scène amusante.

(22) Cette connexion qui, autant que je sache, n'a pas encore été dépistée, n'a sa raison d'être que si en France il n'existe qu'une seule ville du nom d'Autun. Autant que j'ai pu constater (dictionnaire Meyer, Larousse, « Nouveau dictionnaire encyclopédique », il n'y a pas d'erreur. Napoléon, à l'âge de 9 ans et demi, a passé 3 mois et demi à Autun et cela du 30 décembre 1778 au 21 avril 1779, « où il devait rester assez longtemps pour avoir appris à peu près la langue française » (F.-M. KIRCHEISEN). Il y a une lettre que, à l'âge de 15 ans, Napoléon écrivit à son oncle ; dans cette lettre il s'oppose à ce que son *frère* Joseph,

rand était évêque. Enfin le même Autun où le frère de Marbeuf avait également été évêque. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette identification inconsciente se soit faite également à base de ces apparentes contingences. La série des identifications se poursuit ainsi par l'archidiacre Lucien, passe aux frères Marbeuf (le gouverneur et l'évêque) (23), et, par Joseph, arrive à Talleyrand. Dans la famille même de Napoléon il y eut deux prêtres défroqués : Joseph et l'oncle Fesch (frère de Lætitia) qui, après que les Bonaparte eurent fui la Corse, se fit fournisseur de l'armée à Marseille (l'oncle ecclésiastique jette le froc aux orties et fait des affaires, il entre dans les soieries (Ludwig, p. 37). Par conséquent, là aussi, nous trouvons une voie qui conduit à Talleyrand.

Enfin cette relation favorable est encore encouragée par une forte fixation homosexuelle latente de Talleyrand à Napoléon : A l'origine, Talleyrand devait être officier, mais son pied bot l'en empêcha, et dans les premiers temps il voyait en Napoléon une partie de son propre moi qui avait obtenu ce que son inconscient avait toujours désiré : la carrière de l'officier victorieux, comme l'avait été le père de Talleyrand lui-même. De ceci, il sera parlé plus en détail dans l'ouvrage que je prépare sur Talleyrand.

D'autre part, pour Napoléon, cette relation amicale avec Talleyrand activait aussi une partie de la relation homosexuelle inconsciente à l'égard de Joseph. Les lettres que Joseph, sous l'impression de sa déception, écrivait à Napoléon quand il était roi de Naples, nous montrent la violence de cette fixation (ces lettres sont citées par Kleinschmidt). Dans celle du 13 août 1806, Joseph dit que jamais ce glorieux empereur ne pourrait compenser le Napoléon qu'il avait tant aimé et que lui, Joseph, désirait retrouver aux champs élyséens, si tant est que l'on s'y retrouve, tel qu'il l'avait connu il y avait vingt ans. Et la réponse de Napoléon (datant du 23 août 1806) disait que Napoléon était affligé de ce que Joseph pou-

destiné primitivement à être prêtre, et qui tout d'un coup s'était découvert un enthousiasme pour la carrière militaire, se fit soldat. Dans cette lettre il dit, que... *sa grâce épiscopale d'Autun lui eût donné une riche prébende et il était sûr de devenir évêque.* Donc *Talleyrand était le successeur de l'évêque Marbeuf et celui de Joseph,* frère de Napoléon, si celui-ci était devenu prêtre.

La lettre est imprimée chez Wencker-Wildberg, I, p. 45, etc. Bien entendu le connexe avec Talleyrand n'y est pas établi.

(23) Il est intéressant de constater que Talleyrand réunit en lui les deux Marbeuf : il est homme d'Etat comme le gouverneur et évêque comme le frère de Marbeuf.

vait croire ne pouvoir retrouver son frère que dans les champs élyséens. *Que tout simplement il ne pouvait pas, à quarante ans, avoir les mêmes sentiments qu'à douze...*

Il existe de plus une lettre écrite par Napoléon à Joseph le 24 juin 1795 où cette fixation homosexuelle se manifeste encore plus clairement : il dit à son frère que, quelles que fussent les circonstances de la vie future de Joseph, il pouvait toujours être sûr qu'il n'avait pas de meilleur ami que lui, *aucun ami auquel il serait plus cher,* et qui plus sincèrement souhaitait son bonheur. Que s'il partait, croyant que ce ne serait que pour quelque temps, *il lui fasse parvenir son portrait* ; que pendant tant d'années ils avaient vécu ensemble, si intimement liés, que *leurs cœurs s'étaient fondus, et Joseph savait mieux que quiconque combien le cœur de Napoléon lui appartenait entièrement.* Il continuait en disant que, pendant qu'il écrivait ces lignes, *il sentait une émotion comme il n'en avait que rarement éprouvé dans sa vie,* et qu'il sentait bien qu'ils ne se reverraient de si tôt, et qu'il ne pouvait pas continuer (24).

Dans les premiers temps, Talleyrand fut sans contredit le protecteur de Napoléon ; c'est avec lui que le 18 Brumaire fut organisé, il l'aida de ses conseils et de son argent. C'est à cette époque qu'ont trait les paroles de Talleyrand : « J'aimais Napoléon », aussi bien que le propos de Napoléon : « Talleyrand a le plus contribué à établir notre dynastie ».

(24) Que l'on compare à ces lignes toutes remplies d'un sentiment vrai, par exemple le froid glacial avec lequel Napoléon, à l'âge de seize ans, parle de la mort de son père dans une lettre écrite à sa mère :

« Paris, le 29 mars 1785.

» Ma chère mère,

» C'est aujourd'hui que le temps a un peu calmé les premiers transports de ma douleur, que je m'empresse de vous témoigner la reconnaissance que m'inspirent les bontés que vous avez toujours eues pour nous. *Consolez-vous, ma chère mère, les circonstances l'exigent.* Nous redoublerons nos soins et notre reconnaissance, et heureux si nous pouvons, par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'inestimable perte d'un époux chéri. Je termine, ma chère mère ; ma douleur me l'ordonne, en vous priant de calmer la vôtre. *Ma santé est parfaite,* et je prie tous les jours que le ciel vous en gratifie d'une semblable. Présentez mes respects à... etc.

» *P.-S. — La Reine de France a accouché d'un prince* nommé le duc de Normandie, le 27 de mars à sept heures du soir.

» Votre très humble et affectionné fils

» NAPOLÉON DE BUONAPARTE. »

Cette singulière lettre de condoléance : « Consolez-vous... ma santé est excellente » a frappé même les biographes non teintés d'analyse. Le post-scriptum de la lettre, parlant du fils de Marie-Antoinette, contient peut-être une allusion

2) *Talleyrand-Marbeuf, l'imago du père qui approuve, inspire et organise le parricide.*

J'ai déjà auparavant (p. 6) démontré que dans les premiers temps l'importance de Talleyrand pour Napoléon consistait encore dans le fait que, pour le premier consul, Talleyrand, étant l'incarnation vivante du « C'est permis », présentait comme imminente nécessité publique les pensées les plus intimes que le consul n'eût pas même osé exprimer. Donc, à cette époque, Talleyrand représentait le sur-moi qui permet, épargnant le sentiment de culpabilité. C'est ainsi que dans les lettres qu'il adresse à Bonaparte, général victorieux, Talleyrand parle de manière suggestive de l'Imperium. Talleyrand défère la toute-puissance à Napoléon : il donne au consul le conseil de délibérer sur les affaires extérieures avec lui seul, etc. Il n'y a pas de doute que pour Napoléon cela figurait *une libération de son sentiment de culpabilité*. Car *le besoin du châtiment, toujours en éveil* chez Napoléon, résultait tout au fond du complexe d'Œdipe. Il y eut alors la situation suivante, d'une drôlerie presque diabolique : Le 21 janvier, jour de la décapitation du roi, Napoléon refusa d'assister à la fête officielle organisée par le Directoire (voir p. 5). Talleyrand est alors envoyé par le Directoire comme médiateur. Napoléon raconte lui-même que *Talleyrand avait usé de toute son éloquence, il cherchait à prouver que cette fête était juste, parce qu'elle était politique. Elle était politique, car tous les pays et toutes les républiques avaient toujours célébré comme un triomphe la chute du pouvoir despotique et le meurtre du tyran. Ainsi Athènes avait glorifié la mort de Pisistrate, Rome la chute des décemvirs. D'ailleurs, la fête était obligatoire, car elle était dictée par une loi à laquelle le pays entier était soumis et à laquelle tout le monde devait obéissance.*

particulièrement méchante. On sait que Marie-Antoinette passait pour être la femme la plus vicieuse de France. Et cela également aux yeux de Napoléon, ce dont nous avons une preuve irrécusable : Dans son livre sur Marie-Antoinette, paru récemment, Stefan ZWEIG dit (p. 333) que Napoléon, lorsque Fersen, amant de Marie-Antoinette, l'an VI, après la mort de la reine, fut chargé de représenter le gouvernement suédois au congrès de Rastatt, aurait brutalement rejeté ce nom, en donnant pour motif « qu'il ne voulait pas négocier avec Fersen, dont il connaissait les sentiments royalistes et qui, de plus, *avait couché avec la reine* ».

Il se peut aussi que le post-scriptum soit une preuve de ce que Napoléon doutait de la fidélité de sa mère ; en cette faveur parlerait aussi la « projection législatrice » (JEKELS) de ce doute, le principe du Code Napoléon : « La recherche de la Paternité est interdite ».

Or, nous savons par le travail de Jeckels l'importance capitale que la décapitation du roi (bien qu'à l'occasion il ait rejeté le régicide) eut pour Napoléon, et que dans son inconscient il l'approuvait pleinement. Mais pour Napoléon il résultait de ce fait les plus intenses désirs du châtiment, désirs inconscients. *Ne fut-ce pas alors pour Napoléon une chance sans égale que le père lui-même* (représenté par Talleyrand-image du père) *approuvât le meurtre commis sur lui-même, qu'il l'excusât et le déclarât justifié, ce même meurtre qui représentait pour Napoléon la source des plus intenses sentiments de culpabilité ?*

Il va de soi que nul des *biographes connus de Talleyrand, ni de Napoléon,* n'a tenu compte de cette scène, cependant si décisive, qui libéra Napoléon de ce sentiment de culpabilité, si caractéristique aussi de toutes les relations de Napoléon à Talleyrand. Et cependant cette scène nous donne *la clé grâce à laquelle on peut comprendre* ce qui liait cet homme extraordinaire à Talleyrand.

D'ailleurs — de l'avis de Napoléon — la vie entière de Talleyrand ne fut qu'une seule et inique trahison. Dans la grande scène il lui reproche tous les crimes que lui, Napoléon, avait commis lui-même, ou que son inconscient désirait commettre. Et ici de nouveau se manifeste la libération du sentiment de culpabilité : il voit un homme, ayant commis « tant de crimes », circuler librement, vivre cyniquement (25), dédaigneusement, et sans se sentir coupable. Déjà, « ce fait Talleyrand » était, dans une couche psychique déterminée, une libération de la conscience pour Napoléon. Voilà *une* des causes qui poussaient Napoléon à rechercher toujours à nouveau la compagnie de Talleyrand.

Donc, Talleyrand, pour l'inconscient de Napoléon, n'approuve pas seulement le parricide, *il l'inspire même à deux reprises* : Talleyrand est l'initiateur de *l'assassinat du duc d'Enghien,* et du *détrônement des Bourbons d'Espagne.* Et, ces « affaires d'Espagne », représentant une des causes du conflit entre Napoléon et Talleyrand, il faut que nous nous en occupions plus en détail.

Qu'est-ce qui s'est passé, en réalité, à Bayonne ? et avant Bayonne ? Nous apprenons simplement, dans la plupart des livres d'histoire, que Napoléon, « par d'incroyables intrigues », a persuadé

(25) Nous sommes bien un peu autorisés à admettre que les cynismes de Napoléon reposent en partie sur l'identification avec ceux de Talleyrand. Nous ne connaissons pas un seul propos cynique de Napoléon, avant qu'il n'ait connu Talleyrand.

d'abord au fils du roi, ensuite au père, et enfin au roi lui-même de renoncer au trône en faveur de Joseph (frère de Napoléon). En quoi consistent donc ces « Incroyables Intrigues » ? Dans les Mémoires de Talleyrand nous trouvons une description minutieuse, vue à travers la haine, des aventures espagnoles de Napoléon, cette description donne l'impression de la vérité par le fait seul que la façon d'agir de Napoléon en Espagne avait eu quelque chose de si provocant, que la meilleure attaque de Talleyrand contre Napoléon consistait dans le récit véridique de sa manière d'agir.

Dans les Mémoires de Talleyrand, les « affaires d'Espagne » occupent un chapitre à part. Il commence par un propos de Napoléon qui disait que, « s'il le fallait, il pouvait aussi bien quitter la peau du lion pour entrer dans celle du renard ». Et à cette occasion Talleyrand remarque que tromper les gens et les duper, voilà qui n'était pas seulement pour lui le plus grand plaisir, mais un véritable besoin, faisant pour ainsi partie de sa seconde nature. Ici encore un point de contact avec Talleyrand. On a parfois l'impression que Talleyrand avait été une part de Napoléon projetée au dehors, et par contre Napoléon avait été de même une part de Talleyrand.

Talleyrand raconte que, en 1807, depuis la paix de Bâle, par conséquent depuis onze ans, l'Espagne avait été la fidèle alliée de la France et qu'elle lui avait donné de tout en abondance : de l'argent, des vaisseaux, des soldats. En 1807, — au début des « affaires d'Espagne », — 20.000 Espagnols étaient rassemblés au nord de l'Europe sous les drapeaux de la France. Depuis que Napoléon occupait lui-même le trône des Bourbons, il considérait les princes qui occupaient encore les deux autres trônes (Naples, l'Espagne) comme ses ennemis naturels que, dans son intérêt personnel, il devait renverser... Mais pouvait-il déclarer la guerre à l'Espagne seule, sans avouer franchement son ambition dynastique ? Napoléon prit la voie suivante : Sous le masque de l'amitié il fit envahir l'Espagne par les troupes françaises ; le prétexte lui en fut fourni par le Portugal qui persistait à se refuser à la rupture avec l'Angleterre. Dans le traîté de Tilsitt, avec la Russie l'empereur avait prévu cette circonstance, et cela par un paragraphe stipulant que si le Portugal restait l'ami de l'Angleterre, il serait considéré comme ennemi. Donc, au lieu d'une déclaration de guerre, Napoléon conclut une nouvelle alliance avec l'Espagne, alliance faite pour la forme (traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807). Les autres « intrigues réel-

lement perfides et abominables » furent les suivantes : En mars 1807, le *prince des Asturies,* héritier du trône et fils aîné du roi, adressa à son ancien précepteur, au chanoine de Tolède une lettre dans laquelle il lui parlait de la situation périlleuse du royaume : Godoi, « le prince de la paix » (*ministre du roi faiblard et amant de la reine, et cela au su et vu de tout le monde, sous la tolérance du roi*), d'après les bruits qui couraient, prendrait la régence. Le prince héritier demandait au chanoine conseil et assistance. Le chanoine rédigea en ce sens un mémorandum qu'il fit parvenir au prince pour que celui-ci le présentât au roi. Le prince n'en eut pas le courage, il mit les documents de côté ; ils furent trouvés plus tard et fournirent les matériaux principaux à une accusation de haute trahison. L'amant de la reine conçut des soupçons et voulut marier le prince avec une nièce de la reine. Le prince héritier cependant était d'avis qu'il était préférable de rechercher une princesse de la famille de Napoléon, ce à quoi Napoléon fit semblant de répondre par de vagues allusions. Le « prince de la paix » faisant de plus en plus ouvertement propagande pour sa propre personne, — il fit répandre le bruit que le roi était à l'agonie, que le prince héritier était un imbécile, que le salut de l'Espagne ne résidait qu'en lui seul — il appuya cet argument par des cadeaux d'argent qu'il fit distribuer parmi ses officiers — les conseillers du prince héritier ne croyaient plus devoir hésiter plus longtemps. On poussa le duc d'Infantado, grand d'Espagne et ami du prince, à se faire donner par celui-ci une proclamation qui serait publiée immédiatement après la mort du roi. Bientôt après les troupes françaises entrèrent en Espagne ; le prince héritier, accusé de haute trahison fut arrêté par le roi ; mais les tribunaux l'acquittèrent. Le ministre, abusé longtemps par les moyens dilatoires de Napoléon, redoutant les troupes françaises dont le nombre augmentait sans cesse, rappela les troupes espagnoles ramassées dans le Nord et voulut faire passer la famille royale à Cadix. Ce fut le point de départ d'une révolte contre le ministre, et le roi put se sauver en donnant au ministre son congé. Godoi se tint caché ; quand sa cachette fut trouvée, la révolte éclata de nouveau. Le roi délégua le prince héritier pour apaiser la foule, car il pensait que le prince aurait plus d'influence que lui-même. Le prince déclara que le ministre était arrêté. Le roi décida de donner sa démission de son plein gré, et le prince fut proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Là-dessus

Murat (beau-frère de Napoléon) et Beauharnais engagèrent le nouveau roi, à aller à la rencontre de Napoléon qui voulait venir lui-même en Espagne, mais en même temps ils demandèrent la mise en liberté du « prince de la paix ». Cela envenima la situation, d'autant plus que l'empereur donna l'ordre de livrer le ministre destitué entre les mains de Murat. A l'instigation de Napoléon, le père du roi, l'ancien Charles IV, révoqua sa démission en la présentant comme lui ayant été imposée de force, ce que le roi fit effectivement par un manifeste signé : « Moi, le roi ». Les deux rois furent attirés par Napoléon à Bayonne (donc sur le sol français) où les démissions réciproques furent jouées l'une contre l'autre, où les rois s'accablèrent mutuellement des plus violents reproches, et le résultat de ce « lamentable drame » fut que Joseph, frère de Napoléon, devint roi d'Espagne.

On peut le constater : *La famille royale d'Espagne reproduisait pour Napoléon la situation supposée de sa propre enfance dans la maison paternelle : une mère (la reine) avait une liaison avec le ministre (prince de la paix, Marbeuf), liaison tolérée par le père (le roi)* (26). Napoléon effectue sa propre vengeance sur les Espagnols que le hasard lui met sous la main : il les joue tous les uns contre les autres et les fait tous ses prisonniers, en nommant Talleyrand geôlier. Et ici nous voyons se manifester à nouveau la tendance enfantine à la vengeance, tendance infinie et inassouvie : l'oncle (et non pas le prince, comme l'eut désiré Napoléon) commence une liaison avec Mme de Talleyrand. *De nouveau un mari trompé, forcé de tolérer la liaison,* un morceau de fantasme incestueux se manifestant : Napoléon s'identifie avec le prince héritier, donc par un détour il s'unit à la mère, réalisant ainsi le châtiment de cette fantaisie en punissant en réalité le prince héritier. Nous voyons ici le phénomène typique, inépuisable, névrotique de la constitution de séries.

(26) Voici la racine de toute cette mise en œuvre que Talleyrand n'avait pas comprise. « Ruse, perfidie et tours de force. » Talleyrand en politique réaliste, ne pouvait comprendre dans quel but Napoléon usa de toutes ces tromperies blâmables, ce qui aux yeux du monde le rendait indigne de conclure des alliances. Il ne pouvait comprendre que Napoléon réalisait un fantasme de jeunesse, le fantasme de sa vie. Pour Talleyrand il n'y avait là autre chose qu'un but à atteindre — la conquête de l'Espagne — et il jugeait méprisables les moyens employés dans ce but, parce que ces moyens nuisaient à Napoléon. Voilà son attitude « morale ».

Or, cette action de ses fantasmes de jeunesse (27) *sur le terrain espagnol dut éveiller en Napoléon le plus intense sentiment de culpabilité.* Maintenant nous pouvons comprendre pourquoi Napoléon accourt comme un possédé à Paris, lorsqu'il apprend que Talleyrand, *précisément pour ces « affaires d'Espagne »*, travaille contre lui. Talleyrand représente ici *la part projetée au dehors du sur-moi qui interdit,* la Némésis incarnée. A quoi sert-il d'insulter Talleyrand, puisque c'est *justement ce sentiment de la culpabilité, qui empêche Napoléon d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux contre Talleyrand !* Et en effet Talleyrand reste indemne.

3) *Talleyrand (le détesté père-Marbeuf) comme objet des tendances à la vengeance infantile de Napoléon.*

Après la mise en prison des princes espagnols on force Talleyrand à les accueillir dans son château de Valençay. Napoléon réitère donc ici « l'occupation » de la Corse par les Français, dont les rôles sont adjugés à des Espagnols, tandis que Valençay représente une Corse en miniature. De même que la mère de Napoléon est « prostituée » à Marbeuf, de même la femme de Talleyrand est prostituée au prince : à cette occasion Talleyrand joue le rôle du père honni qui tolère tout. La preuve la plus élémentaire en est dans

(27) Par ailleurs il est intéressant de constater que dans ses *Mémoires,* Fouché, à deux reprises lui fait le reproche d'un réel inceste : Ainsi (II p. 45-46) il dit : *que Napoléon avait une liaison avec sa sœur favorite, avec Pauline.* « ... Pauline forma, de concert avec une de ses femmes, le projet d'assujetir Napoléon à tout l'empire de ses charmes. Elle y mit tant d'art, tant de raffinement, que son triomphe fut complet... Jamais elle ne montra pour son frère tant d'amour et d'adoration. Je l'entendis le jour même dire, car elle n'ignorait pas qu'il n'y avait pour moi aucun voile : « *Pourquoi ne régnons-nous pas en Egypte ? Nous ferions comme les Ptolémées ; je divorcerais et j'épouserais mon frère* ». Je la savais trop ignorante pour avoir fait d'elle-même une telle allusion, et j'y reconnus un élan de son frère ».

Le *second reproche d'inceste* se trouve également chez Fouché (I p. 316) où il dit : « Dans l'intervalle, désolée de sa stérilité, elle (Joséphine) imagine de substituer sa fille Hortense dans l'affection de son époux, qui déjà, sous le rapport des sens lui échappait et qui, dans l'espoir de se voir renaître pouvait rompre le nœud qui l'unissait à elle, ce n'eût pas été sans peine... Elle plut, et les penchants devinrent si vifs de part et d'autre, qu'il suffit à Joséphine d'avoir l'air de s'y complaire maternellement et ensuite de fermer les yeux, pour assurer son triomphe domestique. La mère et la fille régnèrnt à la fois dans le cœur de cet homme altier. Quand, d'après le conseil de la mère, l'arbre porta son fruit, il fallait songer à masquer, par un mariage subit, une intrigue qui déjà se décelait aux yeux des courtisans. Hortense eut donné volontiers sa main à Duroc ; mais Napoléon, songeant à l'avenir et calculant dès lors la possibilité d'une adoption, voulut concentrer dans sa propre famille, par un *double inceste,* l'intrigue à laquelle il allait devoir tous les charmes de la paternité, de là

la question déjà citée que Napoléon au cours de la « grande scène » pose à Talleyrand : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le prince Carlos était l'amant de votre femme » ? Ainsi l'installation de Ferdinand VII au château de Valençay qui est à Talleyrand, ne signifierait rien d'autre que la réédition par Napoléon d'un mari qui tolère la liaison de sa femme.

Nous trouvons une autre preuve dans le fait que, par deux fois, Napoléon se sert de Talleyrand comme *postillon d'amour* : la première fois auprès du Tsar à Erfurt où il va demander pour Napoléon une princesse en mariage, et plus tard à Varsovie où il met en train l'affaire de la comtesse Walewska. « Il dut encore faire bien d'autres choses pour l'empereur : il lui fallut demander à la comtesse Walewska si elle avait senti le regard que Sa Majesté avait daigné lui jeter. » (Blei, p. 516.)

Une autre fois, à Varsovie, l'empereur ordonne au duc de Bénévent de lui apporter un verre de limonade. « Talleyrand, une serviette sous le bras, s'appuyant sur une canne, traverse lentement le salon, apporte le verre sur un plat d'émail et le présente à l'empereur, à ce même monarque, que, à part lui-même, il traitait de parvenu », comme la comtesse Potocka remarque à cette occasion (Blei, p. 516). Ces constantes alternances de grâce et de disgrâce, d'odieuses insultes et de récompenses, le fait que, d'après un mot du prince, Napoléon, « était capable de toutes les inconséquences » à l'égard de Talleyrand, tout cela est bien une preuve du schisme dans la relation de Napoléon envers son père que, entre autres, il revit avec Talleyrand. Et Talleyrand répète à nouveau l' « ancien crime » : il s'allie aux étrangers.

4) *Talleyrand (Marbeuf), le vengeur.*

Nous approchons de la fin du drame napoléonien qui, dans son essence même, *a l'allure du besoin inconscient du châtiment* (28).

l'union de son frère Louis et d'Hortense, union malheureuse, et qui acheva de déchirer tous les voiles ».

Or, que les affirmations de Fouché soient justifiées ou non on sait que les *Mémoires* de Fouché ont soulevé des doutes quant à leur authenticité, tandis que ces derniers temps il y eut des voix pour affirmer leur authenticité — le fait est, que Napoléon a adopté l'enfant d'Hortense et ce ne fut qu'à sa mort qu'il songea à un mariage avec une archiduchesse autrichienne. Ce qui parle en faveur de la première affirmation de Fouché, c'est que Pauline était animée à l'égard de Marie-Louise d'une jalousie pathologique et que pour cette raison Napoléon la bannit de la cour.

(28) Ce point de vue ne figure pas encore dans l'ouvrage de Jekels, et cela pour

La preuve de la justesse de ce fait se trouve dans l'attitude de Napoléon durant ces mois. Talleyrand a raison d'alléguer dans ses Mémoires qu'il aurait pu sauver sa couronne et sa dynastie s'il avait cédé au moment opportun. Mais Napoléon ne *pouvait* pas céder, car, sous la pression de ce besoin du châtiment, résultant des actions prolongées pendant les années des fantasmes œdipiens, il provoqua lui-même sa perte (29).

Ici Talleyrand devient l'organe exécutif de son désir du châtiement, organe exécutif choisi par Napoléon lui-même. Napoléon ne fait rien contre Talleyrand, bien que — comme nous l'avons déjà dit— ses préparatifs de trahison lui fussent connus. Il n'impose

deux raisons : la première est temporelle. En 1914 le problème du besoin du châtiment inconscient ne formait pas le centre des discussions psychanalytiques (Freud ne l'avait pas encore posé). La seconde, c'est que JEKELS ne traite dans son ouvrage que du début de la carrière napoléonienne.

(29) Quoique la matière Œdipe soit univoque, je veux quand même ajouter encore quelques preuves qui me frappèrent en parcourant la littérature. Ainsi dans un entretien, que Napoléon eut avec Fouché avant la campagne de Russie, il déclara : « Je traîne toute l'Europe avec moi, et l'*Europe n'est plus qu'une vieille p... pourrie dont je ferai tout ce qui me plaira* avec huit cent mille hommes » (II, p. 113). Le propos de Napoléon qu'il tint à Sainte-Hélène : « Ma mère était une femme très *vertueuse* et ordonnée... » s'accorde bien avec cette façon d'avilir la mère. A quoi bon cette attestation de vertu, si intérieurement on n'avait pas de doutes ?

De plus je renvoie à un passage de l'ouvrage le plus sanguinaire datant de la jeunesse de Napoléon : *Nouvelle Corse* qu'il avait écrit étant officier, à l'âge de 20 ans, lorsqu'il vivait à Auxonne, ouvrage déjà cité. Prenons le passage de la description des cruautés commises par les Français : « Je quittai mes gens pour voler au secours de mon infortuné *père* que je trouvais nageant *dans son sang*. Il n'eut que la force de me dire : « Mon fils, venge-moi. C'est la première loi de la nature. Meurs comme moi, n'importe, mais ne *reconnais jamais les Français pour maitres* ». Je continuais mon chemin pour aller savoir des nouvelles de *ma mère, lorsque je trouvai son corps nu, chargé de blessures et dans la posture la plus révoltante.* Ma femme, trois de mes frères, avaient été pendus sur les lieux mêmes. Sept de mes fils, dont trois ne passaient pas cinq ans, avaient eu le même sort... » (*Nouvelle Corse*), Masson et Biagi, *Napoléon inconnu*, I, 79).

Donc toujours de nouveau : *Marbeuf, le profanateur de la mère,* et là l'apaisement du sur-moi se fait par un ordre donné par le père. Nous voyons quelque chose d'analogue chez Talleyrand imago du père (voir point 2), « Talleyrand image du père qui approuve le meurtre »). Je n'entrerai pas dans le détail du nombre des enfants et frères et sœurs, quoique là aussi une interprétation serait admise et l'auteur l'utilisera dans un travail sur la relation inconsciente de Napoléon à l'égard de ses frères et sœurs.

Enfin je me réfère au fait que le premier mari de Joséphine de Beauharnais *fut guillotiné comme royaliste*, c'est-à-dire que le parricide était commis avant que Napoléon eût dans son inconscient possédé la mère (Joséphine), et là nous trouvons à nouveau le moyen de décharger le sur-moi de manière que une autre personne (le Tribunal révolutionnaire) assume la responsabilité. Et il y a peut-être un fait connexe dans la première impression que Napoléon a éprouvée en voyant Talleyrand : Talleyrand lui rappelle Robespierre, l'homme de la terreur, avec le frère duquel Napoléon était d'ailleurs lié d'amitié.

même pas à Talleyrand ces simulacres de devoirs absurdes, n'ayant d'autre but que de figurer comme dérivatifs (Napoléon nomme par exemple en 1813 Fouché gouverneur général de l'Illyrie, et plus tard de Rome, à un moment où les deux pays étaient déjà perdus pour l'empereur, mais ce qui causa l'absence de Paris de Fouché au commencement de la première Restauration, et qui fit que Fouché resta sans pouvoir), mais il se contente des différents refus de Talleyrand et, un jour, il pose même des conditions absurdes en réponse à l'offre du ministère des affaires étrangères : Renoncement aux revenus (voir page 19, annotation 14), ce qui, vu l'avarice de Talleyrand, équivalait à un refus de l'offre. Et même lorsque Talleyrand prend indirectement part à la conspiration de Malet en 1812 — après la débâcle de Russie — Napoléon continue à ne rien entreprendre contre lui, comme nous pouvons le constater par les Mémoires de Fouché (II, p. 141).

« ... cette possibilité explique la création d'un gouvernement provisoire éventuel, composé de messieurs Mathieu de Montmorency, Alexis de Noailles, le général Moreau, le comte Frochet, préfet de la Seine, et *un cinquième qu'on n'a pas nommé*. Eh bien ! ce cinquième, c'était monsieur de Talleyrand, et je devais moi-même... »

Et quand même Napoléon, en parlant un jour de lui-même, dit : *qu'il n'était pas un homme comme les autres et que les lois de la morale et des bonnes mœurs n'existaient pas pour lui,* il faut y voir une des erreurs qui ont fait échouer l'empereur : Ce qui *provoqua la chute de Napoléon, ce ne furent pas les armées des coalisés, mais simplement son inconscient besoin de châtiment,* pour la réalisation duquel il choisit les coalisés et Talleyrand. Ce Talleyrand-successeur fut nourri par Napoléon, et cela à ses propres frais, tout autant que Louis XVI avait nourri son pensionnaire Napoléon. (On sait que Napoléon avait eu une bourse dans les différentes écoles militaires, bourse procurée par Marbeuf.) De là aussi la surestimation de Talleyrand durant les derniers mois, et il résulte des propos de l'empereur qu'il était d'avis que Talleyrand pourrait faire des merveilles s'il était de son côté. De même cette incompréhension que Napoléon montrait en face de la situation mondiale, ainsi que le fait qu'il ne voulait comprendre que le seul gouvernement révolutionnaire, au milieu d'une Europe réactionnaire, où il n'aurait pu se maintenir qu'au prix de vastes garanties et d'une absolue non-immixtion dans

les affaires européennes. Tout ceci ne s'explique que par les actes inconscients et l'inconscient désir du châtiment. En somme, Napoléon était incapable de penser en d'autres catégories que les autres hommes : singulière compulsion de la pensée, étonnante chez un homme aussi extraordinairement intelligent, et dont la raison réside dans l'inextricable trouble où le jetait la figure du père. C'est ainsi que s'explique la réflexion que Napoléon fit à Sainte-Hélène, quand il dit qu'il serait encore sur le trône si Talleyrand et Fouché avaient été pendus au moment opportun.

Cette oscillation entre les quatre attitudes à l'égard de Talleyrand : comme *bienfaiteur,* comme *image du père qui approuve le parricide,* comme *objet de vengeance* et comme *vengeur,* nous explique pourquoi Napoléon n'a jamais pu se détacher de Talleyrand, nous donne la clé de son attitude inconséquente et justifie la parole de Metternich qui, en parlant de Talleyrand, disait qu'il était *le premier domestique de Napoléon et son antagoniste.*

BIBLIOGRAPHIE

ARETZ (G.). — *Les femmes autour de Napoléon.*
BARRAS. — *Mémoires,* 4 volumes.
BLEI (F.). — *Talleyrand.*
FOUCHÉ (Joseph). — *Mémoires,* Paris, 1824, Librairie Rouge.
JEKELS (L.). — « *Le tournant de la vie de Napoléon* ». *Imago,* 1914.
KIRCHEISEN (F.-M.). — *Napoléon.*
KIRCHEISEN (G.). — *Napoléon et les siens.*
KLEINSCHMIDT (A.). — *Les parents et les frères et sœurs de Napoléon.*
KIRCHEISEN (G.). — *Les femmes autour de Napoléon.*
LUDWIG (E.). — *Napoléon.*
DE LACOMBE (B.). — *La vie privée de Talleyrand.*
DE LACOMBE (B.). — *Talleyrand, évêque d'Autun.*
CHUQUET (A.). — *La jeunesse de Napoléon,* I-III. Paris, 1899, Colin et Cie.
GOURGAUD. — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon* (corrigé de la main de Napoléon). Paris, 1823, Firmin-Didot, éditeurs.
MASSON (F.). — *Napoléon.*
MASSON et G. BIAGI. — *Napoléon inconnu,* I-II. Paris, 1895, Ollendorf éditeur.
PROPYLAEN. — *Weltgeschichte,* tome VII : « Révolution et Restauration ».
ROESSLER. — *La jeunesse de Napoléon premier.*

SAINTE-BEUVE. — *Monsieur de Talleyrand.*
SCOTT (W.). — *Napoléon.*
TALLEYRAND. — *Mémoires publiés par le duc de Broglie,* 5 volumes.
WENCKER-WILDBERG (en collaboration avec F.-M. KIRCHEISEN). — *Napoléon : mémoires de sa vie.*
NAPOLÉON BONAPARTE. — *Œuvres,* I-VI. Paris, Pankouck, éditeur.
Martel TANCRÈDE. — *Mémoires et œuvres de Napoléon.* Paris, Michel éditeur.
ZWEIG (St.). — *Fouché.*
ZWEIG (St.). — *Marie-Antoinette.*

Éléments d'une étude psychanalytique sur le Marquis de Sade

Par Pierre KLOSSOWSKI

Note préliminaire

En publiant ces deux chapitres d'une étude qui se propose d'esquisser dans ses grandes lignes le système universel sadique, le Comité de Direction de la Revue a simplement approuvé l'intention de l'auteur qui était de suggérer l'investigation psychanalytique, négligée jusqu'ici, de la personnalité du Marquis de Sade.

En effet, si la notion de sadisme est devenue un concept psychologique fondamental, il semble qu'on ait entièrement oublié la grande figure qui — à tort ou à raison — est à l'origine de cette notion, ou plutôt qu'on l'ait confondue avec les formes de perversion que ce terme prétend définir. Au moment où l'œuvre de Sade commence à être mieux lue et mieux comprise (1) que dans le siècle précédent, ne serait-il pas temps d'examiner à la lumière des principes de la psychanalyse quelle a été la *signification du sadisme de Sade,* afin de dégager sa personnalité si complexe de la notion courante du sadisme ? Peut-être en répondant à cette question qui paraîtra paradoxale au premier abord, rendra-t-on justice à l'un des représentants de l'esprit humain que l'on ne tardera pas à ranger parmi les plus considérables des temps modernes ?

N. de l'A.

(1) Nous attendons avec impatience la *Vie du Marquis de Sade,* par M. Maurice Heine, à paraître aux Editions de la Nouvelle Revue Française.

I

LE PÈRE ET LA MÈRE DANS L'ŒUVRE DE SADE

S'il est bien reconnu aujourd'hui comme un fait dûment constaté et enregistré comme un lieu commun par la psychologie actuelle que pour le plus grand nombre des individus, la haine du père se trouve être le conflit initial que développeront dans la suite les circonstances de leur évolution, il serait intéressant de faire la part de quelques exceptions et de constater que chez d'autres individus se forme un conflit dans le sens inverse. Tandis que dans les drames d'un Kleist la lutte contre le père constitue un leit motiv fondamental, chez Sade les principaux événements de sa vie doivent avoir singulièrement favorisé le complexe beaucoup plus rare et généralement moins apparent, de la haine de la mère, pour que nous puissions aisément en reconnaître les traces à tout instant dans son œuvre, au point de pouvoir la considérer comme le thème de l'idéologie sadique. Sans doute un psychanalyste ferait-il remonter la formation psychique de Sade à une déception profonde que la Mère aurait fait éprouver à l'enfant Sade. Ce serait ce moment traumatique, motivé par des circonstances réelles ou dû à une interprétation de l'enfant, qui aurait depuis, renforcé chez le fils un sentiment de culpabilité envers le Père pour avoir trop négligé ce dernier.

Chez Sade nous nous trouverions donc en présence d'un complexe œdipien négatif non pas déterminé, comme c'est le cas d'un grand nombre de névrosés par une inhibition de l'inceste procédant de l'angoisse de la castration — mais dû au regret d'avoir voulu sacrifier le père à cette fausse idole, la mère. Tandis que certains névrosés homosexuels, ayant abandonné la conquête de la mère par crainte du père, se contentent d'adopter un comportement féminin à l'égard de ce dernier sans oser se substituer à lui — ou bien encore, ayant retourné contre eux-mêmes leur agressivité originellement dirigée contre le Père, se trouvent soumis aux rigueurs d'un Surmoi d'une inexorable sévérité — Sade, tout au contraire s'allie à la puissance paternelle et, fort de son Surmoi asocial, retourne contre la mère toute son agressivité disponible.

Mais ces reproches que le jeune Sade fait, dans le fond de son

âme, à sa mère quels sont-ils ? Précisément ceux dont il accablera plus tard son épouse : *de n'être qu'une gueuse impudente.* Il lui en veut donc tout d'abord de son égoïsme de femelle, lui qui plus tard prêchera une philosophie anarchiste. Mais au cours de l'évolution psychique tous les motifs de la haine de la mère vont devenir les éléments mêmes que Sade exaltera comme les attributs de la puissance paternelle. Aux yeux du fils l'hypocrisie de la mère doit forcément légitimer tous les crimes du père *délaissé,* et de ce moment le délit (le Mal) sera pour le fils repentant l'unique moyen de payer sa dette envers le père meurtrier, incestueux et sodomite.

Le sadisme de Sade serait donc l'expression suprême d'un facteur de haine primordial. Ou plutôt : la haine a *choisi* la libido agressive pour mieux pouvoir exercer sa mission : celle de châtier la puissance maternelle sous toutes ses formes et d'en bouleverser les institutions. Lorsqu'au sortir d'une adolescence bien débridée et déjà libertine, Sade voit se dresser, sous les traits de la Présidente de Montreuil (1), la maternité jalouse de ses préprogatives, disposant tyranniquement de sa progéniture, ce sera bien le contact avec sa belle-mère, cette seconde mère, qui fera passer son agressivité sur le plan de la conscience, et qui l'orientera dans le sens de la haine des valeurs matiarcales : piété, bienfaisance, reconnaissance, sacrifice, fidélité, dont il s'évertuera à dévoiler et l'intérêt et la crainte qui les inspirent.

Ses rapports avec son épouse ne feront que renforcer cette haine. Sachant qu'elle n'est point aimée, Renée cherchera à s'imposer à lui par un dévouement sans borne. Sade le ressentira comme une chaîne : il verra l'unique but de ce dévouement : Renée ne pouvant éveiller en lui l'amour, elle le forcera au moins à la reconnaissance qui tiendra lieu d'amour. Aussi s'acharnera-t-il dans tous ses écrits à critiquer le sentiment de reconnaissance. Sade prisonnier à Miolans, c'est Renée qui à elle seule, le libère ; quand sa détention se prolonge à Vincennes, à la Bastille, seules les démarches de Renée peuvent lui donner quelque espoir : cette dépendance vis-à-vis de sa femme qu'il n'aima point lui est intolérable, et dans ses ouvrages il se vengera de cette infériorité ; mais peu à peu ce sentiment de dépendance se généralise ; il va tellement au fond de ses réflexions que cette dépendance finira par lui paraître comme

(1) Elle le persécutera jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit à l'impuissance (N. d. A.).

une imperfection originelle du genre humain : « ... les femmes... ne sont qu'un second moyen de la nature qui la prive d'agir par ses premiers moyens et par conséquent l'outrage en quelque manière, et ... elle serait bien servie, si en exterminant toutes les femmes, ou en ne voulant jamais jouir d'elles, on obligeait la nature pour reperpétuer l'espèce d'avoir recours à ses premiers moyens ». Cette idée n'est-elle pas visiblement inspirée par la révolte contre la reconnaissance originelle de ce que l'homme doit à la femme parce qu'il est sorti de son sein ?

Alors que chez d'autres grandes figures de la période pré-romantique, le désir nostalgique de rentrer dans la sérénité du sein maternel, transparaît dans leurs visions d'un âge d'or, d'un autre monde, un Sade nous semble perpétuellement en proie à la hantise d'étouffer dans le sein de la mère : ses actes, ses idées, ne sont que la manifestation consciente de sa lutte désespérée pour dégager son être de son enveloppe originelle. Raison de plus pour nous de croire que sa longue incarcération aura agi sur sa personne comme l'extériorisation de sa hantise d'emprisonnement originel, et que, comme telle, la période de détention aura contribué à lui faire prendre l'attitude qu'il adopta à ce moment vis-à-vis de la société.

Que ce soit dans *Justine,* dans *Juliette,* dans la *Philosophie dans le Boudoir,* la mère y figure toujours comme une idole tyrannique, renversée bientôt de l'autel où l'avait placée la vénération sociale et religieuse et, dans le sens sadique du mot, *réduite* à sa condition d'objet de plaisir de l'homme. Ce conflit de l'homme avec sa mère reparaît fréquemment dans ses livres ; dans les *Infortunes de la Vertu,* Bressac conçoit une haine purement misogyne de sa mère : il est pédéraste, à ses yeux l'homme est le seul spécimen parfait de la race humaine, les femmes n'en sont qu'une déformation. Sa mère, femme austère qui, sous prétexte de le ramener sur la bonne voie ne cherche qu'à contrarier la vie et les mœurs de son fils est sa pire ennemie : pour lui rappeler qu'elle n'est qu'une femme, il la viole, puis, décidé de s'en débarrasser, il espère convaincre Justine de lui prêter son concours : « ... cet être que j'attaque, lui dit-il, c'est l'être qui m'a porté dans son sein. Eh quoi, ce sera cette vaine considération qui m'arrêtera, et quel titre aura-t-elle pour y réussir ? Songeait-elle à moi cette mère, quand sa lubricité la fit concevoir le fœtus dont je dérivais ? Puis-je lui devoir de la reconnaissance pour s'être

occupée de son plaisir ?... » Sade est tellement convaincu de cette judicieuse mise au point, qu'il n'a cessé de répéter l'argument de Bressac dans tous ses autres ouvrages. Mais, diront les défenseurs du principe matriarcal, la mère n'a-t-elle aucun mérite des soins qu'elle donne à ses enfants ? Sade prévoit ces objections et Bressac a sa réponse toute prête : « Si notre mère a eu de bons procédés pour nous dès que nous avons été en état d'en jouir — continue-t-il, nous pouvons l'aimer, peut-être même le devons-nous... si elle n'en a eu que de mauvais, enchaînés par aucune loi de la nature, non seulement nous ne lui devons plus rien ; mais tout nous dicte de nous en défaire, par cette force puissante de l'égoïsme qui engage naturellement et invinciblement l'homme à se débarrasser de tout ce qui lui nuit. »

Voici maintenant, après la critique du sentiment de reconnaissance envers la mère, celle de la reconnaissance exigée pour les bonnes actions, et de ce fait, la critique de la bienfaisance, du dévouement, du sacrifice. Car, obsédée par sa propre épouse, c'est l'idéal de la femme dévouée que Sade s'acharne à détruire. Justine ne fait qu'aggraver sa situation en cherchant à obliger par de la bienfaisance, précisément parce qu'elle ne faisait le bien que pour tranquilliser sa conscience et pour son propre salut. Non seulement ceux qui lui doivent quelque reconnaissance la lui refusent, mais tel que Dalville, se disent lésés d'avoir été obligés, la nécessité d'être reconnaissant étant la plus humiliante des conditions. La bienfaisance est fatale parce qu'elle blesse l'amour-propre de celui qu'on oblige. Sade songeait-il au dévouement et au sacrifice de Renée quand il fit ainsi parler Dalville, à qui Justine a sauvé la vie : « Qu'entends-tu, je te prie, par ce sentiment de reconnaissance dont tu m'imagines avoir captivé ?... raisonne mieux chétive créature, que faisais-tu quand tu m'as secouru ? Entre la possibilité de suivre ton chemin et celle de venir à moi, tu choisis la dernière comme un mouvement que ton cœur t'inspirait... Tu te livrais donc à une jouissance ? Par où diable prétends-tu que je sois obligé de te récompenser des plaisirs que tu t'es donnés... ? » Ainsi, faire le bien pas plus que faire un enfant n'est autre chose que le résultat d'une satisfaction profonde qu'on se donne tout d'abord à soi-même. C'est presque mot à mot la conclusion de Bressac citée plus haut. Aux yeux de Sade, le dévouement maternel, qu'il vienne de l'épouse ou de la mère, n'est donc que la manœuvre d'un égoïsme

aussi monstrueux que dissimulé. On comprend dès lors tout ce que les lettres débordantes de protestations conjugales de son épouse ont dû soulevé en lui de dégoût et de sarcasmes, et qu'il ne put résister à la tentation d'annoter, pour ne citer que quelques exemples, telle phrase de Renée inquiète de rester sans nouvelles de lui : « ... il n'y a choses que je me fourre dans la tête » par telle note marginale : « et moi dans le cul », ou telle autre phrase de la marquise : « si tu es capable de me poignarder, ce serait dans ces circonstances un grand bonheur pour moi de ne plus exister... », par telle réflexion : « Quelle platitude ! Grand Dieu ! Quelle platitude ! » Sans doute, eût-il étranglé MM. Ginisty et Flake ; le premier pour avoir publié les lettres larmoyantes de la marquise sous le titre d'une *Sainte de l'amour conjugal,* l'autre pour avoir consacré à cette sainte deux chapitres dans sa récente monographie, estimant faire la part de l' « *épisode touchant de la noire histoire du marquis* ».

La rivalité typique entre la mère et la fille ne pouvait manquer au répertoire de Sade. Mais cette rivalité y apparaît non tant provoquée par le désir de posséder le père que par le désir d'être affranchi par le père des devoirs maternels que la mère transmet à la fille. *La Philosophie dans le Boudoir* ou *Les Instituteurs libertins, dialogues à l'usage des jeunes demoiselles,* qui fournit la méthode de l'éducation antimaternelle, nous montre la *mère châtiée par le père en faveur de l'enfant.*

C'est avec une joie féroce que Sade se complaît à décrire minutieusement des scènes où la mère est humiliée sous les yeux de ses enfants ou par ses enfants eux-mêmes. Mme de Saint-Ange qui, avec son frère et amant, le Chevalier de Mirvel, et Dolmancé, libertin sodomite, a pris soin de la formation érotique de la jeune Eugénie de Mistival, recommandera à Eugénie de ne jamais devenir mère, sinon aussi rarement que possible, et l'incitera à la prostitution et à la tribadie. Mme de Mistival, mère d'Eugénie, femme dévote et membre de nombreuses sociétés philanthropiques, apprenant dans quelles mains sa fille se trouve, se présente chez Mme de Saint-Ange, pour reconduire Eugénie. Avertis par le père qui est de mèche avec eux, les libertins se concertent pour profiter de l'occasion. Mme de Mistival arrivant au beau milieu de l'enseignement, on la fait immédiatement entrer et elle trouve les instituteurs et sa fille complètement nus. Dès qu'elle se met à réclamer son enfant,

en termes d'abord mesurés, puis véhéments, Mme de Saint-Ange lui fait remarquer ce qu'a d'insultant pour elle et ses amis le peu de confiance qu'elle leur témoigne : Mme de Mistival prend alors un ton plus raide et, — à peu près comme dans les romans de la comtesse de Ségur — intime à sa fille l'ordre de la suivre, et Eugénie de répondre que pas un instant elle ne songe à rentrer à la maison. Là-dessus tirade de Dolmancé développant à Mme de Mistival que sa fille ne lui doit rien. Comment donc, ne lui a-t-elle pas enseigné qu'il existe un Dieu alors qu'il n'en est rien, qu'il existe un bien et un mal, alors que la vertu ne fait qu'usurper les droits de la nature ? Enfin, sur quoi oserait-elle fonder les droits qu'elle prétend avoir sur Eugénie, puisqu'il n'est rien de plus illusoire que les sentiments du père ou de la mère pour les enfants, et de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours : « ... si les mouvements d'amour réciproques étaient dans la nature, la force du sang ne serait plus chimérique, et sans être vus, sans être connus mutuellement, les parents distingueroient, adoreroient leurs fils, et reversiblement ceux-ci, au milieu de la plus grande assemblée, discerneroient leurs pères inconnus, voleroient dans leurs bras, et les adoreroient. Que voyons-nous au lieu de cela ? Des haines réciproques et invétérées, des enfants qui, même avant l'âge de raison, n'ont jamais pu souffrir la vue de leurs pères, des pères éloignant leurs enfants d'eux, parce que jamais ils n'en purent soutenir l'approche. Ces prétendus mouvements sont donc illusoires, absurdes, l'intérêt seul les imagina, l'usage les prescrivit, l'habitude les soutint, mais la nature jamais ne les imprima dans nos cœurs. Voyez si les animaux les connaissent ; non, sans doute ; c'est pourtant toujours eux qu'il faut consulter, quand on veut connaître la nature. » Sans plus attendre, on procède au déshabillage, au viol normal et sodomitique et à l'infection syphilitique de Mme de Mistival. Elle était arrivée comme mère sévère, s'adressant avec hauteur et mépris à cette société libertine ; quand on la chasse, elle n'est plus qu'une femelle violée, ses parties déchiquetées et infectées — une loque. Ne doutons pas qu'en terminant ainsi son ouvrage, Sade n'ait songé à sa belle-mère — qu'il sauva cependant de l'échafaud, tirant ainsi une vengeance plus éclatante de la Présidente à l'exécuter en effigie et à profaner les principes dont cette femme autoritaire était imbue. Déjà dans le personnage de Juliette, Sade avait idéalisé la femme tribade (c'est-à-dire la femme sans engagement social) opposé à

l'idéal social de mère. Dolmancé, l'homme qui « *ne dort jamais plus en paix que quand il s'est suffisamment souillé dans le jour de ce que les sots appellent des crimes* », expose sa conception de la nature où il fait ressortir que la destruction et la création ne sont que les deux aspects d'une seule loi fondamentale. « Si la nature ne faisait que créer et qu'elle ne détruisît jamais, je pourrais croire avec ces fastidieux sophistes que le plus sublime de tous les actes serait de travailler sans cesse à celui qui produit, et je leur accorderais à la suite de cela que le refus de produire devrait nécessairement être un crime ; le plus léger coup d'œil sur les opérations de la nature ne prouve-t-il pas que les créations, les destructions se succèdent, que l'une et l'autre de ces opérations se lient et s'enchaînent même si intimement qu'il devient impossible que l'une puisse agir sans l'autre ?... La destruction est donc une des lois de la nature comme la création. » Mais si déjà la destruction n'est pas un crime — aux yeux de Sade le droit d'avorter est indiscutable — comment le refus de créer en serait-il un ? Et partant de cet argument, dont dérivera l'idée finale : *le meurtre n'est qu'une modification des formes* de la matière, et qui l'amènera à exalter la tribadie, la sodomisation des femmes, la pédérastie, voici comment Dolmancé combat la procréation en tant que notion morale et comment de ce fait il attaque le principe maternel, principe de conservation sociale : « ... les *sots et les populateurs, ce qui est synonyme,* vous objectent que « ce sperme productif ne peut être placé dans vos reins à aucun autre usage que pour celui de la propagation, l'en détourner est une offense... », or, « il est faux que la nature veuille que cette liqueur spermatique soit absolument et entièrement destinée à produire ; si cela était, non seulement elle ne permettrait pas que cet écoulement eût lieu dans tout autre cas, comme nous le prouve l'expérience, puisque nous la perdons quand nous voulons et où nous voulons... elle s'opposerait à ce que ces pertes eussent lieu sans coït, comme il arrive, et dans nos souvenirs... elle ne voudrait assurément pas que cette volupté, dont elle nous couronne alors, pût être ressentie quand nous détournerions l'hommage ; car il ne serait pas raisonnable de supposer qu'elle consentît à nous donner du plaisir, même au moment où nous l'accablerions d'outrage... Ah ! loin d'outrager la nature, persuadons-nous bien, au contraire, que le sodomite et la tribade la servent en se refusant

opiniâtrement à une conjonction dont il ne résulte qu'une progéniture fastidieuse pour elle. »

Non content de détruire l'idéal maternel dans la personne de la femme, il le poursuit jusque dans la représentation *maternelle* qu'on a coutume de se faire de la nature, et il déclare : « ... Eh ! que lui importe que la race des hommes s'éteigne ou s'anéantisse sur la terre. Elle rit de notre orgueil à nous persuader que tout finirait si ce malheur avait lieu ! mais elle ne s'en apercevrait seulement pas. »

Comment se fait-il, demandera-t-on, que rien ne parle particulièrement de la haine que Sade aurait pu concevoir à l'égard de son propre père, l'instigateur de son malheureux mariage ? Laissons aux biographes le soin de reconnaître dans le président de Blamont et son ami d'Olbourg, personnages d'*Aline et Valcour*, des portraits de charge du Comte de Sade et du Président de Montreuil, et dans leurs agissements et leur manière de disposer de leurs enfants à des fins de débauche, une caricature romancée des circonstances du mariage de Sade ; laissons-les nous expliquer que ce ne fut que pour mieux se venger qu'il les peignit sous des traits aussi noirs. Noirs ? pour le lecteur, assurément, car pour Sade, nous le savons bien, il n'y avait rien qui fût absolument blanc, ou mieux : qui fût suffisamment noir. Leur thèse qui, au premier abord, paraît subtile, se révèle superficielle dès l'instant que nous reconnaissons dans les aphorismes de Blamont les principes même de la philosophie sadique. « Qu'est-ce que l'estime ? », demande Blamont, qui ne « place sa félicité que dans lui-même, dans ses opinions, dans ses goûts », — « l'approbation des sots accordée aux sectateurs de leurs petits vilains préjugés, tyranniquement refusée à l'homme de génie qui les foule aux pieds. » Mais Blamont figure dans un roman où des concessions, et notament dans le dénouement, sont encore faites au public. *Aline et Valcour*, on l'a bien souvent répété, est une œuvre intermédiaire entre les romans en apparence moralisateurs et les romans clandestins. Mais dans *Justine* et dans *Juliette* (sans parler de la nouvelle moralisatrice d'*Eugénie de Franval*) ce type de personnage reparaît toujours chargé de la grande mission de bouleversement que Sade lui a confié en le créant : le *père de famille destructeur de sa famille*. C'est donc précisément en lui donnant le rôle du héros noir, et non pas celui de l'homme vertueux et respectable, que Sade établit entre sa propre personne et celle du père, une identification qui prend la forme

d'une véritable vénération du père, comme contrepartie de cette haine vouée à la mère qui, elle, tient toujours le rôle de la femme honorable, afin d'être mieux foulée aux pieds.

« Ce n'est pas le sang de la mère, dit Bressac, au moment où il perpètre son matricide, qui forme l'enfant, c'est celui du père seul ; le sein de la femelle fructifie, conserve, élabore, mais il ne fournit rien, et voilà la réflexion qui, jamais, ne m'eût fait attenter aux jours de mon père, pendant que je regarde comme une chose toute simple de trancher le fil de ceux de ma mère. » Conception anatomique qui, peut-être volontairement faussée, ne nous montre que mieux à quel point Sade est hanté par la nécessité qui veut que l'homme naisse de la femme, nécessité qui lui paraissait une dégradation et de la nature et du genre humain. Aussi nous peindra-t-il le père perpétuellement révolté contre l'épouse en tant que mère qui, partout dans les romans sadiques, est l'obstacle aux rapports directs entre le père et ses enfants, et particulièrement aux rapports sodomites entre le père et le fils.

La sodomie et l'inceste, voilà ce que Sade exalte comme les attributs de la paternité : le père doit briser les chaînes conjugales qui l'empêchent de jouir physiquement de ses enfants : aucune loi naturelle ne s'oppose pourtant à cela. La société a érigé en lois sociales certaines lois naturelles, elle n'en a pas légitimé d'autres, voilà ce qui oblige les pères sadiques à recourir à la ruse, à cacher leur paternité à leurs filles, pour coucher avec elles à leur aise une fois qu'elles auront atteint l'âge nubile. Le brigand Brisa Testa fait à Juliette le récit de son adolescence et donne une description minutieuse de l'éducation que lui et sa sœur Gabrielle (lady Clairwil, compagne de débauches de Juliette) reçurent de leur père M. de R..., gentilhomme philosophe. Cet ennemi des préjugés a éduqué ses enfants en observant toujours fidèlement les lois de la nature, en compagnie des enfants de son ami, M. de Beval, qui a les mêmes opinions pédagogiques. Les enfants se fréquentent fort librement : mais déjà entre frères et sœurs s'ébauchent des liaisons encore bien innocentes, qui n'auront besoin que de l'encouragement paternel pour prendre tout leur essor. Un soir, leur jeune gouvernante, Pamphyle, complice du père, vient tirer de leur lit Gabrielle et son frère, les mène dans le salon, et quelle n'est pas la

(1) Cette initiale est inexacte (N. d. A.).

surprise des enfants d'y voir leurs parents et leurs camarades de B... dans les postures les plus étranges ,leur mère subissant les assauts de M. de B... tandis que leur père s'empresse autour de la femme de son ami. M. de R... se met aussitôt en besogne de donner à ses enfants les explications nécessaires en leur déclarant que les voici en âge d'apprendre les vérités les plus utiles, malgré les cris des mères scandalisées et confuses, s'apprête à les faire participer à ces exercices initiateurs. C'est à ce moment que Brisa Testa apprend à connaître la tendresse paternelle sous une forme assez particulière : « ... unique objet des caresses de mon père, il semblait négliger tout le reste pour moi. Gabrielle, si l'on veut, l'intéressait bien aussi... ; mais ses plus voluptueuses caresses ne se dirigeaient que vers mes jeunes attraits. » Puis après que le père lui a témoigné le « signe assuré de la prédilection d'un homme pour un autre, gage certain de la luxure la plus raffinée, et que les vrais sodomites ne prodiguent guère aux femmes », le « coquin » le prend dans ses bras, le place sur le ventre de sa mère, et, avec l'aide de Pamphyle, le dépucelle sous les yeux de celle qui lui a donné le jour. « Oh ! monsieur, — lui criait ma mère, — à quelle horreur vous vous livrez ! votre fils est-il fait pour devenir la victime de votre affreux libertinage ; et ne voyez-vous donc point que ce que vous osez faire, porte à la fois l'empreinte de deux ou trois crimes, pour le moindre desquels l'échafaud est dressé ! » — « Eh ! mais vraiment, madame, — répondait froidement mon père, — c'est précisément ce que vous dites qui va me faire le plus délicieusement décharger. Ne craignez rien, d'ailleurs, votre fils est parfaitement dans l'âge de soutenir ces médiocres assauts ; il y a quatre ans que cela devrait être fait : je dépucelle ainsi des enfants beaucoup plus jeunes... »

Cependant, mettant bientôt fin à ces réunions de famille, M. de R... trouve que le moment est venu de se découvrir entièrement à son fils : il disgraciera la mère et la remplacera par le jeune R... : « ... mon père m'ayant fait venir dans son cabinet : — Mon ami, me dit-il, toi seul vas faire maintenant mes uniques jouissances : je t'idolâtre... ; je vais remettre ta sœur au couvent ; elle est très jolie, sans doute, j'ai reçu beaucoup de plaisir d'elle ; mais elle est femme et c'est un grand tort à mes yeux ; je serais jaloux d'ailleurs des plaisirs que tu goûterais avec elle ; je veux que toi seul reste auprès

de moi. Tu seras logé dans l'appartement de ta mère ; elle est faite pour te céder le pas... Les assemblées que tu as vues n'auront plus lieu... » — Mais ma mère, monsieur, répondis-je, ne sera-t-elle pas fâchée de ces projets ? — Mon ami, me répondit mon père, écoute avec attention ce que j'ai à te dire sur cela : tu as suffisamment d'esprit pour m'entendre... Cette femme qui t'a mis au jour, est peut-être la créature de l'univers que je déteste le plus souverainement : les liens qui l'attachent à moi me la rendent mille fois plus détestable encore. Breval est au même point avec la sienne. Ce que tu nous vois faire avec ces femmes n'est que le fruit du dégoût et de l'indignation... » Finalement le père, après avoir livré son épouse à toutes sortes de tortures pour plaire à son fils, décide de la faire disparaître et incite le jeune garçon à assassiner sa mère : le fils applaudit à ce projet. M. de R..., pour plus de prudence le sonde auparavant, fait semblant de blâmer une telle résolution, tâche d'éveiller des remords ; mais le fils demeure inébranlable, il a bien profité des leçons de son père.

On ne saurait trouver d'exemples plus typiques du complexe antimaternel : Bressac est orphelin de père, mais au lieu de transformer (à la faveur de l'absence du père) sa condition de fils en un rôle de second époux auprès de la mère (complexe d'Œdipe positif), il représente au contraire la virilité et la cruauté naturelle du père absent, il *venge* pour ainsi dire son absence ; alors que dans le complexe œdipien, la suppression du père rend possible le rétablissement de l'union primitive de la mère et de l'enfant, la *suppression de la mère exécutée conjointement par le père et le fils* — telle qu'elle nous est rappportée dans l'histoire de Brisa Testa — en ne faisant que mieux éclater la rivalité latente entre la mère et le fils révèle cette communauté entre le fils et le père ; cet amour-identification dont parle Maeder. Chez Sade, particulièrement, *le père châtiant la mère en faveur de l'enfant,* ou rompant avec son épouse par amour pour l'enfant, le libère de la prison maternelle : L'image du Père symbolise aux yeux de Sade la réalisation des passions que la nature a mises dans l'homme, image à laquelle Sade aspire désespérément.

II

Le sens du mal dans l'œuvre de Sade

La nature, explique le pape à Juliette, ayant créé l'homme, lui-même doué de la faculté de créer, se suscita en quelque sorte un concurrent qui, par sa forme d'existence même la privait à la fois de son énergie primitive et des matières qu'elle transforme indéfiniment en vue de nouvelles créations. Or l'homme par sa tendance à s'individualiser entravait le mouvement perpétuel de la nature. Il y eut désormais les droits de la nature et les droits de l'homme, que celui-ci prenait à celle-là ; les lois de la nature et les lois de l'homme, celles-ci contrecarrant celles-là. Cette idée n'est peut-être qu'une variante de l'idée plus subtile énoncée dans les *Journées de Florbelle,* sur l'inutilité des femmes, supposant que les femmes ne fussent qu'une création postérieure à celle de l'homme et que le mode de propagation de l'espèce humaine, l'enfantement par la femme, ne se substituât que peu à peu à un mode de création qui, selon Sade, n'outrageât pas la nature. Mais ce qui semble surtout ressortir de cette vision mythologique de deux humanités, l'une naissant directement de la nature, l'autre de la femme, c'est l'idée que l'introduction de la maternité dans le monde établit la loi de la reconnaissance de la créature envers le créateur (idée de Dieu), de la reconnaissance de la progéniture envers la mère, et qu'ainsi se trouva inauguré le règne des contrats indissolubles donnant aux uns les moyens moraux de se soumettre et d'enchaîner les autres ; le règne des notions religieuses, inspirées par la crainte et l'incertitude. La conclusion philosophique qu'implique cette attitude négative vis-à-vis de l'ordre *maternel* sera donc l'affirmation de la loi antérieure à cette ordre, *la loi de l'ingratitude,* laquelle est proprement la loi de la nature : intégrée dans le mouvement perpétuel, les créatures ignorent la crainte qui les retiendrait de détruire celles-là même qui les auraient favorisées en quelque manière que ce soit, le *mérite* étant inconnu dans un ordre qui n'attache pas plus de prix à telle créature qu'à telle autre. « L'homme coûte-t-il à la nature ? Et en supposant qu'il lui coûte, lui coûte-t-il plus qu'un singe ou qu'un éléphant ? »

Substituer à la loi de la reconnaissance et du mérite, lois de l'humanité maternelle, la loi de l'ingratitude, en rétablissant « les premiers moyens de la nature », tel sera le but de cette vaste conspiration que Sade organise dans son œuvre : et avec les conspirateurs nés de son cerveau — qu'ils se nomment Blangis ou Juliette, Dolmancé ou Blamont, Mme de Saint-Ange ou Noirceuil, Bressac ou Saint-Fond — *en se servant des armes terminologiques de l'humanité maternelle, les notions de vice et de vertu,* afin de *mieux pouvoir la meurtrir,* il érige le monde du *mal* où la mère est violée par ses enfants, où le père couche avec ses fils et ses filles, où le fort écrase le faible non pas seulement parce qu'étant le plus fort, mais parce qu'il éprouvera du plaisir à écraser.

Dans ce monde, le Dieu de l'humanité maternelle qui récompense les créatures qui ont mérité sa grâce, se démasque : c'est l'Etre suprême en méchanceté, dont Saint-Fond (*Juliette,* T. II) fait l'apologie, sorte de divinisation du père incestueux et sodomite, du père à la fois créateur et destructeur du genre humain. Etre « très vindicatif, très barbare, très méchant, très injuste, très cruel », c'est dans le mal qu'il a créé le monde, c'est par le mal qu'il le soutient ; c'est pour le mal qu'il le perpétue ; c'est imprégnée de mal que la créature doit exister ; c'est dans le sein du mal qu'elle retourne après son existence. « Si donc nous voyons le désordre et le crime régner en maîtres dans cet univers dont la créature la « plus intéressante » est pétrie de vices de contradictions et d'infamies : il faut admettre que le mode appelé à tort le mal est d'une telle nécessité aux vues du créateur de l'univers qu'il cesserait d'en être le maître si le mal n'existait pas universellement sur la terre ». Ne l'ayant créé que pour le mal, tout ce qu'il nous fait commettre doit être nécessaire à ses plans : « ... Que lui importe que je souffre de ce mal, déclare Saint-Fond, pourvu qu'il lui soit nécessaire. Ne semble-t-il pas que je sois son enfant chéri ? Si les malheurs dont je suis accablé depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui de ma mort prouvent son insouciance envers moi, je puis très bien me tromper sur ce que j'appelle *mal.* Ce que je caractérise ainsi relativement à moi est vraisemblablement un très grand bien relativement à l'être qui m'a mis au monde ; et si je reçois du mal des autres, je jouis du droit de le leur rendre, de la facilité même de leur en faire le premier ; voilà dès lors le *mal* un bien pour moi, comme il l'est pour l'auteur de mes jours relativement à mon exis-

tence ; je suis heureux du mal que je fais aux autres comme Dieu est heureux de celui qu'il me fait ; il n'y a plus erreur que dans l'idée attribuée au mot ; mais dans le fait, voilà et le *mal* nécessaire, et le *mal* un plaisir, pourquoi ne l'appellerai-je pas un bien ?... »

On ne saurait donc plus douter un instant que pour plaire à Dieu l'homme ne doive adopter tous les vices : car plus il en sera imprégné et moins il souffrira au moment de rentrer dans le sein du mal. Par contre, les créatures vertueuses subiront les plus atroces souffrances parce qu'elles n'auront pas été immunisées. Voici comment Saint-Fond dépeint ce retour des êtres vertueux et des vicieux dans le mal qui les absorbera en faisant subir aux uns et aux autres plus ou moins de tourments : « ... comment, allez-vous m'objecter, le *mal* peut-il être tourmenté par le *mal* ? Parce qu'il s'augmente en retombant sur lui-même, et que la partie admise doit être nécessairement écrasée par la partie qui admet, cela par la raison qui soumet toujours la faiblesse à la force. Ce qui survit de l'être naturellement mauvais, et ce qui doit lui survivre puisque c'est l'essence de sa constitution existante avant lui, et qui existera nécessairement après, en retombant dans le sein du mal, et n'ayant plus la force de se défendre, parce qu'il deviendra le plus faible, sera donc éternellement tourmenté par l'essence entière du mal, à laquelle il sera réuni ; et ce sont ces molécules malfaisantes qui, dans l'opération d'englober celles que ce que nous appelons la mort réunit à elles, composent ce que les poètes et les imaginations ardentes ont nommés démons. » De ce moment, l'homme vertueux « plus faible que l'être absolument et entièrement vicieux » sera par conséquent une proie plus facile pour les molécules malfaisantes auxquelles sa dissolution élémentaire le réunira. Et quand les âmes vertueuses se présenteront devant l'Etre suprême en méchanceté : « Les malheurs perpétuels dont je couvrais l'univers — leur dira-t-il — ne devaient-ils pas vous convaincre que je n'aimais que le désordre et qu'il fallait m'imiter pour me plaire ?... Imbécile ! pourquoi ne m'imitais-tu ? Pourquoi résistais-tu à ces passions que je n'avais placées dans toi que pour te prouver combien le mal m'était nécessaire ? Il fallait suivre leur organe, dépouiller comme moi sans pitié la veuve et l'orphelin, envahir l'héritage du pauvre, faire en un mot l'homme servir à tous tes besoins, à tous tes caprices comme je le fais... » *Comme je le fais...*

Si donc, par une sorte de courtoisie philosophique, Sade, athée,

veut bien un instant accorder aux « dévots » l'existence d'un Dieu, créateur de l'univers, ce n'est que pour mieux les décevoir : Car Dieu ne peut être qu'identique à l'univers qu'il a créé ; cruel, traître, féroce, injuste. Or un Dieu parfait ne peut avoir créé un monde aussi déplorable : à moins que ce ne soit pour tenter l'homme et alors il ne s'agit encore et toujours que d'un Dieu barbare. Autrement dit, le monde étant bien misérable, il faut évidemment admettre que ce que l'on nomme crime plaît infiniment à Dieu ; de ce moment, libre à vous de croire — déclare Sade aux déistes — soit à la plus épouvantable des divinités, soit à la plus simple existence des lois inexorables et éternelles de la nature se suffisant à elles-mêmes. Il en sera de même pour le concept de la vie éternelle. Si vous admettez l'immortalité individuelle rien ne vient contredire la possibilité effrayante que les passions et les tourments ne continuent à tourmenter éternellement l'individu. Le retour de l'individu dans le sein de la nature n'est-il pas bien plus une absolution véritable ?

Il serait donc bien risqué de confondre — comme on ne l'a fait que trop souvent — la pensée sadique avec le sadisme de certains de ses personnages. Si donc, nous entendons Saint-Fond professer la religion de l'Etre suprême en méchanceté réservant des peines éternelles à ses créatures, c'est que, conséquent avec lui-même, il espère trouver un moyen pour prolonger le supplice de ses victimes dans l'autre monde et ne cherche qu'à étendre son champ d'action, c'est que, nous le montrant tel quel, Sade ne fait que parachever le portrait du personnage. Le mal qui, dit encore Saint-Fond, *est un être moral, et non pas un être créé ; un être éternel et non pas périssable, qui existait avant le monde, qui constituait l'être monstrueux, exécrable qui put créer un monde aussi bizarre,* le mal n'est qu'un autre terme pour définir l'essence dynamique de la nature perpétuellement en transformation : une notion formée par la créature pour laquelle c'est un mal de succomber au processus du mouvement perpétuel, et pour laquelle ce serait un *bien* d'être conservée éternellement dans son individualité. Dans ce sens, le bien est une notion statique : un univers équilibré permettrait cette durée éternelle : mais un univers dont l'essence est le mouvement et le devenir implique forcément la destruction des créatures en faveur de créatures nouvelles ; affirmer que la créature doit « exister pétrie de vices » signifie qu'elle doit consentir à n'être elle-même

dans son essence que toujours en décomposition et en recomposition perpétuelles (moralement et physiquement) pour suivre le mouvement général ; la vertu faisant souffrir les êtres au moment où ils rentreront dans le *mal* originel (c'est-à-dire dans le mouvement) signifie tout ce par quoi l'homme se sent obligé à prendre une attitude qui obstrue le mouvement dans lequel toute créature se trouve engagée ; devenue un obstacle, elle doit donc être anéantie. Enfin dans l'Etre suprême en méchanceté qui, infiniment ingrat, ne saurait reconnaître du mérite aux êtres d'avoir été *mauvais* pas plus que d'avoir été vertueux, nous reconnaissons bien la nature que le chimiste Almani (*La Nouvelle Justine,* T. III) dépeint comme uniquement occupée à nuire aux hommes, comme si le mal était son unique élément, laquelle, ne créant jamais que pour détruire, ne saurait respecter sa progéniture, sans sortir de son rôle ; car, « *l'état moral d'un homme étant un état de tranquillité et de paix* » et son « *état immoral* un état *de mouvement perpétuel* », il faudrait que, pour favoriser la créature morale, le mouvement perpétuel s'arrêtât.

La notion de la *Nature destructrice de ses créatures* procède directement du conflit initial qui détermina le psychisme de Sade.

Elle représente la projection grandiose sur le plan métaphysique, du moment traumatique où l'enfant se sentit trahi par la mère. Ainsi, ce qui était à l'origine un motif de souffrance, devient sur le plan métaphysique, la réparation même de cette souffrance : l'expérience de la déception est vécue une seconde fois en tant que loi universelle : *la nature n'aime pas ses créatures.* L'être lésé peut l'accepter sous cette forme : il s'intègre dans le mouvement perpétuel... « *la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite, le terrain de ladite fosse se trouvant réuni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera dc l'esprit des hommes* ». L'émouvante amertume de cette phrase si magnifiquement hautaine que nous lisons dans son testament, ne contient-elle pas à elle seule toute sa philosophie ? Si l'union amoureuse avec la mère a échoué, l'union avec le père a permis l'établissement d'une *communion* de l'individu et de la Nature au sein de l'ingratitude universelle.

Le rôle des Zones Erogènes dans la Genèse du talent artistique

par W. BISCHLER

Parmi les sources psychologiques infantiles et inconscientes de l'art, il est un groupe que l'on n'a pas encore assez relevé, à notre avis. On a parlé des divers complexes qui président à la genèse de l'œuvre esthétique, et en particulier des complexes d'Œdipe et de Caïn (motif incestueux), de naissance (motif du héros spectaculaire, exhibition et curiosité). On a montré que l'activité artistique est avant tout expression du moi, libération, catharsis véritable : l'artiste projette dans ses œuvres ses conflits, ses complexes, ses tendances profondes, et s'en débarrasse en quelque sorte sans agir par lui-même. Mais ce qu'on n'a pas assez relevé, c'est que cette réalisation du moi ne se produit pas au hasard, que les voies d'extériorisation des tendances répondent à des besoins profonds. Certes, il est connu qu'un peintre, un poète, un musicien expriment chacun leurs idées et sentiments à sa manière, et l'on parlera de dons, de talent, de génie propre. Or, la psychanalyse ne nous a pas encore beaucoup renseigné sur les causes intimes de ces divers modes d'expression ; d'ailleurs, il nous semble que « l'instrument » propre à chaque artiste, non seulement lui permet de se faire comprendre, voir ou entendre, mais qu'il joue un rôle dans la vocation elle-même. En d'autres termes, il faut, pour qu'un écrivain, musicien ou peintre, cherche à créer des œuvres personnelles, outre les conditions qu'on a souvent relevées (complexes ci-dessus), personnels ou collectifs, (base de « l'inspiration »), qu'il ait, comme on dit, un talent, la facilité et le désir de s'exprimer d'une certaine manière, dans un genre donné. Or, ce talent peut lui-même être analysé, on peut découvrir les origines inconscientes de cette préférence, donnée à une capacité psychique d'extériorisation.

Il semble, d'après les quelques études qu'on a faites dans ce domaine, qu'il s'agisse, dans ce choix de moyens, de zones érogènes, qui ont été le lieu de fixation d'une quantité particulièrement forte de libido. Ces zones, bien décrites et analysées par Freud et par un

certain nombre d'auteurs, à d'autres points de vue, jouent un rôle important dans le développement de la sexualité, ainsi que dans les symptômes névrotiques divers. La plus importante, c'est évidemment la zone génitale, source de volupté par excellence, lieu de fixation définitif de la libido normale. Aussi devrons-nous retrouver dans tous les arts une manifestation de cette fixation.

En second lieu, nous mentionnons la zone anale. Un stade important du développement sexuel, c'est précisément la fixation de la libido sur cette partie du tractus digestif : il y a plaisir particulier chez l'enfant, soit à retenir, soit à évacuer, soit enfin à manier des excréments, puis par extension tout objet qui s'en rapproche par sa consistance, son aspect ou son usage (substances plastiques, argent, temps, etc.). Cet érotisme anal peut, on le sait, s'exprimer librement ou être refoulé, provoquant des réactions, des compensations, substitutions ou sublimations. Enfin, on connaît son rôle dans certaines perversions (sadisme-masochisme) des névroses et psychoses (névrose obsessionnelle, mélancolie, etc.). Nous montrerons son importance au point de vue de la genèse de divers talents artistiques.

Proche parent de la zone anale, quoique à son opposé, se trouve la zone buccale (ou orale). L'excitation de cette région est une des premières sources de jouissances du petit enfant (tétée, succion) ; un des chocs les plus importants dans l'évolution psychique consiste précisément dans le sevrage, la séparation d'avec le sein maternel, sorte de seconde naissance. Si ce choc est fort, précoce ou brusque, il peut donner lieu à des troubles de développement ; on l'a décrit un complexe de sevrage. Le stade de succion constitue une première étape dans le développement de l'érotisme buccal. L'apparition des dents prélude à la seconde : avec eux apparaissent des tendances agressives (accaparer pour manger, mordre, détruire : tendances cannibalistes). On parle d'un sadisme buccal.

En tout cas, la zone buccale, comme la zone anale, est longtemps source de plaisir, comme elle, elle est érotisée. Elle peut d'ailleurs le rester toujours à un certain degré. Cette zone tient une place dans la constitution de perversions, névroses, psychoses (en particulier les toxicomanies, la folie maniaque dépressive). Dans l'art, l'érotisme buccal joue, nous le verrons, un rôle important.

On a récemment rattaché à cette zone une autre région ou système fonctionnel comme source d'un érotisme analogue : la zone nasale ou respiratoire. Elle joue cependant un rôle accessoire.

A côté des trois zones essentielles, il faut mentionner deux autres organes (ou systèmes) qui peuvent s'érotiser. C'est d'abord le système musculaire : on sait que le petit enfant aime à s'agiter, à remuer, et il faut admettre que ses mouvements font naître en lui un plaisir particulier. Plus tard, le besoin de marcher, de prendre, de s'emparer d'objets, de parler, procède de la même source. Cet érotisme se rattache d'ailleurs nettement aux tendances sadiques : prendre, s'emparer pour détruire ou pour posséder semblent des activités nées de la volupté « musculaire », et sont apparentées à l'action de mordre, de digérer ou de conserver.

Nous signalons la peau elle-même comme source d'un plaisir sexuel spécial : l'exhibition (être vu, complexe spectaculaire). L'autre face de ce complexe, le plaisir visuel (voir Schaulust), se rattache aux yeux ; cependant, ces organes ne peuvent représenter qu'indirectement, et à un stade évolué du développement, un érotisme particulier. Quant aux oreilles, leur rôle au point de vue du développement sexuel est encore obscur.

Après avoir ainsi sommairement passé en revue les zones érogènes, tâchons d'examiner leurs rapports avec la genèse et le développement des tendances esthétiques.

Il est évident que dans tous toute activité artistique l'érotisme normal, sexuel, doit être au premier plan. N'est-ce pas le plaisir sexuel qui est, sinon la source exclusive, du moins la cause essentielle de tout art ? La poésie, la musique, beaucoup de productions picturales et sculpturales idéalisent l'amour sous toutes ses formes et ses aspects. Sublimation, compensation, dérivation, substitution de poussées érotiques mal ou non satisfaites, inhibées, refoulées ou réprimées, telles semblent les fonctions principales de l'art, si l'on le considère à ce point de vue. Et l'inspiration de la plupart des poètes, musiciens et peintres n'est-elle pas nettement amoureuse ?... Nous n'insisterons donc pas sur ce point. Nous voulons cependant relever ici un fait intéressant. La fonction génitale consiste avant tout à s'unir à un autre individu en lui abandonnant une portion de son être, en excrétant ou extériorisant quelque chose qui faisait partie du moi (ou en le recevant de son partenaire). C'est essentiellement une activité « oblative » selon l'heureuse expression des analystes français. Il y a besoin de fusion de deux êtres en un seul par l'apport des produits de l'un d'eux à l'autre, fusion rendue complète et définitive par celle des deux cellules complémentaires.

Et d'autre part l'individu qui reçoit les produits excrétés de l'autre est chargé de l'élaboration d'un être nouveau qu'il nourrira encore longtemps après sa naissance.

Or, dans l'activité esthétique ces diverses fonctions ne se réalisent-elles pas sur le plan spirituel ? L'oblation, le don d'une partie de soi-même paraît le propre de l'artiste, créateur par excellence. Tandis que le rôle passif de la femme reviendrait alors au contemplateur ou auditeur qui communie avec le créateur dans la jouissance esthétique. Mais d'autre part la partenaire réceptive reprend son rôle de premier plan, rôle actif de productrice et génératrice, qui est également propre à l'artiste. Celui-ci se confond ainsi successivement avec les deux partenaires à la fois penseur qui engendre des idées, les féconde et artisan qui mûrit et élabore les pensées reçues, les transforme en œuvres.

Mais pensons à d'autres érotismes plus particuliers. Considérons d'abord la zone anale. C'est elle qui a été le mieux étudiée et la psychanalyse a assez vite reconnu son importance pour l'accomplissement de certaines activités. Tout travail qui s'occupe du maniement de matières plastiques, molles ou fluides, le pétrissage de la pâte, du sable, le moulage du plâtre, le brassage de couleurs semble dériver de l'intérêt pour les produits d'excrétion, donc d'érotisme anal. Ainsi le sculpteur, souvent le peintre, montrent de l'attachement à ce stade primitif de développement. Certes il s'agit plutôt de la matière que des tendances elles-mêmes (sadisme). En tout cas, il est intéressant de noter chez ces deux catégories d'artistes des manifestations de l'activité anale du petit enfant. Ils semblent éprouver une satisfaction spéciale à toucher de leurs mains la terre glaise, le plâtre, le marbre, à le mouler, à mélanger des couleurs vives et chaudes. Relevons aussi à ce propos que le peintre ou sculpteur ont une prédilection à créer des œuvres en reproduisant des modèles fournis par la nature : cela semble indiquer aussi un certain degré de narcissisme (identification avec les parents, plaisir ou volupté a s'aimer soi-même dans ses créations). C'est évidemment dans ces deux arts que les poussées érotiques se montrent dans leur état le plus simple, le moins évolué.

Considérons la zone buccale (nous ne distinguerons pas ici le stade de la succion et celui du cannibalisme). Dans un article récent, paru dans l'*International Journal of Psychoanalysis* (N° 4 octobre 1931), le Dr Brill attire notre attention sur l'érotisme oral et son

importance dans la genèse de la poésie. Celle-ci, dit-il, exprime jusqu'à un certain degré, une volupté verbale, c'est-à-dire que le poète éprouve la satisfaction à créer des sons, rimes, rythmes personnels ; il ressemble en cela à l'enfant qui aime à jouer avec les syllabes, les mots, à les répéter, les déformer, à inventer un langage nouveau. C'est ce que montre bien la langue dite bébé, consistant en une répétition, avec des modifications très minimes des mêmes sons, syllabes et lettres. Le sens importe ici moins que la phonation, l'émission et la modulation même des sons. On trouve un plaisir identique verbal chez les primitifs, des malades, névrosés ou aliénés, surtout dans la phase d'excitation : Ils jonglent en quelque sorte avec des mots, créent des rimes et même des strophes entières, souvent sans chercher à y mettre une signification spéciale, mais uniquement pour le plaisir de s'écouter, parler ou chanter.

Il faut rapprocher cette jouissance vocale, dérivée de l'érotisme buccal (labial, lingual et pharyngé) du stade magique des développements de la pensée chez l'enfant. En prononçant des mots, celui-ci. comme le primitif, croit en même temps pouvoir agir sur l'objet ou l'être signifié. Il est évident que ce sentiment d'action à distance, de pouvoir occulte, de toute puissance de la parole et de la pensée, contribue pour beaucoup à augmenter et à développer le plaisir de parler et articuler des sons. Songeons seulement que nombre de poètes peuvent être considérés comme de grands enfants ; ils créent en quelque sorte des mots ou des rythmes nouveaux, se croient, inconsciemment au moins, tout puissants par le verbe.

Et ce que nous avons dit de la poésie peut s'appliquer, avec certaines restrictions, à toute activité littéraire. Evidemment ici le sens des mots devient prépondérent, mais il ne faut pas non plus négliger le style, le rythme, l'expression verbale. Cela est surtout vrai pour les genres dramatiques et l'éloquence où l'importance de la forme paraît évidente.

Enfin la musique tire une grande partie de son pouvoir d'irradiation sur les hommes de cet érotisme vocal, soit directement comme chant, soit indirectement comme musique instrumentale. Le pouvoir magique du mot agit également dans une certaine mesure.

Nous devons encore souligner à propos de la phonation, son rôle social, comme expression de sentiment et d'idée, comme lien entre les hommes. Il s'ensuit que les arts plutôt narcissiques (peinture, sculpture, musique et poésie) se servent d'autres moyens d'expres-

sion que les arts plutôt sociaux (littérature proprement dite, drame, opéra) où la parole est efficiente avant tout. Par là aussi ces derniers genres sont plus intellectualisés, se trouvent à un stade plus élevé de sublimation.

Arrivons à l'érotisme musculaire. On a passablement discuté là-dessus, ne sachant au juste comment il s'exprime. Nous avons relevé plus haut le plaisir particulier de l'enfant (et des primitifs, des malades exaltés), à remuer, à s'emparer de ce qui est autour de lui, à manier les objets, les détruire.

Un premier art qui dérive de cette source de jouissance, c'est la danse. Et l'on sait qu'elle consistait autrefois (et consiste chez les primitifs) en une série de mouvements rythmés, réguliers, de plus en plus rapides, aboutissant à la trépidation saccadée, frénénique. Il est naturel de penser que cet ensemble de gestes, d'actes plus ou moins coordonnés, est en rapport avec l'érotisme musculaire du petit enfant ; son caractère rythmique est au surplus une source particulière de voluptés, de nature manifestement sexuelle.

On pourrait faire ici une petite objection. La danse, dira-t-on, ne crée rien, ne peut donc être considérée comme un art proprement dit, expression d'une individualité. Cela est vrai, mais il faut remarquer qu'il s'agit d'un art éminemment social ; tandis que d'autres activités esthétiques cherchent à créer une communion (sexuelle, spirituelle, morale) entre le créateur et le spectateur, ici la communion se réalise d'elle-même par l'association des individus exécutant simultanément leurs mouvements rythmiques. D'ailleurs, certaines danses esthétiques, plastiques, peuvent être considérées comme de véritables productions personnelles, comme des œuvres d'art.

L'émission de la voix peut aussi être assimilée à l'érotisme musculaire. C'est évidemment une question de nuance, si on veut la rattacher à la zone buccale, ou plutôt envisager le mouvement d'articulation en lui-même.

La peinture et la sculpture tirent également une partie de leur force d'attraction du plaisir musculaire. S'il s'agit d'une statue ou de la représentation picturale d'un individu en mouvement, accomplissant un geste, ayant une attitude donnée, le créateur comme le contemplateur s'identifient en partie avec lui et ressentent certainement des émotions particulières à articuler leurs membres, à adopter telle attitude (par introversion, bien entendu). En outre, le

peintre ou le sculpteur doivent éprouver une satisfaction *sui generis* à modeler, brasser des pâtes ou des couleurs, indépendantes de la matière elle-même. Le dessinateur rentre dans le même groupe : lui aussi doit aimer l'accomplissement de gestes harmonieux et élégants, souples et rythmés.

Faut-il citer enfin l'écrivain aimant à manier sa plume, le virtuose, pianiste ou violoniste, se laissant aller au plaisir de faire glisser leurs doigts sur les touches ou les cordes de leur instrument ; enfin l'acteur dramatique, jouant, gesticulant, agissant avec toute sa personne ?

Nous ne ferons que signaler l'érotisme tactile, encore peu étudié, qui doit manifestement jouer un rôle chez le sculpteur qui touche la terre glaise, le plâtre ou le marbre (la distinction d'avec l'érotisme anal est assez délicate).

Parlons enfin du plaisir visuel (spectaculaire). Celui-ci a déjà fait l'objet d'analyse, surtout sous sa forme sublimée (connaître, savoir, se montrer). Cependant, même dans ses manifestations les plus simples, il apparaît clairement chez nombre d'artistes. C'est surtout le cas chez le sculpteur et chez le peintre : voir des couleurs harmonieuses, chatoyantes, des formes nettes, agréables et régulières doit certainement leur procurer une satisfaction intense. Ici le contemplateur ne se distingue pas du créateur, mais celui-ci ressent cependant ses émotions avec plus de netteté, puisque c'est lui-même qui a produit cet ensemble de traits, qui a choisi ses nuances. Il faut aussi citer ici certains poètes très visuels, qui aiment à décrire en couleurs claires, intenses, les visions intérieures dont ils sont hantés.

Nous avons vu que chez la plupart des artistes plusieurs facteurs érotiques sont en jeu, se mêlant plus ou moins intimement pour façonner le talent particulier du créateur. Cependant, dans chaque cas, il y a prédominance de une ou deux tendances essentielles, que l'analyse minutieuse de l'individu ou de ses œuvres pourrait déceler, et dont la combinaison spécifique et caractéristique donne sa nuance distinctive au génie de l'artiste. En outre, il ne faut pas négliger les complexes collectifs ou personnels qui ont agi sur lui, dont il a gardé l'empreinte et dont sa vie et son œuvre sont l'expression plus ou moins fidèle.

Si nous avons ramené des qualités esthétiques à leur composante,

en montrant leur racine en quelque sorte physiologique, cela ne doit certes pas rabaisser leur valeur, mais simplement prouver que même le choix de l'expression, la forme peut être intéressante et utile à connaître, en fournissant des renseignements précieux sur l'art et l'artiste ; nous voyons ainsi qu'il n'y a pas de manifestations, simples ou évoluées, de notre personnalité, qui puissent échapper à l'investigation psychanalytique.

BIBLIOGRAPHIE

Psycho-analysis Today : *Its scope and function*. Edited by Sandor Lorand. Londres, Allen 1932, 370 pages.

Ce livre contient une série d'articles sur les principaux problèmes de la psychanalyse. Son mérite est d'être rédigé par une série de psychanalystes particulièrement qualifiés. La place nous manque pour analyser la pensée de chacun d'eux, mais la liste des articles et de leurs auteurs donnera une juste idée de l'intérêt de ce volume.

Ferenczi : « L'influence de Freud sur la médecine ».
Alexander : « Développement de la psychologie du moi ».
Meyer : « Mécanisme des rêves et leur interprétation ».
Numberg : « Les bases théoriques du traitement psychanalytique ».
Lorand : « Formation du caractère et psychoanalyse. »
Williams : « Le développement de l'hygiène mentale ».
Brill : « La sexualité et son rôle dans les névroses ».
Oberndorf : « Relations entre enfants et parents ».
Klein : « Les premiers stades du développement de la conscience chez l'enfant ».
T.-H. Ames : « Prophylaxie des troubles nerveux et mentaux chez l'enfant ».
Schilder : « Le sens des névroses et des psychoses ».
Glover : « Le caractère névrotique ».
Kardiner : « Hystéries et phobies ».
Lewin : « Les obsessions ».
Zilboorg : « La folie maniaco-dépressive ».
Laforgue : « Les schizophrénies ».
Hinsie : « La paranoïa ».
Ophuijsen : « Psychanalyse des psychoses organiques ».
Bunker : « Psychothérapie et psychoanalyse ».
Jelliffe : « Psychanalyse et médecine interne ».
Roheim : « Psychanalyse et anthropologie ».
Jones : « Psychanalyse et religion ».
Wittels : « Psychoanalyse et littérature ».
Schilder : « Psychoanalyse et criminologie ».

Marie Bonaparte : *Edgard Poe*. 2 vol., 922 pages. Paris, Denoël et Steele, 1933. Avec un avant-propos de Sigm. Freud.

Cet ouvrage magistral témoigne non seulement d'un labeur considérable et d'une vaste érudition, mais encore d'un sens très pénétrant de

l'analyse et d'un goût ardent de la démonstration précise. Souvent, en suivant l'enchaînement des idées, il nous a semblé retrouver les qualités logiques du professeur Freud. Chaque détail est repris, mis en valeur et concourt avec une rigueur implacable à la démonstration poursuivie. Si par moments le lecteur eût préféré qu'on lui trace avec plus de concision les grands traits de la personnalité psychopathologique d'Edgar Poe, telle qu'elle apparaît dans sa vie et dans son œuvre, il faut avouer que cette concision n'eût pas été compatible avec la rigueur de démonstration que Mme Marie Bonaparte s'est imposée. Et comment reprocherions-nous le choix de la méthode adoptée puisque cette biographie poursuit avant tout un but d'érudition ? Il ne nous reste, au contraire, qu'à féliciter l'auteur de la conscience et de la patience qu'elle a mises à l'édification de ce monument littéraire et psychanalytique.

Les trois cents premières pages environ sont consacrées au récit de la vie du poète, et chemin faisant Mme Marie Bonaparte analyse ces poèmes.

Edgar Poe était fils de comédiens ambulants. Son père abandonna les siens, sa mère mourut alors qu'il n'avait pas trois ans. Il fut recueilli par la famille John Allan, tandis que sa petite sœur, qui devait rester toute sa vie une débile mentale, fut adoptée par la famille Mackensie. Tout ceci se passait en 1811, à Richmond.

Cette mort tragique d'une mère phtisique abandonnée et dans la misère devait avoir un retentissement profond sur toute l'existence de Poe. Depuis ses premières flammes jusqu'à ses dernières amours, nous le verrons toujours resté fixé au même type de femme : cheveux noirs, grands yeux noirs, teint pâle et un mélange de distinction et de langueur romantique.

La nostalgie de la mère morte se marque encore par ce besoin d'associer toujours l'amour à la mort. Toute l'âpre mélancolie de son talent ne se marque-t-elle pas dans ces vers :

> Je n'ai jamais pu aimer que là où la mort
> Mêlait son souffle à celui de la beauté,
> Ou bien là où l'hymen, le temps et la destinée
> Marchaient entre elle et moi.

La place nous manque pour retracer ici la carrière amoureuse du grand poète, mais sans cesse elle inspira de nouveaux vers où cette nostalgie passionnée de rejoindre l'objet aimé dans l'au-delà réapparaît.

Cette fixation à la mère devait écarter Poe des réalités physiques de la vie conjugale. Chaque fois que l'occasion d'un mariage devait se présenter, l'auteur de *Ligeia* fait une fugue et se plonge dans l'alcool ou le laudanum pour échapper mieux à la réalité.

Sa passion l'inspire avec d'autant plus d'ardeur qu'il sent son objet aimé plus à l'abri d'une possession physique.

Mme Marie Bonaparte a consacré le reste de son ouvrage à l'étude des contes de Poe. Les contes comme les rêves ont une texture inconsciente qui permet de mieux pénétrer les couches profondes de leur auteur.

Cette étude n'est pas faite dans un ordre chronologique, les motifs de l'inspiration ont servi de base à cette classification. Un premier cycle concerne la mère morte-vivante. Poe y décrit toujours la même femme aux cheveux noirs, aux grands yeux et au teint pâle. Cette femme meurt et son mari, dans des hallucinations diverses, la fait revivre. A ce cycle appartiennent *Bérénice, Morella, Ligeia, La chute de la Maison Usher, Eleonora, Le portrait ovale, L'assignation, Metzengerstein.* Chacun de ces contes a sa particularité que Mme Marie Bonaparte fait ressortir avec finesse.

Viennent ensuite les contes qui appartiennent au cycle de la mère-paysage. La nostalgie de certaines terres lointaines ou aimées symbolise la nostalgie de la mère. Ce sont encore des descriptions de jardins où sommeille une morte. Ailleurs, c'est la mer qui symbolise l'éternelle nostalgie du poète.

Bien que de nombreux contes fassent allusion à l'impuissance de Poe, ce thème a été repris de façon symbolique et plus systématiquement dans *Perte d'haleine.* On sent au travers de ce récit combien le jeune Edgar a été écrasé et mutilé par John Allan, le père œdipien. Poe essaie de ridiculiser la puissance enviée du père, mais son ironie reste sinistre.

Avec *L'homme des foules, Double assassinat dans la rue Morgue* et *Le Chat noir,* nous entrons dans le cycle de la mère assassinée. C'est la mère châtrée et castratrice (car Poe était hanté par le fantasme du vagin denté) qui inspire par haine et vengeance tout le conte du chat noir. C'est au contraire l'identification au père dans l'acte sexuel sadique qui alimente les péripéties des deux premiers contes cités de ce cycle.

Mme Marie Bonaparte étudie ensuite les cycles du père. Dans *Le cœur révélateur,* la mort du vieillard est l'issue du combat œdipien dont la mère était l'enjeu. Mais la mère est supprimée de l'histoire, et le vieillard apparaît seul dans son lit, ainsi que le petit Edgar eût voulu que John Allan à jamais dormît seul.

Des *Mascarades* et de *Ne pariez jamais votre tête au diable,* il ressort que pour Poe le père reste toujours plus ou moins puissant sur les fils révoltés et que, s'il ne les condamne pas tous à demeurer des impuissants, il les prive le plus souvent d'une part notable de leur liberté virile !

Avec *William Wilson,* nous abordons le conflit intérieur. Le père a été introjecté, et c'est tout le problème du double qui se pose. Contrairement à la plupart des doubles qui figurent le soi, celui de W. Wilson, représente nettement le sur-moi.

Dans un dernier cycle, Mme Marie Bonaparte étudie la passivité envers le père. Ce sont tout d'abord les contes écrits en 1844-1845 : *Bedlos, Valdemar* et *L'Ange du Bizarre.* Nous y voyons Poe assimiler son père à sa mère et l'alcool au lait, d'où cette passivité si grande.

Puis les traits paranoïaques du poète vont s'accentuer et avec eux les attitudes homosexuelles. On s'en rend bien compte dans *Le Puits et le Pendule,* puis surtout dans *Eureka.* Dans cette vaste métaphysique Dieu

le Père règne seul, la mère en est éliminée. Tout au long de cette cosmogonie ressort aussi le caractère fortement bisexuel de Poe.

Quittant ensuite l'étude des contes, Mme Marie Bonaparte consacre un important chapitre à l'élaboration et à la fonction de l'œuvre littéraire.

Freud, Rank et d'autres ont déjà souligné la parenté du rêve et de l'œuvre littéraire dans leurs mécanismes d'élaboration. Les contes de Poe qui contiennent tant de souvenirs et de sentiments personnels et refoulés nous apportent des preuves multiples de cette parenté.

Veut-on des exemples du déplacement des intensités psychiques ? Que l'on se souvienne du cycle de la mère morte-vivante où le déplacement se borne le plus souvent à faire passer l'accent affectif, qui appartenait originairement à la mère, sur des femmes imaginaires douées des attributs qui avaient été ceux de la morte.

Freud, dans sa théorie de l'élaboration du rêve, distingue les déplacements dus aux nécessités de la censure de ceux dus aux nécessités de la figuration. Bien que cette figuration ne soit plus nécessaire dans l'œuvre littéraire, on l'y rencontre parfois, ainsi l'épidémie décrite sous les traits du *Masque de la mort rouge.*

De même, l'œuvre littéraire pourrait se dispenser des mécanismes de condensation, mais ceux-ci apparaissent cependant lorsqu'un processus inconscient profond se trouve à l'œuvre. Les héroïnes de Poe, par exemple, condensent souvent les traits de plusieurs femmes qui ont joué un rôle dans sa vie.

On retrouve également dans le rêve et dans l'œuvre littéraire, la scission en plusieurs personnages manifestes d'un seul personnage latent, du moi de l'auteur généralement.

Le rêve n'emploie pas les relations logiques de la pensée consciente. On pourrait se figurer qu'il en est autrement dans l'expression littéraire, mais ce serait se leurrer. Le conte exprime simultanément un récit logique et un produit inconscient. Les relations logiques qu'il emploie à cet effet ne se rapportent qu'au récit, alors que le souvenir est à lire entre les lignes et se passe de toute expression rationnelle. Sa trame reste symbolique et emploie les mécanismes usuels de l'inconscient, partant aussi du rêve. C'est à le prouver que Mme Marie Bonaparte consacre les pages suivantes.

De même qu'il se fait une élaboration secondaire dans le rêve, la pensée préconsciente éveillée préside à la cohérence de l'œuvre littéraire, elle crée des liens logiques nouveaux construisant une vraie façade logique aux complexes inconscients qui animent l'œuvre. Par le choix de ses matériaux et de ses expressions, elle reste le vrai artisan littéraire.

Les lois mêmes de sa formation nous montrent que l'œuvre littéraire, elle aussi, comme le rêve, est une soupape de sûreté aux instincts trop refoulés de l'homme. Elle est un édifice à trois étages : les souvenirs infantiles et archaïques, les souvenirs récents qui ravivent le passé et l'élaboration secondaire du préconscient. Il semble que ce soit surtout

le premier et le dernier étage qui déterminent l'élément esthétique de l'œuvre.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au *Message de Poe aux autres hommes*. Mme Marie Bonaparte y étudie d'abord les ressemblances et les différences entre Poe et son interprète français Baudelaire. Tous deux sont des révoltés contre leur beau-père et des adorateurs de leur mère. Mais, tandis que le poète américain est un nécrophile avant tout, Baudelaire est un sadique. Ici sont intercalées d'intéressantes considérations sur l'origine du sadisme et de la nécrophilie, et sur leur parenté psychologique. Puis Mme Bonaparte montre que si l'auteur des *Fleurs du Mal* sait réveiller en nous une émotion si profonde c'est qu'il sait atteindre le sadisme qui sommeille en chacun de nous.

Quant au message de Poe, il tient dans cette nécrophilie littéraire que nous retrouvons chez d'autres auteurs et dont le sens profond est une fidélité par delà la mort.

Félicitons Mme Marie Bonaparte d'avoir su, au cours de cette longue analyse, souvent ardue, conserver toujours le respect de la beauté littéraire. Si elle a remué la fange de l'inconscient, elle a sauvegardé toutes les valeurs esthétiques qui s'adressent au conscient.

Mais était-ce bien nécessaire de remuer toute cette fange ? diront les uns. Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative. Le livre de Mme Bonaparte est un fil conducteur au travers de ces contes souvent obscurs de Poe. Elle leur rend une valeur plus humaine en même temps que plus douloureuse. Et ceci lui vaut toute notre reconnaissance.

R. de Saussure.

Havelock Ellis : *Psychology of sex*. Heinemann, Londres 1933, 323 pages.

Les quatorze volumes que Havelock Ellis a consacrés aux problèmes de la sexualité en ont fait un des maîtres incontestés de la sexologie contemporaine. Son immense expérience et sa vaste érudition donnent un charme spécial à ses ouvrages. Mais, pour celui qui ne se spécialise pas dans ce domaine, l'œuvre est immense à lire. Il importait cependant, surtout aussi longtemps que la sexologie ne fait pas l'objet d'un enseignement officiel dans les Facultés de médecine, que tout médecin puisse avoir une idée rapide et exacte dans ce domaine ; c'est pourquoi H. Ellis s'est décidé à publier ce petit volume. Il contient les chapitres suivants : biologie des sexes, l'impulsion sexuelle dans la jeunesse, les déviations sexuelles, les symboles érotiques, l'homosexualité, le mariage et l'art d'aimer. Ces sujets ne sont pas traités de façon théorique seulement ; Ellis donne une foule de conseils thérapeutiques empreints d'un bon sens remarquable.

Si l'auteur n'est pas un partisan de la psychanalyse, du moins lui rend-il justice et cite-t-il constamment les ouvrages de Freud et de ses élèves, qu'il considère comme indispensables à l'étude de ces problèmes.

R. de Saussure.

le Père règne seul, la mère en est éliminée. Tout au long de cette cosmogonie ressort aussi le caractère fortement bisexuel de Poe.

Quittant ensuite l'étude des contes, Mme Marie Bonaparte consacre un important chapitre à l'élaboration et à la fonction de l'œuvre littéraire.

Freud, Rank et d'autres ont déjà souligné la parenté du rêve et de l'œuvre littéraire dans leurs mécanismes d'élaboration. Les contes de Poe qui contiennent tant de souvenirs et de sentiments personnels et refoulés nous apportent des preuves multiples de cette parenté.

Veut-on des exemples du déplacement des intensités psychiques ? Que l'on se souvienne du cycle de la mère morte-vivante où le déplacement se borne le plus souvent à faire passer l'accent affectif, qui appartenait originairement à la mère, sur des femmes imaginaires douées des attributs qui avaient été ceux de la morte.

Freud, dans sa théorie de l'élaboration du rêve, distingue les déplacements dus aux nécessités de la censure de ceux dus aux nécessités de la figuration. Bien que cette figuration ne soit plus nécessaire dans l'œuvre littéraire, on l'y rencontre parfois, ainsi l'épidémie décrite sous les traits du *Masque de la mort rouge*.

De même, l'œuvre littéraire pourrait se dispenser des mécanismes de condensation, mais ceux-ci apparaissent cependant lorsqu'un processus inconscient profond se trouve à l'œuvre. Les héroïnes de Poe, par exemple, condensent souvent les traits de plusieurs femmes qui ont joué un rôle dans sa vie.

On retrouve également dans le rêve et dans l'œuvre littéraire, la scission en plusieurs personnages manifestes d'un seul personnage latent, du moi de l'auteur généralement.

Le rêve n'emploie pas les relations logiques de la pensée consciente. On pourrait se figurer qu'il en est autrement dans l'expression littéraire, mais ce serait se leurrer. Le conte exprime simultanément un récit logique et un produit inconscient. Les relations logiques qu'il emploie à cet effet ne se rapportent qu'au récit, alors que le souvenir est à lire entre les lignes et se passe de toute expression rationnelle. Sa trame reste symbolique et emploie les mécanismes usuels de l'inconscient, partant aussi du rêve. C'est à le prouver que Mme Marie Bonaparte consacre les pages suivantes.

De même qu'il se fait une élaboration secondaire dans le rêve, la pensée préconsciente éveillée préside à la cohérence de l'œuvre littéraire, elle crée des liens logiques nouveaux construisant une vraie façade logique aux complexes inconscients qui animent l'œuvre. Par le choix de ses matériaux et de ses expressions, elle reste le vrai artisan littéraire.

Les lois mêmes de sa formation nous montrent que l'œuvre littéraire, elle aussi, comme le rêve, est une soupape de sûreté aux instincts trop refoulés de l'homme. Elle est un édifice à trois étages : les souvenirs infantiles et archaïques, les souvenirs récents qui ravivent le passé et l'élaboration secondaire du préconscient. Il semble que ce soit surtout

le premier et le dernier étage qui déterminent l'élément esthétique de l'œuvre.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au *Message de Poe aux autres hommes*. Mme Marie Bonaparte y étudie d'abord les ressemblances et les différences entre Poe et son interprète français Baudelaire. Tous deux sont des révoltés contre leur beau-père et des adorateurs de leur mère. Mais, tandis que le poète américain est un nécrophile avant tout, Baudelaire est un sadique. Ici sont intercalées d'intéressantes considérations sur l'origine du sadisme et de la nécrophilie, et sur leur parenté psychologique. Puis Mme Bonaparte montre que si l'auteur des *Fleurs du Mal* sait réveiller en nous une émotion si profonde c'est qu'il sait atteindre le sadisme qui sommeille en chacun de nous.

Quant au message de Poe, il tient dans cette nécrophilie littéraire que nous retrouvons chez d'autres auteurs et dont le sens profond est une fidélité par delà la mort.

Félicitons Mme Marie Bonaparte d'avoir su, au cours de cette longue analyse, souvent ardue, conserver toujours le respect de la beauté littéraire. Si elle a remué la fange de l'inconscient, elle a sauvegardé toutes les valeurs esthétiques qui s'adressent au conscient.

Mais était-ce bien nécessaire de remuer toute cette fange ? diront les uns. Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative. Le livre de Mme Bonaparte est un fil conducteur au travers de ces contes souvent obscurs de Poe. Elle leur rend une valeur plus humaine en même temps que plus douloureuse. Et ceci lui vaut toute notre reconnaissance.

R. de Saussure.

Havelock Ellis : *Psychology of sex*. Heinemann, Londres 1933, 323 pages.

Les quatorze volumes que Havelock Ellis a consacrés aux problèmes de la sexualité en ont fait un des maîtres incontestés de la sexologie contemporaine. Son immense expérience et sa vaste érudition donnent un charme spécial à ses ouvrages. Mais, pour celui qui ne se spécialise pas dans ce domaine, l'œuvre est immense à lire. Il importait cependant, surtout aussi longtemps que la sexologie ne fait pas l'objet d'un enseignement officiel dans les Facultés de médecine, que tout médecin puisse avoir une idée rapide et exacte dans ce domaine ; c'est pourquoi H. Ellis s'est décidé à publier ce petit volume. Il contient les chapitres suivants : biologie des sexes, l'impulsion sexuelle dans la jeunesse, les déviations sexuelles, les symboles érotiques, l'homosexualité, le mariage et l'art d'aimer. Ces sujets ne sont pas traités de façon théorique seulement ; Ellis donne une foule de conseils thérapeutiques empreints d'un bon sens remarquable.

Si l'auteur n'est pas un partisan de la psychanalyse, du moins lui rend-il justice et cite-t-il constamment les ouvrages de Freud et de ses élèves, qu'il considère comme indispensables à l'étude de ces problèmes.

R. de Saussure.

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 6 décembre 1932

Mme Jouve-Reverchon : *L'Enseignement Psychanalytique.* Nécessité d'organiser un enseignement psychanalytique destiné à mettre en discussion les dernières découvertes.

M. Ch. Odier : *Un cas de névrose sans complexe d'Œdipe* (?) — (à paraître dans le corps de la revue).

Discussion. — *M. Pichon* relève l'intérêt des conflits pré-œdipiens. Est aussi d'avis que l'élément pré-génital est souvent capital.

Mme Marie Bonaparte souligne l'intérêt dans ses cas de l'activité précoce anale.

Mme Sockolnicka, MM. Laforgue, Schiff et *Lœwenstein* prennent part à la discussion.

Séance du 22 février 1933

Election des membres du bureau pour l'année 1933. — Sont réélus :

MM. A. Borel, *présidente;*
Ph. Odier, *vice-président* ;
S. Nacht, *secrétaire* ;
Mme S. Morgenstern, *trésorière.*

La 8e Conférence des Psychanalystes de langue française aura lieu dans le courant de la deuxième quinzaine du mois de septembre 1933, à Genève (Suisse).

Le bureau de la Conférence est formé par :

M. le Dr Flournoy (Genève), *président* ;
M. le Dr Repond (Malevoz), *secrétaire général* ;
M. le Dr Leuba (Paris), *secrétaire-adjoint.*

Séance du 22 mars 1933

M. Odier : Communication faisant suite à son exposé intitulé : *Névrose sans complexe d'Œdipe ?*

Le communicateur insiste à nouveau sur l'importance des complexes d'Œdipe « colorés » par la phase pré-génitale.

Rappelle les caractéristiques du cas qui avait fait l'objet de sa communication précédente où le conflit entre le moi et le sur-moi apparaissait comme un conflit entre l'activité et la passivité.

MM. Lœwenstein, J. Frois-Wittman, Leuba, Schiff, Mme Marie Bonaparte, M. Pichon, Mme Morgenstern et *M. Laforgue* insistent à leur tour sur l'intérêt de ce problème.

Séance du 21 *juin* 1933

Communication du Dr Parcheminey intitulée : *Sur la régression dans la genèse des troubles névrotiques* (le texte de cette communication a paru dans le corps de la revue).

Discussion. — *M. Odier* félicite l'auteur d'avoir essayé de combler les lacunes existant entre les conceptions psychanalytiques et les conceptions physiologiques. Cependant il ne croit pas que la notion de reflexe conditionné sur laquelle insiste le communicateur puisse combler cette lacune. La notion de pulsion libidinale semble davantage éclairer le problème de la régression.

M. Pichon se montre sceptique à l'égard des expériences de Pavloff dont l'apparence physiologique cache des phénomènes psychologiques, à son avis.

M. Codet revient sur la nécessité de distinguer l'angoisse de l'anxiété en phénomènes différents. D'autre part, dit-il, un danger réel peut créer la peur, mais non pas forcément l'anxiété.

Mme Marie Bonaparte exprime son admiration à l'égard de l'œuvre de Pavloff, mais a été elle-même frappée par le caractère psychologique de ces expériences, plus que physiologique.

M. Laforgue croit que de tels travaux traduisent chez les auteurs une fuite devant les difficultés psychiques.

M. Lœwenstein affirme être toujours tenté de faire asseoir les conceptions psychologiques sur des bases physiologiques.

Mais il avoue que la notion de reflexe conditionné ne lui paraît pas fertile ni utile pour la compréhension des mécanismes de la régression.

Ont également pris part à cette discussion : *MM. P. Schiff, A. Borel* et *Mme Morgenstern.*

Séance du 17 *ovtobre* 1933

Séance administrative. — M. le *Dr A. Borel,* président de la Société, fait part d'un projet de modification des Statuts en vue de la création d'une section *psychologique* de la Société Psychanalytique, section spécialement réservée aux psychanalystes non-médecins.

M. le *Dr Pichon,* à son tour, suggère l'idée de la création en même temps d'un syndicat des psychanalystes, qui régirait les deux sections de la Société Psychanalytique.

La Société approuve les deux propositions.

⁂

M. le *Dr Borel* annonce la création prochaine de l'Institut Psychanalytique de Paris, qui aura son siège à Paris, 137, boulevard Saint-Ger-

main. L'enseignement psychanalytique y sera fait par le Dr R. Allendy, Mme Marie Bonaparte, les Drs Odier, A. Borel, R. Laforgue, Mme Sockolnicka, les Drs P. Schiff, R. Lœwenstein et S. Nacht, et d'autres membres de la Société qui seront désignés ultérieurement.

⁂

Dans la même séance sont élus membres adhérents : M. Th. Chentrier et M. Schlumberger. La candidature de M. Demétrian est rejetée.

⁂

Séance scientifique. — Communication de M. R. Laforgue intitulée : « Quelques aspects de la résistance ». (Ce travail paraît dans le corps de la revue.)

Discussion. — M. R. Lœwenstein félicite l'auteur de son travail. Cependant il regrette que Laforgue n'ait pas étudié davantage les résistances venant des pulsions inconscientes du sujet. Tandis que L. a traité surtout des résistances du sur-moi.

M. S. Schiff, après avoir félicité également l'auteur, exprime sa surprise de voir Laforgue interpréter l'angoisse de la castration comme recouvrant celle de la mort.

M. Lœwenstein pense qu'au contraire derrière l'angoisse de mort se trouve en fait une crainte de la castration.

M. Ch. Odier émet également cette opinion.

M. Pichon a été satisfait de constater dans les observations de Laforgue ce que lui-même constate en clinique. Il est tout à fait d'accord avec lui sur l'existence de la peur de la mort chez le névrosé.

Cette peur est encore plus évidente à la fin d'un traitement, car à ce moment-là le malade a l'impression qu'une partie de sa personnalité doit mourir.

Mme Marie Bonaparte rappelle que Freud soutient qu'il n'y a pas d'équivalence complète entre la peur de la mort et celle de la castration.

Mme Sockolnicka, qui, dans un travail antérieur, avait exposé les mêmes idées, se rallie à cette façon de voir.

Mme S. Morgenstern insiste sur le rôle de l'auto-punition dans la crainte de mort.

M. Spitz insiste sur l'importance du rôle du transfert négatif à la fin d'une analyse, — transfert qui fait surgir des idées de mort chez le sujet.

M. Lœwenstein croit que la crainte de mort est due à la fin d'une analyse entre autres à l'abandon des fixations libidinales infantiles.

Mme Marie Bonaparte résume la situation idéale à la fin d'une analyse dans la formule : « tuer sans crainte de mourir ».

M. Laforgue répond aux différentes objections qui lui ont été faites.

S. NACHT.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

TOME VI. — 1933

I

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie médicale*)

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie appliquée*)

COMPTES RENDUS

II

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie médicale*)

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie appliquée*)

III — IV

Mémoires originaux (*partie médicale*)

Mémoires originaux (*partie appliquée*)

Comptes rendus

Le Gérant : E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.